

A CEUX QUI SOUFFRENT

CONSOLATIONS

4

PAR

M^{GR} DE SÉGUR



PARIS

LIBRAIRIE DE PROPAGANDE

HATON, ÉDITEUR

33, RUE BONAPARTE, 33

1872

Tous droits réservés.

A CEUX QUI SOUFFRENT

I.

Que ce n'est pas le bon DIEU qui a fait la souffrance.

Infiniment bon, DIEU nous a créés pour le bonheur. Sa volonté est que nous soyons heureux sur la terre, heureux dans l'éternité. Pourquoi donc souffrons-nous tant-ici bas? La religion chrétienne nous donne, et nous donne seule, la clef de ce mystère.

Tant qu'il est resté dans l'innocence, l'homme a ignoré la souffrance : au paradis terrestre, l'homme était en plein bonheur. La souffrance n'est, en effet, que la conséquence du péché; et c'est parce qu'il est devenu pécheur que l'homme souffre. La souffrance suit le péché, comme l'ombre suit le corps. Quelquefois elle ne le suit point immédiatement, quelquefois même elle semble lui être épargnée en ce monde; mais tôt ou tard elle viendra, d'autant plus terrible qu'elle aura plus tardé.

La souffrance est entrée dans le monde par la porte du péché, et elle y demeurera tant que le péché y régnera, c'est-à-dire jusqu'au jugement dernier.

Comprenons-le donc une bonne fois, et n'attribuons plus jamais au bon DIEU ce qui ne vient point de lui. DIEU n'a pas plus fait la souffrance, le malheur, les larmes, qu'il n'a fait le péché. C'est l'homme seul, c'est le pécheur qui s'est réduit lui-même à ce douloureux état. Et c'est parce que nous sommes les enfants de l'homme pécheur, de l'homme déchu, que nous sommes dans l'état de misère et de déchéance où il est tombé. Nous ressemblons aux enfants d'un roi déchu, qui naissent dans l'exil; aux enfants d'un seigneur ruiné, qui naissent pauvres comme leur père. En un mot, nous sommes voués ici-bas à la souffrance, parce que nous sommes des pécheurs.

Donc, quand nous souffrons, gardons-nous de nous en prendre au bon DIEU : c'est uniquement au péché; c'est aux méchants, qui sont les hommes de péché; c'est au démon, instigateur du péché; c'est enfin à nous-mêmes qui commettons le péché, qu'il faut nous en prendre.

II.

En quel sens, cependant, la souffrance vient de DIEU.

Un jour, dans un hôpital de Paris, deux jeunes gens, à peu près du même âge, se trouvaient cloués côte à côte par la maladie sur leur lit de douleur. L'un était un pauvre étourdi que les plaisirs et la légèreté avaient éloigné de Dieu depuis plusieurs années; il avait « fait la vie, » comme on dit, et la maladie de poitrine qui le dévorait, était selon toute apparence la conséquence de ses excès. L'autre, également poitrinaire, avait au contraire mené dès son enfance une vie admirablement pure : depuis sa première communion, il n'avait jamais manqué sa communion du dimanche; à quatorze ou quinze ans, sa ferveur chaque jour croissante l'avait porté à s'approcher plus souvent encore de la table sainte. Il était pur comme un ange, et, au milieu de ses souffrances, jamais une plainte ne sortait de sa bouche.

L'aumônier et la Sœur les soignaient tous deux avec un égal dévouement. Ils firent si bien que le premier, au lieu de blasphémer et de se désespérer sous le poids de ses terribles don

leurs, rentra dans les voies de son enfance, se réconcilia avec son Dieu, et passa les dernières semaines de sa vie dans des sentiments de pénitence qui firent une profonde impression sur toute la salle. « Je souffre bien, disait-il ; mais tant mieux : cela fait plus de pénitence. »

Le second, sanctifié de plus en plus par l'épreuve, faisait l'admiration de tous ceux qui le voyaient. Il avait toujours le visage paisible et souriant, et jusqu'à son dernier soupir il remerciait le bon Dieu de l'avoir tant aimé.

Tous deux moururent le même jour ; et pour tous deux la souffrance, l'amère et terrible souffrance, avait été évidemment une grande visite du Seigneur.

En effet le bon Dieu, qui n'a point fait la souffrance s'en sert pour nous sauver. Il tire le bien du mal.

Il se sert de nos souffrances pour nous ramener à lui, pour ainsi dire malgré nous. Combien de gens oublièrent complètement le service de Dieu, que les chagrins, les maladies, la douleur ont fait rentrer dans la bonne voie ! Combien d'élus sont au ciel, qui seraient en enfer s'ils n'avaient point souffert ici-bas ! Et combien sont en enfer, éternellement perdus, qui se seraient sauvés s'ils avaient eu le bonheur de souffrir durant leur vie !

En ce sens, la souffrance est toujours une grande grâce, et, comme toutes les grâces, elle vient de DIEU.

La souffrance vient encore de DIEU, parce qu'elle est *juste*. Quoique redoutable, la justice est excellente en elle-même ; et il faut avoir assez de foi et de force d'esprit pour voir dans les souffrances une juste et très-juste punition du péché. « Merci, merci, mon DIEU ! s'écriait au milieu des supplices un pauvre apostat Coréen qui avait eu le bonheur de reconnaître sa faute et de revenir à la foi ; merci ! C'est bien !... C'est juste !... Il est juste que le pécheur souffre et expie. » Comme expiation, comme punition légitime, la souffrance vient de DIEU, bien qu'elle soit en elle-même un mal.

Enfin la souffrance vient de DIEU, en ce sens que, par elle, le bon DIEU éprouve la fidélité de ses serviteurs et centuple leurs mérites et leur bonheur éternel. Rien ne détache autant des vanités du monde que la souffrance ; rien ne jette plus directement une âme dans les bras de DIEU. Il est bien rare qu'on se sanctifie beaucoup sans souffrir beaucoup ; et la souffrance a une telle puissance de sanctification, que presque toujours la sainteté d'un chrétien est en proportion exacte de ses souffrances.

Dès-lors, il est facile de concevoir comment la bonté divine nous soumet à l'épreuve de la souffrance, et comment Notre-Seigneur, par pure miséricorde, permet que ceux qu'il aime le plus, soient visités davantage par les peines et les douleurs.

Cher lecteur, ne répétez donc jamais ce cri, vraiment déraisonnable, que la souffrance met à chaque instant sur les lèvres de ceux qu'elle atteint : « Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon DIEU pour qu'il m'envoie tant de mal ? » Ce que vous lui avez fait ? Mais oubliez-vous donc cette longue série de péchés, de péchés mortels, qui remplit pour ainsi dire tout votre passé ? La lumière de la foi est-elle donc tellement obscurcie en vous que vous n'aperceviez même plus cette montagne de fautes ?

Ce que vous avez fait au bon DIEU ? Mais Notre-Seigneur, mais la Sainte-Vierge, mais les martyrs et tous les Saints qui ont tant souffert, lui avaient-ils fait quelque chose ? Leur souffrance n'a pas été pour eux un châtiment, comme elle l'est pour les pécheurs, mais bien une épreuve ; et c'est parce qu'ils sont sortis victorieux de cette épreuve, qu'ils sont couronnés d'une gloire éternelle dans le ciel.

Qui que vous soyez, juste ou pécheur, vous ne

pouvez raisonnablement vous poser cette question décourageante. Si vous êtes pécheur, regardez le feu éternel de l'enfer, regardez les brûlants abîmes du Purgatoire ; regardez les expiations épouvantables de la Passion et du Calvaire ; et, au lieu de murmurer, frappez-vous la poitrine, dans l'humilité et le silence. Si vous êtes juste et innocent, regardez le Paradis, avec l'éternité de son ineffable béatitude ; regardez la gloire des saints pénitents et des martyrs ; enfin, regardez le très-innocent JÉSUS, cloué sur sa croix et mourant pour vous. Regardez cela ; et, le cœur plein d'espérance et d'amour, bénissez DIEU, au lieu de vous plaindre.

Au ciel, nous verrons quel merveilleux parti notre très-miséricordieux Seigneur a su tirer de la souffrance pour notre vrai bien, et nous comprendrons en quel sens DIEU lui-même nous visitait par la douleur.

III.

**Comme quoi le démon est l'auteur responsable
de nos souffrances.**

L'homme n'est tombé dans le péché qu'à l'instigation du démon : il était juste qu'il fût châtié.

et DIEU le châtie en l'abandonnant, dans une mesure, à la puissance du démon.

Il serait trop long d'expliquer ici en détail comment *tout le mal* qui est sur la terre, comment tous les désordres qui troublent la nature, comment toutes les destructions, de quelque genre qu'elles soient, sont le résultat de l'influence maudite de ce grand *esprit*, que DIEU a créé pour être comme l'administrateur général de tout le monde de la matière. Ces désordres, ces bouleversements ne peuvent venir de DIEU, qui est l'ordre infini; ils ne viennent pas non plus des bons Anges, qui sont des ministres de paix, d'ordre et de vie; ils ne viennent point des éléments matériels, qui, par eux-mêmes n'ont ni mouvement ni puissance : ils viennent donc de cette force secrète et détestable qu'on appelle le démon et qui trouble, sans pouvoir cependant le détruire, le bel ordre de la création.

C'est ainsi, qu'au moyen de mille et une manières, que les savants appellent *les causes secondes*, l'auteur du mal bouleverse, çà et là, l'atmosphère et y produit les tempêtes, les orages, les grêles, les tonnerres, avec toutes leurs destructions. C'est ainsi qu'il envenime telles et telles plantes, tels et tels suc; qu'il anime de sa rage tels et tels animaux, pour faire du mal à l'homme et aux autres créatures de DIEU.

Ainsi encore il suscite dans l'air, dans l'eau, DIEU le permettant ainsi, des petits animalcules imperceptibles, que l'on distingue à peine au microscope, et qui promènent sur la terre ces horribles épidémies, ces maladies contagieuses qui détruisent tant de monde : la peste, le choléra, la petite vérole, les fièvres de toute nature, etc., etc.

La médecine et la science constatent les effets de ces maladies ; elles en combattent, quelquefois elles en arrêtent même les ravages, au moyen des remèdes sous lesquels se cache l'action miséricordieuse et guérissante du bon DIEU et des saints Anges ; mais la foi seule pénètre jusqu'à la cause invisible de tous ces maux, et nous montre, caché comme un malfaiteur qu'il est, l'ennemi de DIEU et des hommes, le père du mal, l'horrible démon. Tous les maux dont nous souffrons ici-bas remontent à lui comme à leur source.

Et comme c'est encore lui qui pousse les hommes au péché, c'est lui, toujours lui, qui doit porter en premier lieu le poids de notre indignation, lorsque nous souffrons de la méchanceté et des mauvaises passions des hommes. C'est lui qui a suscité, dans le cœur de Caïn, l'envie, la colère, l'impiété qui ont tué Abel : il a ainsi, le premier, fait couler le sang humain, fait ver-

ser les premières larmes. C'est lui qui a été, qui est et qui sera jusqu'à la fin l'instigateur de tous les crimes, de toutes les révoltes, de toutes les cruautés, de toutes les erreurs, de toutes les infamies du genre humain. Il est, depuis l'origine, à la racine de tout péché, de tout désordre. Aussi l'Église l'appelle-t-elle, dans son profond et énergique langage, le docteur des hérétiques, le maître des impudiques, le père des menteurs, le prince du mal.

Et sa ruse, qui ne réussit que trop bien, est de se cacher toujours et de faire croire à ses malheureuses victimes que les maux dont elles souffrent viennent du bon DIEU. De là, ce mystère étrange et abominable du blasphème, par lequel l'homme s'en prend à DIEU, s'irrite contre DIEU, le menace et maudit son saint nom, lorsqu'il se fait du mal ou qu'on lui fait du mal. Le blasphémateur qui maudit DIEU ressemble alors à un homme qui, menacé par un assassin et défendu par un ami, prendrait l'ami pour l'assassin et le frapperait, le tuerait, au lieu et place de l'assassin.

Ainsi, le démon est l'auteur secret et universel du mal, et par conséquent de la souffrance. Tous les maux, quels qu'ils soient, viennent directement ou indirectement de lui; comme tous les biens, quels qu'ils soient, nous viennent directe-

ment ou indirectement du bon DIEU. Et de même que DIEU dispense la vie à toutes ses créatures par le ministère de ses Anges fidèles, de même Satan, le plus grand des anges rebelles, sème la révolte, le désordre et le mal dans la création, avec le concours de tous les autres mauvais anges qui l'ont suivi dans sa rébellion. Cette lutte invincible, dont nous ressentons si douloureusement les effets, ne cessera qu'avec le monde, parce que l'infidélité ou la fidélité des anges ne peut changer leur vocation, qui est d'administrer ou de gouverner les éléments de la matière. En effet, ce n'est ni par manque de puissance, ni par manque de bonté, que le Seigneur tolère l'action malfaisante des démons à travers les siècles ; c'est sa souveraine sagesse qui exige cela, la créature ne pouvant point changer ainsi à son gré les plans de son Créateur.

Voilà ce que bien des gens ignorent, et ce qui leur fait prendre les choses de la vie tout de travers. J'ai connu une dame, fort pieuse, fort bonne jusque-là, qui, n'ayant pu arracher sa fille à une terrible maladie, perdit pour ainsi dire la foi, crut que DIEU était méchant ou sourd, cessa de le servir, et passa tout le reste de sa vie dans un sauvage désespoir. Pauvre femme ! si elle avait su ! ou plutôt si elle avait voulu savoir !

La même chose est arrivée à un excellent père de famille, breton, chrétien pratiquant, qui, ayant perdu coup sur coup sa femme et son fils, s'en prit au bon DIEU avec une douleur tellement aveugle, que, depuis bientôt vingt ans, il a laissé là toute prière, toute pratique religieuse; il ne met plus le pied à l'église.

Pendant le siège du Mans par les Prussiens, une dame déclarait que si les Prussiens entraient dans la ville, elle ne prierait plus jamais le bon DIEU, et n'irait plus jamais à la Messe. « Si malgré toutes nos prières, ils entrent, disait cette pauvre égarée, ce sera la marque évidente que le ciel nous a abandonnés. Dès lors, à quoi bon aller à DIEU?

Penons donc bien garde aux illusions, et n'imputons jamais à notre très-bon DIEU ce qui est le fait du démon et des instruments du démon.

IV.

Que, dans le mystère de la souffrance, DIEU se sert du démon pour nous éprouver et nous sanctifier.

Bien que le démon, premier auteur de toutes nos souffrances, conserve, comme nous l'avons dit, jusqu'à la fin des temps, un certain pouvoir sur les créatures, il n'en est pas moins un misérable

esclave, dont DIEU se sert pour l'accomplissement de ses desseins adorables. Nous en trouvons une preuve très-frappante dans une des plus belles pages de l'Écriture-Sainte.

Du temps de Moïse vivait en Orient un homme simple et droit, craignant DIEU, et fuyant le mal. Il se nommait Job. Il avait toutes les prospérités de ce monde ; sa famille, nombreuse et unie, se composait de sept fils et de trois filles. Ses troupeaux étaient innombrables, ainsi que ses serviteurs. Son existence était aussi royale que sainte. Chaque jour, il offrait au Seigneur un sacrifice d'actions de grâces et d'expiation, afin de le remercier de tous ses bienfaits et d'obtenir le pardon des fautes qui pouvaient échapper à ses enfants et à lui-même.

« As-tu remarqué mon serviteur Job ? dit un jour le Seigneur au démon. Il n'a point son semblable sur la terre ; il est simple et pur, honorant DIEU et détestant le mal. — Cela n'est pas étonnant, répondit le démon : tout lui a réussi jusqu'à ce jour, et vous ne cessez de le combler. Essayez de toucher à ses biens ; et vous verrez s'il continuera de vous bénir. — Eh bien, dit le Seigneur ; je te donne pouvoir sur tout ce qu'il possède ; seulement ne touche pas à sa personne. »

Or, les fils et les filles de Job prenaient en-

semble leur repas dans la maison de leur frère aîné ; et les troupeaux du Patriarche paissaient tranquillement dans les campagnes environnantes.

Tout à coup, un serviteur accourt et dit à Job : « Vos troupeaux de bœufs, de chameaux et d'ânesses viennent d'être enlevés par les Sabéens et par les Chaldéens, qui ont tué tous vos serviteurs. Seul, j'ai pu m'échapper, et je viens vous l'annoncer. »

Il parlait encore lorsque se présente un autre serviteur : « Seigneur, s'écrie-t-il, la foudre vient de dévorer toutes vos brebis et ceux qui les gardaient. J'ai été seul épargné, et je viens vous l'annoncer. »

Celui-ci n'avait pas encore fini de parler qu'un troisième accourt et dit à Job : « Pendant que vos enfants étaient tous réunis dans la maison de leur frère aîné, une trombe de vent s'est élevée du désert, a renversé la maison, écrasant sous ses débris vos enfants et vos serviteurs. Seul, j'ai pu m'échapper et venir vous l'annoncer. »

Voilà bien ce que nous disions tout à l'heure : le démon, se servant des éléments de la nature et de la méchanceté humaine pour faire du mal, pour détruire, pour désoler. Les méchants, quels qu'ils soient, sont ou les coopérateurs coupables ou les aveugles instruments de Satan. Pour ceux qui ne

voient que l'extérieur, il n'y a ici que des pillards, des brigands ; c'est un orage, c'est le feu du ciel ; c'est une de ces trombes de vent et de sable, comme on en voit encore dans les déserts de l'Afrique et de l'Arabie. Pour ceux qui voient le dessous, il y a l'action du démon.

Le démon voulait faire blasphémer Job ; mais ce grand serviteur de DIEU est un homme de foi et d'espérance. La violence de sa douleur ne lui fait point perdre le sens. Il se prosterne la face contre terre, il adore son DIEU ; il se soumet humblement. « Je suis sorti nu du sein de ma mère, s'écrie-t-il ; nu, j'y rentrerai. Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé. Que son saint nom soit béni ! »

Voyez comme la foi de Job discerne clairement la main de DIEU sous l'action malfaisante du démon et des créatures, et avec quelle fidélité il baise cette main qui le frappe ! Il sait, il voit que c'est la main d'un père, qui n'envoie la souffrance à ses enfants que pour les éprouver.

Vaincu dans ce premier effort, le démon ne se tient pas pour battu. Il insiste : « Étendez sur lui votre main, dit-il au Seigneur ; frappez-le en son corps, et nous verrons s'il ne finira point par vous maudire. — Eh bien, je te l'abandonne, répondit le Seigneur ; mais je te défends d'attenter à sa vie. »

Et voici que tout à coup le pauvre Job voit son corps se couvrir d'ulcères ; de la tête aux pieds, ce n'était qu'une plaie. Privé de tout secours, il en fut réduit à aller s'étendre sur un tas de fumier. Tous ses amis l'abandonnèrent ; et sa femme elle-même, le tournant en dérision, s'éloigna en disant : « Maudis donc DIEU et meurs ! » Mais lui, fidèle jusqu'au bout, répondit avec douceur : « Nous avons accepté de la main de DIEU les biens et la prospérité ; pourquoi ne pas accepter également les maux ? » Et il demeura immobile dans sa patience, dans sa foi profonde, dans sa résignation pleine d'espérance.

L'Écriture-Sainte ajoute que l'épreuve dura de longues années, et que le Seigneur finit par récompenser au centuple la fidélité de son serviteur, en le comblant de nouveau, et jusqu'à la fin de sa vie, de toutes sortes de biens.

Quand nous souffrons, soit dans notre corps, soit dans notre cœur, soit dans nos biens, faisons comme Job : bénissons le Seigneur ; sachons l'apercevoir à travers l'épreuve de la souffrance ; soyons des hommes de foi et de prière ; et ne nous arrêtons pas à la cause immédiate de nos souffrances ; rendons à DIEU ce qui est dû à DIEU : l'adoration, la soumission parfaite, l'action de grâces, la confiance, l'amour ; et au démon ce qui est dû

au démon : le mépris de ses ruses et l'horreur de sa méchanceté.

V.

Quel est le vrai Consolateur de toutes nos souffrances ?

C'est Celui qui a dit au monde et qui seul a pu lui dire : *« Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui ployez sous le fardeau ; et moi, je vous soulagerai. »* C'est le Fils de DIEU fait homme ; c'est le grand Sauveur, la grande Victime, JÉSUS-CHRIST.

C'a été une de ses premières paroles, lorsqu'il a commencé à se manifester au monde. Ayant reçu, dans la synagogue de Nazareth, le livre des prophéties d'Isaïe, il l'ouvrit en présence du peuple, et lut à haute voix le passage qui suit : *« L'Esprit du Seigneur repose sur moi. Il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, pour guérir les cœurs meurtris, pour annoncer aux captifs leur délivrance, pour rendre aux aveugles la lumière. »* Et regardant tout le peuple, il ajouta : *« Ces paroles de l'Écriture s'accomplissent aujourd'hui sous vos yeux. »*

JÉSUS-CHRIST nous apporte en effet, dans les trésors de sa grâce, le remède efficace de toutes nos souffrances sans exception. Il ne nous les en-

lève point; car, hommes pécheurs, nous *devons* souffrir et expier ici-bas; mais il métamorphose, il transfigure nos douleurs, et, par un secret divin, il en change l'amertume en une suavité merveilleuse.

C'est pour opérer ce changement qu'il a voulu le premier, lui, le Fils de DIEU, l'Innocent, le Saint des saints, qui n'avait aucunement mérité de souffrir, prendre sur lui-même le terrible fardeau de toutes nos douleurs. Son amour miséricordieux n'a rien laissé de côté : souffrances de l'âme, souffrances du cœur, souffrances du corps, privations de tout genre, pauvreté, humiliation, calomnie, persécution, trahisons, injures, outrages sanglants, injustices, douleurs atroces, délaissements : il a tout souffert; il a voulu tout souffrir.

Après cela, n'a-t-il pas le droit de nous dire, de nous crier du haut de sa croix, où il souffre, où il meurt pour nous : « *Venez à moi, vous tous qui souffrez !* »

Et JÉSUS est notre DIEU, notre Créateur éternel; il est à la fois notre modèle de souffrance et notre éternelle récompense. Il est la vie de nos âmes; il est en nous; par sa grâce, il demeure au fond de notre cœur, si nous sommes à lui et si nous voulons l'aimer. « *Si quelqu'un m'aime, nous dit-*

il à tous, *mon Père l'aimera et moi aussi je l'aimerai, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure... Demeurez en moi, et moi en vous.* »

Oh, quel Consolateur ! Il n'en est point d'autre. De même que DIEU seul est DIEU, de même aussi JÉSUS seul est *Jésus*, c'est-à-dire Sauveur, c'est-à-dire consolateur, soutien, médecin, remède.

Souffrons-nous d'une maladie, d'une blessure, d'une infirmité quelconque ? Regardons JÉSUS crucifié et tout sanglant.

Souffrons-nous de la persécution et de la calomnie ? Souffrons-nous de l'injustice des hommes, de leurs méchancetés, de leurs duretés ? Regardons la croix ; regardons JÉSUS persécuté et condamné à mourir.

Sommes-nous humiliés, trahis, délaissés ? Regardons la croix ; regardons la crèche ; JÉSUS, toujours JÉSUS, le céleste Consolateur, la Victime innocente.

Son Sacré-Cœur a souffert toutes les angoisses, tous les déchirements de l'amour méconnu. Lui qui aimait tant, lui, l'Amour sans mesure, il s'est vu haï, repoussé de tous. Quelle souffrance ! et quel est le cœur qui en supportera jamais la cent-millième partie ?

JÉSUS-CHRIST a été broyé, déchiré en son corps. En un mot, il a tout souffert ; et cela, afin d'en-

lever la cause de nos souffrances, le péché; afin de sanctifier, de diviniser nos douleurs en les unissant aux siennes; afin de nous consoler dans nos épreuves; afin de nous sauver.

Voilà ce qu'est JÉSUS-CHRIST, au milieu des douleurs humaines : le Sauveur, le Consolateur. Allons à lui, si nous voulons être consolés.

VI.

Du beau livre où tous ceux qui souffrent devraient savoir lire.

Un grand saint, qui vécut en Italie, au treizième siècle, et qui fonda l'ordre des *Serviteurs de MARIE*, saint Philippe de Beniti, était arrivé au terme de sa laborieuse carrière. Étendu sur les planches qui lui servaient de lit, presque agonisant, il était entouré de ses frères qui l'assistaient dans cette lutte suprême.

« Donnez-moi mon livre, » murmura le saint mourant. Pensant qu'il voulait réciter quelque psaume, un Frère lui présente aussitôt son livre d'Heures; mais saint Philippe fait signe que ce n'est point cela qu'il désire, et il répète doucement : « Donnez-moi mon livre; donnez-moi mon livre. » Un autre Frère lui tend la Sainte-Écriture.

« Non, dit encore le bienheureux mourant ; non... donnez-moi mon livre. »

Frappé de cette insistance, quelqu'un remarqua que saint Philippe ne quittait point des yeux le crucifix qui pendait près de sa couche. Il le détacha et le présenta au Bienheureux. Celui-ci, le visage tout radieux, étend alors ses mains défaillantes, saisit l'image sacrée de son DIEU, et la baisant avec transport, s'écrie : « Voilà, voilà mon livre!... C'est là mon cher livre, où j'ai tâché, durant toute ma vie, d'apprendre à lire... C'est l'unique livre où il soit nécessaire de savoir lire! » Et ce fut sur le crucifix qu'il exhala, quelques moments après, son dernier soupir.

Le crucifix ! oui, voilà le grand livre des affligés, qu'ils doivent consulter, lire, méditer sans cesse. Un affligé, un malade sans crucifix, c'est un soldat sans armes, un ouvrier sans outil.

Pendant qu'on la conduisait à l'échafaud, la pauvre reine Marie Stuart tenait à la main son crucifix et le baisait souvent. — « Madame, lui dit brutalement un officier protestant qui l'accompagnait, ce n'est pas dans la main, c'est dans le cœur qu'il faut porter le Christ. — Milord, répondit gravement la pieuse reine, il est bon de le porter dans la main, pour l'avoir plus sûrement dans le cœur. » Parole admirable ! Oui, ayons le

crucifix à la main, ayons-le sous les yeux, portons-le sur notre poitrine, afin de nous rappeler le doux Sauveur qui vit en notre âme, et qui a tant souffert pour sanctifier et féconder nos souffrances.

Que nous apprend, en effet, que nous rappelle le crucifix? D'abord et avant tout, que le bon DIEU nous a tant aimés qu'il a daigné se faire homme pour nous et nous racheter au prix de son sang.

Il nous rappelle, il nous apprend que nous sommes les disciples d'un Maître crucifié, déchiré de coups, tout sanglant, humilié, anéanti, abandonné de tous, persécuté, obéissant jusqu'à la mort. Quelle leçon pour un pauvre affligé! Quel exemple irrésistible!

Que nous disent les plaies du crucifix? Celles des pieds sacrés de JÉSUS laissent couler dans nos cœurs, avec les flots du sang divin, ces deux grandes paroles : *Pénitence* et *Obéissance*. Celles de ses deux mains : *Pauvreté* et *Chasteté*. La plaie de son côté : *Amour*, *Sacrifice*. Les plaies de sa tête couronnée d'épines nous crient : *Humilité*. Enfin, les plaies qui couvrent tout son corps sont autant de voix qui nous répètent : *Mortification*, *Patience*, *Résignation*, *Douceur*, *Amour de la souffrance*, *Espérance*.

Tel est le résumé du grand livre des chrétiens ;

le livre qu'ils doivent apprendre à lire dès l'enfance, qu'ils doivent lire et méditer toujours, mais surtout qu'ils doivent lire et méditer, lorsque, visités par la souffrance, ils se voient appelés par JÉSUS-CHRIST à souffrir avec lui, à souffrir pour lui, à souffrir comme lui et en lui.

C'est une négligence impardonnable à un chrétien de ne pas posséder un crucifix. Le crucifix est l'arme de la vie et de la mort; c'est le résumé de l'Évangile; c'est le livre de la consolation et du salut. C'est le livre de tous, le divin livre que chacun peut lire, comprendre, goûter. Le dernier des pauvres, le dernier des ignorants, s'il connaît, s'il aime le bon DIEU, peut lire et comprendre admirablement ce livre; et le plus grand des savants peut n'y rien comprendre, s'il ne connaît point et s'il n'aime point JÉSUS-CHRIST.

O vous tous qui souffrez, apprenez, de grâce, à lire, à comprendre le crucifix !

VII.

Comment JÉSUS-CHRIST vient à nous et nous console par son Église.

De même que JÉSUS-CHRIST se sert du ministère de son Église pour faire arriver jusqu'à chacun de

nous la lumière de la foi ; de même il lui confie, pour nous les donner, les admirables consolations dont nous avons besoin dans toutes nos douleurs. Envoyée de JÉSUS-CHRIST, l'Église est la grande consolatrice des souffrances humaines. C'est dans ses bras qu'il faut nous jeter, si nous voulons trouver les consolations du Sauveur.

D'abord, elle nous les apporte dans le trésor de la vraie foi, qui nous rend absolument certains des vérités si douces, si consolantes, de la Religion. L'Église et la foi nous apprennent infailliblement que, si nous souffrons saintement ici-bas, nous aurons dans le ciel un magnifique et éternel bonheur, et que toutes nos tribulations passagères sont bien peu de chose en comparaison du poids éternel de gloire qu'elle nous prépare dans le Paradis. Elles soulèvent devant nos yeux le voile du mystère de la souffrance, et dès lors tout change de face : ce qui était effrayant devient non-seulement supportable, mais même désirable ; et l'amour de JÉSUS-CHRIST change les épines en roses, les amertumes en douceur.

L'Église nous console en nous apprenant à prier, à nous unir à notre Sauveur et à puiser ainsi continuellement en lui, comme dans une source intarissable, l'eau rafraîchissante de la consolation et de la paix.

L'Église nous console en mettant dans nos mains le saint Évangile, et en nous apprenant à goûter la manne cachée dans les paroles et dans les actions de JÉSUS-CHRIST. Comme le crucifix, l'Évangile est, en effet, le livre des consolations divines.

L'Église nous console en faisant plus encore : elle nous donne JÉSUS-CHRIST lui-même, oui JÉSUS, présent et voilé dans la sainte Eucharistie. Elle nous console en nous donnant le Consolateur en personne. JÉSUS est, en effet, tous les jours avec nous et pour nous, dans les mains de son Église tous les jours il descend sur l'autel dans les mains du prêtre; et, par le prêtre, l'Église donne JÉSUS-CHRIST à tous ceux qui le lui demandent.

L'Église nous console par tout ce que ses prêtres font pour notre bien, pour notre bonheur : par eux, elle nous fait entendre, lorsque nous sommes malheureux, lorsque nous pleurons, des paroles qui viennent du ciel et qui mènent au ciel. Par eux, elle nous pardonne nos péchés, elle nous rend la paix du cœur et la joie de la conscience. Par eux, elle nous fait toutes sortes de bien, ravivant notre espérance, relevant notre courage et soulageant toutes nos misères, toutes sans exception.

Enfin, au moment suprême de la mort, l'Église, et l'Église seule, nous console avec une charité aussi douce que puissante. « Monsieur, disait au

charitable prêtre qui l'assistait un grand personnage politique, indifférent jusque-là, Monsieur, je vous remercie avec effusion d'être pour moi l'instrument des miséricordes de DIEU. Grâce à vous, je meurs en paix, confiant en la bonté divine ».

Pendant que les Prussiens assiégeaient Paris, un jeune sous-officier, engagé volontaire, appartenant à une riche et noble famille, avait été frappé à mort dans les plaines de Bougival. Criblé de blessures, baigné dans son sang, il gisait, étendu sur le dos, les mains jointes, attendant le moment de paraître devant DIEU. La Providence envoya de ce côté un aumônier militaire. Le pauvre blessé l'appelle par ses gémissements. « Mon Père, lui dit-il après lui avoir donné son nom et l'adresse de sa famille, je me suis confessé hier ; je meurs en état de grâce. Dites à ma mère que je suis heureux de mourir ; car je suis chrétien, et j'ai rempli mon devoir. J'étais à la tête de mes camarades. J'ai onze balles dans le corps. Consolez ma bonne mère. Je m'en vais avec le bon DIEU. » Et il s'endormit dans le Seigneur ; et l'Église, par les mains du prêtre, lui ferma les yeux.

Telle est la bienfaisante mission de l'Église au milieu des hommes.

L'art du démon consiste à nous éloigner de l'Église, à nous faire peur de l'Église, à nous la faire haïr, ou, du moins, à nous la faire oublier. Il voudrait, le misérable ! nous attirer avec lui dans le désespoir, comme il nous a attirés avec lui dans le péché et dans le châtement du péché, qui est la souffrance. Il veut nous arracher à l'amour de l'Église, parce qu'il sait bien que JÉSUS-CHRIST est dans l'Église, comme la vie est dans l'être vivant, comme le feu est dans le charbon ardent. Et il ne veut pas que JÉSUS-CHRIST nous sauve, nous unisse à lui, nous sanctifie, nous console. Il est son ennemi mortel et le nôtre ; ne l'écoutons pas, et allons à la sainte Église comme des enfants vont à leur mère, pleins de respect, de confiance et de tendresse.

L'Église est la consolatrice du monde déchu.

VIII.

Des dévouements admirables que l'Église a suscités pour consoler ceux qui souffrent.

Nous devons tout à l'Église. Habitué dès l'enfance à vivre à la clarté du soleil, au milieu des merveilles de la création, nous n'y faisons plus attention, et nous nous contentons d'en jouir. II

en est de même par rapport à l'Église et à ses bienfaits : ce qui ravit d'admiration, ce qui fait tomber à genoux les nouveaux convertis, nous autres, nous le trouvons tout simple; et c'est avec une parfaite insouciance que nous profitons des merveilleux dévouements, suscités de tous côtés par la charité catholique.

Rien que l'idée de se dévouer à des gens qu'on ne connaît pas, à des gens qui souvent vous repoussent et vous injurient, à des pauvres la plupart du temps ingrats et trompeurs, à des malades qui infectent, à des enfants étourdis, moqueurs, sans reconnaissance, insupportables; l'idée de s'enfermer dans des hôpitaux, dans des prisons, dans des maisons de fous, avec des êtres souvent dégradés, toujours repoussants; de se dévouer à tout ce monde-là, sans en rien attendre, sans aucun intérêt personnel, et de quitter pour cela son bien-être, ses plaisirs, souvent même sa famille, sa patrie, ce qu'on a de plus cher au monde; l'idée, dis-je, de se dévouer ainsi, qui l'a inspirée? qui, chaque jour encore, l'inspire à des millions de prêtres, de Religieux, de Religieuses, de jeunes filles, de jeunes gens du monde? Qui? JÉSUS-CHRIST seul, vivant dans son Église, et voulant par elle sauver, consoler le monde.

Les cinq parties du monde sont littéralement

couvertes des œuvres consolatrices qu'a enfantées la foi. Nos Sœurs de charité sont partout. En Chine, elles soignent les orphelins et les malades, tout comme en France; et l'on ne saurait croire combien d'héroïques sacrifices se cachent sous la corsette de la fille de Saint-Vincent de Paul, sous l'humble voile de la Religieuse. Beaucoup de ces saintes filles appartiennent à des familles distinguées; beaucoup se seraient richement mariées dans le monde : mais non; elles ont tout laissé là, elles se sont arrachées à la tendresse, aux larmes de leurs parents, pour venir vous soigner dans cet hôpital, auprès de ce lit de douleur, où elles risquent de gagner votre maladie, et où, ingrat, sans cœur, vous vous moquez peut-être d'elle. J'ai connu à Paris une bonne Sœur qui, depuis plus de trente ans, se dévouait jour et nuit à plus de cinquante malades, confiés à ses soins maternels : jamais une impatience, jamais une plainte; toujours la modestie, la bonté, la joie sur le visage. En apparence, c'était une pauvre petite servante qui remplissait modestement son office, comme l'eût fait la première infirmière venue : en réalité, c'était une des plus riches, une des plus nobles héritières d'une ancienne famille de Toulouse; et son admirable vertu, toute basée sur l'humilité et la charité, lui avait fait obtenir de ses Supé-

rieures la faveur, qu'elle regardait comme une grâce insigne, de n'être jamais autre chose qu'une petite Sœur d'hôpital.

Et ces merveilles-là, nos hôpitaux, nos écoles, nos couvents, en sont pleins. Cette pauvre petite Sœur qui monte jusque dans votre mansarde; cette autre qui fait l'école à votre enfant; cette autre encore que vous coudoyez dans la rue et qui, toute crottée, toute trempée par la pluie, toute transie de froid, ou bien au contraire, tout épuisée de fatigues et de sueurs sous un soleil brûlant; cette humble Sœur qui panse vos plaies dégoûtantes, qui se fait votre servante, vous rend les plus bas, les plus pénibles offices, dites-moi, savez-vous qui elle est? Il y a deux ou trois ans peut-être, elle passait près de vous dans un brillant équipage; elle était riche, recherchée; et la voici aujourd'hui, près de vous, agenouillée et occupée à vous soulager, à vous faire du bien. Est-ce beau, dites-moi? Est-ce grand? Et l'Église catholique qui inspire ces choses-là, mérite-t-elle la reconnaissance des malheureux?

Et ce qui est vrai de nos Religieuses, de nos Sœurs d'écoles ou d'hôpitaux, ne l'est pas moins de nos bons Religieux, voués, eux aussi, et sous mille formes, au soulagement de toutes les misères morales et physiques. Vous ne sauriez croire

quels cœurs battent la plupart du temps sous l'humble froc du Franciscain, du Frère hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu, du Frère des Écoles chrétiennes, etc. Là aussi, il y a plus d'un grand nom, voilé pour l'amour de vous et ignoré des hommes. Il y a aujourd'hui même, en France, au milieu de nous, tel ou tel pauvre Religieux, qui va pieds nus, dont la famille occupe un splendide hôtel, et possède plus de soixante mille livres de rente; un autre dont le père, noble gentilhomme, a trois châteaux et des millions; un autre, jadis diplomate et grand seigneur, qui porte un nom connu du monde entier; un autre qui était l'avocat le plus distingué de sa province, etc, etc. Pourquoi ont-ils tout quitté? Pourquoi sont-ils descendus volontairement de ces hauteurs sociales où tout leur souriait? C'est que JÉSUS-CHRIST, c'est que l'Église leur a montré vos larmes, votre misère, votre abandon. Et les voici à vos pieds, pour ainsi dire; ils se sont faits vos frères, vos amis, vos serviteurs, vos consolateurs; et trop souvent hélas! ils sont vos victimes.

La vie qu'ils ont embrassée pour vous faire du bien, c'est une vie toute d'abnégation; ce sont des sacrifices incessants; et de même que la gomme embaumée de l'encens découle, en forme de larmes, des entailles de l'arbre qui la doit produire;

A CEUX QUI SOUFFRENT

e même, des dévouements profonds du prêtre, du Religieux que l'Église suscite à côté de la faiblesse et de la souffrance, découle le baume consolateur qui parfume ce monde si plein de misères.

Un gros volume ne suffirait pas pour énumérer les institutions bienfaisantes, les œuvres sans nombre que la miséricorde de l'Église a suscitées. Aujourd'hui, plus que jamais peut-être, on en voit de toutes parts; et c'est le salut, non-seulement des pauvres, mais des riches; car l'Église sauve les riches par les pauvres, en même temps qu'elle assiste et console les pauvres par les riches.

O bonne et sainte Église de JÉSUS-CHRIST ! Ceux qui détournent de vous les respects et les sympathies du pauvre, de l'enfant, de l'ouvrier, du malade, de l'affligé, en un mot, de tout ce qui souffre ici-bas, commettent un crime abominable de contre-humanité. Ils ne sont pas seulement les ennemis de DIEU; ils sont encore les ennemis des hommes; plus coupables, plus scélérats que les assassins qui volent et qui tuent, ils assassinent les âmes et enlèvent aux malheureux le seul trésor qui leur reste : la consolation !

IX.

Comment la Religion nous aide à supporter les maladies et souffrances corporelles.

C'est dans les maladies et les infirmités du corps qu'éclate d'une manière plus palpable la toute-puissance consolatrice de la Religion. Les médecins eux-mêmes en constatent souvent les effets quasi miraculeux.

S'il y a d'indignes médecins qui, de parti-pris et par une stupide et grossière impiété, empêchent le prêtre d'approcher du malade, sous prétexte d'épargner à celui-ci « des émotions », il y en a d'autres, et en très-grand nombre, qui, tout à la fois plus intelligents et plus charitables, cherchent au contraire dans cette bonne influence de la Religion un puissant auxiliaire; en effet, le calme de la conscience, l'espérance et la paix qui accompagnent toujours la prière, la confession et surtout la communion, ne mettent-ils pas évidemment le malade dans des conditions excellentes au point de vue médical?

Que faut-il avant tout à un malade? N'est-ce point le calme, la résignation, la patience, une docilité parfaite au médecin? Et où puisera-t-il

ut cela, sinon dans ces trésors de paix et de
 aie force qu'apporte seule la Religion? Ah, quel
 enfaisant *médecin* est le prêtre catholique!

Les secours de la Religion n'empêchent sans
 ute pas de souffrir; la confession, qui enlève
 péchés, n'enlève pas la fièvre; et la sainte
 mmunion, qui unit l'âme au bon DIEU, n'a pas
 ur but de guérir miraculeusement le corps;
 ais en vertu de l'intime union du corps avec
 me, et aussi, disons-le bien haut, en vertu de
 ction divine, surnaturelle, que Notre-Seigneur
 plaît à exercer souvent en ses serviteurs, le
 en de l'âme réagit sur le corps, et le remède
 vin réagit sur la médecine. La mauvaise cons-
 ence est nuisible même à la santé. Quel est le
 alade que la souffrance, et surtout la crainte de
 mort, ne fait pas rentrer quelque peu en lui-
 ème? Si vous êtes en mauvais état de cons-
 ence, que trouvez-vous en votre pauvre cœur?
 nxiété, sinon le remords. Or, est-ce-là une bonne
 ndition pour profiter des remèdes?

Pauvre malade! vous souffrez? Écoutez donc
 que l'Église vous dit de la part de DIEU, par la
 uche de ce bon prêtre, de cette Religieuse, de
 pieux ami qui, plein de compassion, est là près
 votre lit, le cœur ému. Il vous parle du ciel,
 l'on ne souffrira plus, où mène en droite ligne

la souffrance chrétiennement supportée. Il vous rappelle la nécessité de faire pénitence de vos péchés, et l'excellent parti que vous pouvez tirer de vos souffrances : quelles qu'elles soient, elles sont moins dures que le terrible feu du Purgatoire. Il vous parle de votre Sauveur ; il vous engage à vous unir à lui par la communion, afin de vous fortifier dans le combat. Un jour, j'allais visiter à l'hôpital de la Charité, à Paris, un pauvre malade qu'une longue maladie avait réduit à l'extrémité. Il avait hésité quelque temps à se confesser et à communier ; le besoin de DIEU s'était cependant si bien fait sentir, que le pauvre homme avait fait enfin ce par quoi il aurait dû commencer. « Eh bien, lui dis-je, mon ami, comment vous trouvez-vous depuis ce matin ? Le bon DIEU vous a fait une grande grâce, n'est-il pas vrai ? — Oh oui, Monsieur, répondit-il d'une voix haletante et avec une expression indicible ; oh oui, maintenant cela va bien ; maintenant *nous sommes deux !* Je ne suis plus seul à souffrir. »

Quand vous êtes malade, le prêtre est votre premier ami, votre premier médecin. Appelez-le tout d'abord. N'ayez pas peur de lui. Le prêtre est le *Jésus* des malades, c'est-à-dire leur consolateur et leur sauveur. Il est le bienfaisant ambassadeur de DIEU, et il n'apporte que des bénédictions et des grâces.

C'est quelque chose d'admirable qu'un vrai chrétien visité par la maladie. Combien n'en voit-on pas dont la sérénité, la résignation joyeuse existent autour d'eux une véritable admiration ! Une sainte dame, aveugle depuis plusieurs années, avait retenue sur son lit de douleur par une maladie qu'elle savait incurable. « Souffrez-vous beaucoup ? lui demandait-on un jour. — Oui, beaucoup, répondit-elle tranquillement. Il y a des moments où je crois que la patience va m'échapper ; alors je presse mon crucifix ; j'invoque la sainte-Vierge, et avec son secours, je me tais. »

Le célèbre Dupuytren avait à faire une très-difficile opération sur un pauvre vieux curé de campagne, qu'il avait fait venir exprès à son grand hôpital de l'Hôtel-Dieu. Malgré un bon cœur, Dupuytren avait la parole brusque et rude. « Avez-vous du courage ? demande-t-il au pauvre être. Ce sera long et dur. — Le bon DIEU m'en donnera, répond doucement le malade. Faites de moi ce que vous voudrez. » Et Dupuytren se mit à l'œuvre, coupant, taillant, pendant plus d'un quart d'heure, à faire frémir les aides eux-mêmes ; le sang coulait à flots. Quelques convulsions, quelques sourds gémissements involontaires indiquaient seuls que le patient n'était pas de bois. Dupuytren était stupéfait. « Ah, ça ! lui dit-il,

vous n'avez donc pas de nerfs? Êtes-vous une bûche? » Le pauvre prêtre, épuisé par la douleur, eut encore la force de sourire; et, pour toute réponse, il lui montra le crucifix que sa main crispée serrait convulsivement. « C'est renversant, » dit aux assistants le grand chirurgien. Et changeant tout à coup de ton et de manières : « Je vous ai fait bien souffrir, n'est-ce pas? demanda-t-il doucement au prêtre, en se penchant vers lui avec bonté. — Oh, pas autant que mon DIEU a souffert pour moi! » murmura le patient. Et Dupuytren se retira en répétant à ses élèves : « C'est admirable! Je n'ai jamais vu un pareil courage. »

Quelques semaines après, le bon curé sortait de l'hôpital et revenait dans son humble paroisse, toute joyeuse de le revoir. Dupuytren lui avait prodigué les soins les plus assidus, les plus délicats. Sa bonté ne demeura pas sans récompense. Tous les ans, au jour anniversaire de la fameuse opération, il voyait avec attendrissement arriver chez lui le pauvre vieux curé, chargé d'un petit panier qui contenait les plus beaux fruits de son jardin. Il conçut pour le digne prêtre une véritable affection; et lorsqu'il vit approcher la mort, il le fit mander, et ce fut de sa main qu'il voulut recevoir les derniers secours de la Religion. Il mourut chrétiennement entre ses bras; et peut-

le crucifix de l'opération reçut-il le dernier
du célèbre chirurgien.

n'en finirait pas si l'on voulait rapporter tous
faits de ce genre, qui montrent quelle est la
puissance de la Religion pour aider les pauvres
à supporter courageusement la souff-
rance.

X.

Notre-Seigneur daigne parfois récompenser la foi
de ses chers malades par des faveurs extraordinaires.

Voilà cette puissance consolatrice que nous
ne saurions dire, le bon DIEU daigne parfois, et plus
souvent qu'on ne pense, récompenser par des
faveurs extraordinaires la piété des malades. Ce ne
peut-être pas tout à fait des miracles; mais
cela ressemble fort; et la joie, la consolation de
celui qui reçoit ces grâces est aussi vive que s'ils
eussent été l'objet d'un miracle proprement dit.
Il n'y a pas de prêtre, pas de Sœur hospitalière
qui n'ait cent fois, cent fois dans sa vie, ne soit té-
moign de ces touchantes miséricordes du bon DIEU.
J'en ai vu plusieurs dont j'ai été moi-même le témoin,
et j'en ai vu quelques-unes qui encourageront sans
doute votre foi, mon bien cher lecteur.

En
que n
voir u
ladie
que d
me d
de P
est s
cules
nous
mon
vouc
avar
Je
lade
Il é
ligi
me
le
tiq
To
lit
un
la
c

En 1860, un de mes amis, chrétien aussi fervent que magistrat distingué, vint me prier de venir voir un de ses enfants, âgé de onze ans, que la maladie retenait au lit depuis plusieurs semaines et que dévorait une fièvre ardente. « J'ai l'âme navrée, me dit le bon père : les deux meilleurs médecins de Paris viennent de nous déclarer que le mal est sans remède. Mon pauvre enfant a des tubercules dans les intestins ; ils sont ouverts, et il ne nous reste plus qu'à nous résigner. Venez aider mon enfant à mourir. Il paraît que cela presse ; je voudrais qu'il pût faire sa première communion avant de nous quitter. »

Je me rendis aussitôt auprès du cher petit malade. Sa maigreur et sa faiblesse étaient extrêmes. Il était heureusement fort bien instruit de sa religion, et en trois ou quatre jours il fut suffisamment préparé : en pareil cas, c'est au cœur que le bon DIEU regarde. Je pus donc donner en viatique la très-sainte Communion à ce pieux enfant. Toute sa famille était agenouillée autour de son lit. Il reçut Notre-Seigneur avec une simplicité et une ferveur angéliques.

Chose admirable et absolument inexplicable ! la fièvre était tombée : elle avait fui devant l'Eucharistie.

Le lendemain, le médecin arrive ; c'était un

A CEUX QUI SOUFFRENT

le homme, tout dévoué à la famille, mais rien
ns que chrétien. Il constate la disparition de
èvre; il n'y comprend rien. Il revient le jour
ant : pas de fièvre, plus de douleur. « Il faut
iter de cet état, dit-il aux parents, et frapper
coup décisif. » La mère veut s'y opposer.
est DIEU qui nous l'a guéri, dit-elle; laissons
DIEU. » Mais le docteur insiste; le père n'ose
ndre la responsabilité de la résistance, et la
on prescrite est donnée. A peine est-elle ava-
que la fièvre revient avec toute son intensité.
mère se désole. « Vous avez manqué de foi, »
elle à son mari.

elui-ci, qui n'en manquait pas, vient me con-
a peine. « Le remède est encore là, lui répon-
e. Ayons confiance en Notre-Seigneur. Priez
tous; et demain je porterai de nouveau la
e Communion à notre petit malade. »

le lendemain, après la communion, la fièvre
uita comme la première fois.

partir de ce moment, la convalescence com-
ça pour n'en plus s'interrompre; elle fut longue,
s consolée chaque semaine et consolidée par
visite eucharistique du bon DIEU. Aujour-
i, le bon enfant est devenu un brave et digne
e homme, d'une santé robuste, d'une piété
ente et d'une charmante candeur. Au siège de

Paris,
siens.

Au
moin

jeun
Elle

rare
l'av

dec
n'a

sa
(c

tr
d

r
(

Paris, il s'est battu comme un lion contre les Prussiens.

Au mois de mai 1869, une consolation non moins extraordinaire a été accordée à une pieuse jeune fille, absolument condamnée par la faculté. Elle était atteinte d'un mal interne tellement rare, que le médecin en chef de l'hôpital où on l'avait portée fit avertir deux autres grands médecins, pour constater, disait-il, un cas dont il n'avait encore rencontré qu'un seul exemple dans sa longue carrière médicale. La pauvre Marie (c'était le nom de la jeune fille) souffrait d'atroces douleurs; mais sa foi, sa piété profonde dominaient le mal; et, en dehors des crises où elle n'était vraiment plus maîtresse d'elle-même, elle édifiait tout le monde par son courage et sa parfaite résignation. On lui fit sans succès plusieurs opérations très-douloureuses. Le médecin la déclara perdue sans ressources. On ne lui donnait plus d'autre remède que certains petits calmants, qui ne la calmaient pas.

Un beau jour, elle se sentit comme inspirée de se vouer au Sacré-Cœur de Jésus et de faire en son honneur un double vœu, si le bon DIEU daignait la guérir : d'abord, vœu de chasteté perpétuelle; puis, vœu de se faire Religieuse hospitalière. Elle m'en parla; je lui dis de suivre son

A CEUX QUI SOUFFRENT

on et de faire son double vœu, en com-
le lendemain.

tournai la voir, quelques heures après
eut communiqué. « Oh ! mon père, s'écria-
quel bonheur ! quelle grâce ! Depuis mon
ne souffre presque plus. Le docteur vient
er ; il était tout ébahi de ma bonne mine ,
u s'empêcher de dire à la Sœur : « Que
donc passé ? » Moi , qui le savais , j'avais
e rire. Un meilleur médecin que lui m'a

effet , cinq ou six jours plus tard , la
Marie commençait à se lever ; et , au bout
ois , elle put rentrer chez sa mère et pré-
ec elle son petit trousseau de novice. Elle
voile à Noël , et actuellement elle soigne ,
dévouement égal à sa parfaite santé , les
malades d'une des grandes salles de l'Hô-
r.

répète : tout extraordinaires qu'ils sont ,
ts des sacrements sur les malades ne sont
i rares qu'on pourrait le croire ; et si le
amp de la maladie est semé de bien des
ces , de bien des larmes , il est richement
é de ces sortes de demi-miracles , qui res-
t aux mille et une petites fleurs dont nos
t émaillés au printemps. On ferait un livre

bien t
les pl
C'es
lades ;
ainsi l
très-s
pour u

Comm

Si le
sont re
très-pi
qui té
trice d
Hur
essent
elle es
un éta
de plu
nous ;
des m
Mai
un a

bien touchant, si l'on prenait la peine de recueillir les plus saillants de ces faits.

C'est que JÉSUS est le DIEU , le Sauveur des malades ; il les aime ; et, s'il ne guérit pas toujours ainsi leur corps, il accompagne toujours de grâces très-spéciales l'épreuve à laquelle il les soumet pour un temps.

XI.

Comme quoi la foi vive va jusqu'à nous faire aimer les souffrances.

Si les demi-miracles dont nous venons de parler sont relativement rares, même chez les personnes très-pieuses, ce qui est fréquent parmi elles et ce qui témoigne hautement de la puissance consolatrice de la foi, c'est l'amour des souffrances.

Humainement parlant, la souffrance nous est essentiellement et légitimement antipathique : elle est un mal, un mal véritable, un désordre, un état pour lequel nous n'étions pas faits ; elle est de plus une punition, et une action du démon sur nous ; donc, rien de plus naturel que d'avoir horreur des maladies et des souffrances.

Mais, à la lumière de la foi, la souffrance prend un autre aspect ; et lorsque, chez un chrétien, la

A CEUX QUI SOUFFRENT

est vive et profonde, lorsqu'elle est alimentée par une ardente prière et par le saint usage des sacrements, elle arrive non-seulement à faire supporter patiemment la souffrance, mais à la faire fructifier.

C'est ainsi qu'on raconte, dans la vie de saint François d'Assise, que ce bon Saint étant un jour cruellement tourmenté par je ne sais quelle maladie, un jeune Frère qui l'assistait ne put s'empêcher de lui dire : « Hé ! mon Père, vous souffrez ! Pourquoi ne demandez-vous pas au bon DIEU qu'il vous enlève ce mal ? » Aussitôt saint François se leva sur son séant, et regardant le petit Frère avec indignation et compassion : « O mon Frère ! Dis-tu là, que dis-tu là ? Est-ce que tu n'as point vu Jésus-Christ, mon amour, a été crucifié pour nous ? n'est-il pas juste que je veuille souffrir et mourir avec lui ? Et puis, quand on est pécheur, il faut bien se faire souffrir. Je bénis mon DIEU de ce qu'il me fait souffrir, par ces douleurs, me faire faire plus ample satisfaction. »

Il y a connu à Paris un saint homme qui, après avoir mené autrefois une vie mondaine, s'était consacré au bon DIEU de tout son cœur. Sa ferveur était vraiment extraordinaire ; sa joie, constante et

contag
la gou
tent.
C'est
moi.
Seig
de r
bon
sou
an
ex
d

contagieuse. Il était fréquemment tourmenté de la goutte; mais plus il souffrait, plus il était content. « C'est excellent, répétait-il; c'est excellent. C'est la preuve évidente que le bon DIEU pense à moi. Il n'y a de bon que de souffrir avec Notre-Seigneur et comme Notre-Seigneur. » Sur son lit de mort, lorsqu'il était déjà en agonie, j'eus le bonheur de le visiter une dernière fois. Il paraissait souffrir horriblement. « Eh bien ! mon pauvre ami, lui dis-je en m'agenouillant auprès de son lit, comment êtes-vous ? — Très-bien, me répondit-il d'un ton significatif. Cela va très-bien, très-bien ! — Souffrez-vous beaucoup ? — Oui, oui; c'est bon; ça va bien. » Quelques heures après, il expira dans cette ferveur, dans ce saint amour de JÉSUS-CHRIST crucifié.

J'ai connu un autre bon serviteur de DIEU, autrefois missionnaire, de l'Ordre de Saint-Dominique. Fait Évêque, puis Archevêque, il avait été obligé par une maladie de cœur de quitter sa mission et de revenir en France. Il mourut bientôt de cette même maladie, au couvent des Pères Dominicains de Paris. Lui aussi poussait la patience jusqu'à l'héroïsme. On peut dire que son agonie dura des semaines entières. Il était là, étendu sur le dos, sans pouvoir faire un mouvement, les jambes et tout le corps enflés outre-mesure, les reins gan

A CEUX QUI SOUFFRENT

es, au milieu d'une infection dont il se rendait
itement compte et qui ne contribuait pas peu
raver ses douleurs. Pas une plainte ne sortit
s lèvres; mieux que cela, il ne voulait pas
n le plaignît. « Ce n'est pas grand'chose, mur-
it-il après ses crises; ne parlons pas de cela » ;
regardait le crucifix. Ne pouvant plus parler
yant la désolation de ses amis, il les regardait
une douce expression de reproche et, le doigt
a bouche, il leur faisait signe de ne pas le
dre. C'est dans cette paix surhumaine, c'est
cette parfaite résignation que Monseigneur
ton s'endormit dans le Seigneur, le 12 octo-
869.

autre petit trait qui montre ce qu'est une
chrétienne dans l'épreuve de la souffrance,
le vœu admirable que fit un célèbre Reli-
de la Compagnie de Jésus, le Père Louis Du-
Bien des années avant sa mort, il fut épuré
le creuset redoutable de la maladie. Une
te assez vive lui ayant échappé un jour, il s'a-
ut qu'il avait mal édifié les deux Frères infir-
s qui l'assistaient : désolé, se reprochant cette
esse comme un crime, il se jeta en bas de son
emanda humblement pardon et à Notre-Sei-
r et aux Frères, et fit vœu, à haute voix, de
mais plus se plaindre de quoi que ce soit,

jusqu
héroï
silenc
C'e
saur
de l
mill
âge
enf
rat

jusqu'à son dernier soupir. Il fut fidèle à ce vœu héroïque, et souffrit toutes sortes de maux dans un silence absolu.

C'est ainsi que la foi fait des héros. Et, je ne saurais trop le répéter, ces héros de la souffrance, de la résignation chrétienne se rencontrent par milliers dans tous les rangs de la société, à tous les âges, dans tous les pays. La piété et la maladie enfantent journellement cette merveille incomparablement consolante.

XII.

De la dure épreuve des infirmités.

Entre les maladies et les infirmités, il y a cette différence que les premières sont plus ou moins passagères, tandis que les secondes sont un état permanent. L'infirmité est ordinairement moins douloureuse que la maladie ; mais à cause de son caractère de continuité, elle est d'ordinaire beaucoup plus pénible, plus difficile à supporter. Dans l'épreuve de la maladie, c'est l'impatience qui est le plus à redouter : dans l'épreuve de l'infirmité, c'est plutôt le découragement, la tristesse, et une espèce de routine qui nous habitue à porter la croix d'une manière banale, sans prier, sans nous sanctifier.

A CEUX QUI SOUFFRENT

a des infirmités de toutes espèces, et l'on
t en vérité quelle est la plus désagréable.
comme le velours : rouge, vert, bleu, noir,
etc., chaque couleur est si belle, qu'on ne
quelle pièce donner la préférence. Les
les, les sourds, les muets, les paralytiques,
t d'autres qu'il n'est pas besoin de rappeler,
e pauvres infirmes, dont tous les bons cœurs
mpassion.

elle qu'elle soit, l'infirmité est pénible, très-
le en elle-même ; et souvent elle le devient
tage encore, soit parce qu'on ne peut s'em-
r de se comparer à tout propos à ceux qui
pas notre infirmité, soit à cause de mille
accidents quelque peu ridicules, auxquels
saurait échapper quand on ne voit pas,
l on n'entend pas, quand on bégaye, quand
t contrefait ; en un mot, quand on est in-

aut à l'infirme une grande douceur, jointe à
raie humilité. Saint François de Sales nous
urnit un bel exemple. Malgré ses travaux in-
ats, il avait un embonpoint, qui devenait
u'une infirmité. Les calvinistes, qui le détes-
cordialement, se moquaient de lui en l'ap-
t « saint Gras ». Un soir, dans une de ses
ées pastorales, il se trouvait sur un balcon

avec q
maison
not, d
rue,
avec i

Le

genti

et d

drôl

dev

C

ins

ma

ex

ta

c

P

S

avec quelques gentilhommes catholiques, dans la maison de l'un d'eux. Un jeune étudiant huguenot, de dix-sept à dix-huit ans, passant dans la rue, aperçut le saint Évêque, et l'apostropha avec insolence : « saint Gras ! saint Gras ! »

Le bon Évêque ne fit que sourire ; mais les gentilshommes prirent la plaisanterie au sérieux, et deux d'entr'eux, s'élançant à la poursuite du drôle, l'eurent bientôt pris au collet et ramené devant saint François de Sales.

Celui-ci pria l'assistance de le laisser quelques instants seul avec le délinquant. Lorsque tout le monde se fut retiré, il le fit asseoir près de lui, excusa sa faute, et parla au pauvre étourdi avec tant de bonté, avec une charité si charmante, que celui-ci, tout confus, ne put s'empêcher de pleurer et de lui demander pardon à genoux. Le Saint le releva, l'embrassa tendrement ; et cet accueil fit sur le jeune protestant une impression si profonde, que, peu de temps après, il se fit catholique. « La religion qui fait faire de pareilles choses et qui produit de pareils hommes, disait-il, est évidemment la religion véritable. »

Aucun état ne prête autant au mérite que l'état d'infirmité. C'est une privation de tous les instants ; et lors même qu'elle ne serait point douloureuse, elle constitue cependant l'infirme

A CEUX QUI SOUFFRENT

un état forcé de renoncement, de mortification, de pénitence, auquel il suffit de se résigner de manière très-ordinaire, pour mériter beaucoup devant le bon DIEU. Si l'on accepte cet état avec une foi vive, avec un vrai amour, il est aisé de concevoir combien l'infirmité devient sanctifiante et facilement sanctifiante. Oui, facilement ; il suffit de dire *Amen* de bon cœur, et de faire la nécessité vertu.

C'est là ce qui explique comment des âmes ferventes désirent l'infirmité, et, loin de s'en plaindre quand elle se présente, l'accueillent comme une amie. J'ai connu, au Séminaire de Saint-Sulpice, un saint directeur qui était sur le point de perdre la vue. « C'est une bien grande grâce, me disait-il, et une belle visite de Notre-Seigneur. Finalement, j'espère qu'il n'en restera pas là ; et après m'avoir rendu aveugle, il me rendra la vue. Que ce serait bon de ne plus être distrait par la vue ! » Et le saint homme souriait doucement. Il ne fut pas exaucé : il a retrouvé le libre usage de ses yeux, et n'a jamais cessé de bien entendre. Mais son bon désir n'en a pas moins méritoire devant DIEU.

Pour atteindre à cette haute vertu, visez du haut, pauvres infirmes, à sanctifier par la prière et par la douceur votre sacrifice de chaque jour.

Ayez t
grâce
perdu
firmit
qu'ell
Ne vo
DIEU
porte
malg
lign
que
le c
fiq

vr
to
el
C
l

Ayez bien soin de demeurer toujours en état de grâce : sans cela, vos mérites si précieux seraient perdus pour le ciel. Quelle qu'elle soit, votre infirmité est une grande grâce, d'autant plus grande qu'elle est plus pénible. Gardez-vous de l'oublier. Ne vous plaignez pas de ce dont il faut bénir DIEU : votre infirmité est comme un char qui vous porte, et qui, malgré ses cahots désagréables, malgré son train fatigant, vous conduit en droite ligne au Paradis. Elle vous fait faire la pénitence que, de vous-même, vous n'auriez peut-être pas le courage de faire. Elle vous prépare un magnifique Paradis.

Votre infirmité est une grosse parcelle de la vraie Croix : honorez-la, et sachez l'apprécier à toute sa valeur. Ne vous réjouissez pas trop si elle vient à disparaître. On raconte que saint Omer, Evêque d'Arras, était devenu aveugle dans les dernières années de sa vie. Malgré sa cécité, il continuait à remplir les fonctions de sa charge. Comme il présidait un jour à la translation des reliques de je ne sais plus quel martyr, dont il portait la châsse avec un autre Evêque, voici que tout à coup il recouvre la vue. A sa place, bien d'autres se fussent réjouis ; mais lui, envisageant tout au seul point de vue de la foi, il se met à pleurer, à se plaindre au bon DIEU et au trop ai-

mable martyr ; et il fait si bien qu'après la cérémonie il obtient la restitution subite de sa chère infirmité.

Oh ! si tous les infirmes étaient animés de cet esprit, que de Saints fleuriraient dans le grand-parterre de l'Église !

XIII.

Comment on peut se sanctifier dans les mauvais traitements.

Ce sont les mauvais traitements, portés à un degré heureusement rare, qui ont fait arriver à une sainteté si parfaite l'humble petite bergère de Pibrac, sainte Germaine Cousin, canonisée par Pie IX, le 29 juin 1867. Son père, modeste meunier des environs de Toulouse, avait épousé en secondes noces une femme acariâtre et méchante, qui prit en grippe, on ne sait pourquoi, la pauvre petite belle-fille, alors âgée de quatorze ans. Pendant huit années consécutives, elle ne cessa de la rudoyer, de la battre, de la maltraiter de toutes sortes de manières. Elle ne lui donnait pour nourriture que de vieilles croûtes de pain noir, que la pauvre enfant détrempait à grand'peine dans l'eau d'un ruisseau et qu'elle mouillait sou-

vent de ses larmes. Elle voulut même la chasser tout à fait de la maison ; mais le père , plus lâche que méchant , obtint pour sa pauvre fille la permission de coucher sur des sarments , dans une espèce d'angle formé par le dessous d'un escalier.

La malheureuse et bienheureuse enfant ne se plaignait jamais ; à la colère , elle n'opposait que la douceur ; aux coups , que le silence et la prière. Elle priait toujours , et communiait le plus souvent possible. Elle aimait extraordinairement la Sainte-Vierge , qu'elle regardait comme sa vraie , comme son unique mère. Elle lui contait toutes ses peines , et recourait de suite à sa protection lorsque sa marâtre la faisait souffrir davantage.

Usée par le chagrin et les privations , Germaine mourut saintement et dans le silence de sa misère , à l'âge de vingt-deux ans. Plus de quarante ans après , le bon DIEU manifesta lui-même la sainteté et la gloire de sa petite servante : à l'endroit où elle avait été enterrée , on trouva un beau jour à fleur de terre son cercueil et son corps parfaitement conservés ; les fleurs que , selon l'usage du pays , on avait déposées dans le cercueil , étaient aussi fraîches que si elles venaient d'être cueillies. De grands miracles accompagnèrent et suivirent ce premier miracle ; et le corps de sainte Germaine fut déposé avec honneur dans une belle châsse ,

où il se conserva entier, les membres souples et flexibles, les chairs roses et comme vivantes, jusqu'à la grande révolution.

Rien de plus commun dans ce pauvre monde que les mauvais traitements : mauvais traitements des maîtres envers leurs serviteurs ou leurs ouvriers ; mauvais traitements des maris envers leurs femmes, ou des pères envers leurs enfants ; mauvais traitements des forts envers les faibles ; mauvais traitements des Supérieurs envers leurs inférieurs ; des chefs envers leurs subordonnés, etc. : tout cela se résume dans un coupable abus de la force et de l'autorité. Et, à son tour, cet abus n'est que l'expression de l'orgueil qui accompagne si souvent la force dans toutes les positions. S'il faut être doux et humble de cœur, on peut bien dire qu'il faut l'être doublement quand on commande et quand on traite avec un inférieur.

Il est très-difficile de supporter l'orgueil et la dureté des autres. Quand on est maltraité, surtout maltraité publiquement et avec suite, l'indignation monte au cœur ; et plus cette indignation est légitime, plus il est difficile de la contenir.

Il faut alors prendre son courage à deux mains et se taire. Le silence est un merveilleux auxiliaire pour la patience et la résignation. Ce n'est pas facile, je le sais ; c'est même très-difficile ; mais

plus c'est difficile, plus aussi c'est méritoire, plus c'est digne d'un chrétien.

Voyez JÉSUS : au jardin des Oliviers, on l'insulte, on le garotte, on le frappe à coups de bâton ; et il ne dit rien. Devant le Grand-Prêtre, on lui crache au visage, on le soufflette : il ne dit rien. Devant Hérode, on se moque de lui, on le traite comme un fou ; par dérision, on lui jette sur les épaules le vêtement habituel des fous, et on lui met à la main un sceptre de roseau : « JÉSUS, dit l'Évangile, ne répond pas une seule parole ». Semblablement devant Pilate, il se tait ; si bien que « Pilate ne revient pas de son étonnement, » dit encore l'Évangile.

Le silence, dans les mauvais traitements ; le silence absolu ; le silence accompagné de l'union intérieure avec JÉSUS, outragé et frappé : oh, la grande, la puissante recette pour porter chrétiennement la rude épreuve des mauvais traitements !

Le bon DIEU l'a parfois récompensé par des miracles. Un jour que saint Martin, Évêque de Tours, marchait tout recueilli sur une route où le précédaient ses clercs et les serviteurs de sa maison, il fut rencontré par une troupe de soldats païens, qui voyageaient en sens inverse dans un grand chariot. Saint Martin ayant sans doute fait peur aux chevaux, les soldats se mirent en colère et se ruèrent

sur lui, le frappant, le maltraitant, et le laissant étendu à terre, presque évanoui. Martin n'avait pas ouvert la bouche.

Ses serviteurs, ne le voyant pas venir, rebroussèrent chemin et le trouvèrent dans ce pitoyable état. Mais en même temps ils furent témoins d'un étrange spectacle : les soldats remontés sur leur chariot faisaient de vains efforts pour faire partir leurs chevaux. Les cris, les coups, rien n'y faisait ; les chevaux ne pouvaient bouger. Épouvantés par ce prodige évident, ils descendirent et, changeant d'attitude, ils demandèrent aux serviteurs de leur victime quel était cet homme, qui avait le pouvoir de clouer ainsi au sol leurs chevaux pleins de vigueur. Lorsqu'ils apprirent que c'était l'Évêque Martin, dont la renommée remplissait les Gaules, ils se crurent perdus et s'empressèrent de lui demander pardon. Ranimant ses forces, saint Martin leur dit qu'il leur pardonnait pour l'amour de JÉSUS-CHRIST et les exhorta à se convertir à la vraie foi. Puis, faisant le signe de la croix sur l'attelage immobile, il leur permit de reprendre leur course. Les soldats émerveillés eurent à peine le temps de remonter dans le char, et les chevaux partirent au galop.

Mais si la résignation dans les mauvais traitements n'est pas toujours accompagnée de mi-

racles, elle l'est toujours de bénédictions, de grâces exceptionnelles. J'ai connu une bonne et sainte fille que les duretés, la malice réellement incroyable, les propos blessants d'une vieille mère infirme ont fait progresser dans les voies de la sainteté, bien plus que ne l'aurait pu faire la règle austère du plus fervent Carmel. La vieille mégère n'épargnait à sa fille rien de ce qui pouvait la mortifier, la rebuter; sauf les coups qu'elle n'avait pas la force de lui donner, elle lui donnait largement tout ce quelle pouvait. La pauvre fille eût préféré mille fois être battue, que d'être traitée comme elle l'était chaque jour. Sans un amour profond, intime de Notre-Seigneur, sans la communion qui chaque matin renouvelait ses munitions, elle eût succombé sous le fardeau écrasant de cette croix. Mais, « *je puis tout en Celui qui me fortifie* », répétait-elle avec saint Paul; et lorsque parfois elle se sentait trop accablée ou trop exaspérée, elle sortait doucement, et allait se jeter à genoux devant son crucifix; elle se retirait tout entière dans le Sacré-Cœur de Jésus; elle priait, elle pleurait, pour se relever calme, sereine, presque joyeuse. Quelquefois même, le bon DIEU lui faisait sentir si vivement le prix de cette souffrance, qu'elle l'en bénissait avec des transports de reconnaissance et d'amour.

Et cela dura des années; et cette patience héroïque finit par attendrir quelque peu ce cœur de pierre; si bien qu'un beau jour la vieille infirme demanda d'elle-même les secours de la Religion.

Que de faits de ce genre il y aurait à raconter, si l'on pouvait soulever le voile qui couvre les secrets domestiques de tant de familles, où une malheureuse femme est la victime quotidienne d'un mari brutal, emporté, sans conscience et sans mœurs; d'un homme jaloux, avare, absolu, despote, sans égard, sans délicatesse! C'est un véritable enfer! Mais la Religion change cet enfer en un Purgatoire très-sanctifiant, où les consolations divines viennent singulièrement adoucir l'amertume de cette cruelle position.

Et les pauvres enfants? Combien n'y en a-t-il pas qui souffrent une espèce de martyre sous le joug impitoyable d'un patron, d'un maître sans entrailles! On les bouscule, on abuse de leur faiblesse et de leur isolement; on leur demande le travail d'un homme; on leur parle comme à des chiens; parfois on les prive de nourriture, de sommeil, de liberté; on les étiole. Pauvres petits! si du moins on leur laissait connaître cette sainte Religion qui seule pourrait les consoler! si on les laissait approcher de ce bon Jésus, l'Ami des

faibles, le Père des petits et des orphelins, le Consolateur des malheureux !

Pour énumérer tous les genres de mauvais traitements dont nous pouvons avoir à souffrir ici-bas, il faudrait pouvoir parcourir les nuances innombrables de la méchanceté humaine. Quels qu'ils soient, le remède, le seul remède, c'est l'amour de JÉSUS-CHRIST, c'est la pratique fervente de sa sainte Religion.

XIV.

De la pauvreté, et des privations douloureuses qu'elle entraîne.

Comme la souffrance corporelle, la pauvreté est entrée dans le monde par la terrible porte du péché. Ce n'est pas le bon DIEU qui a fait la pauvreté, non plus que la maladie et la mort ; tout au contraire, il nous voulait dans un état merveilleusement heureux sous tous les rapports. La pauvreté est une des punitions du péché.

« Oui, me répondez-vous ; mais suis-je plus coupable que mon voisin qui est riche, qui ne manque de rien ? » — Je ne dis pas cela. Ce que je dis, c'est que ce n'est pas le bon DIEU qu'il faut rendre responsable de nos privations : c'est

le péché, et le démon, père du péché. Il en est de la pauvreté comme de la maladie : tous les pécheurs ne sont pas malades ; mais ceux qui sont malades ne le sont que par suite du péché.

Quelle que soit la nature de la souffrance que nous avons à supporter, il faut la supporter avec la même résignation, avec la même foi, avec le même esprit de pénitence. Le bon DIEU, en permettant que celui-ci soit pauvre, que celui-là soit malade, que cet autre soit infirme, etc., a sur chacun des desseins de miséricorde qu'il ne faut pas songer à sonder, mais qu'il faut adorer profondément. Soyez bien sûr que si DIEU vous afflige d'une façon plutôt que d'une autre, c'est que cela est plus utile à votre salut éternel. S'il vous attache à la croix nue de la pauvreté, sachez, à l'exemple de Job, réduit à l'extrême misère, bénir et non pas maudire Celui qui ne vous fait passer ici-bas par l'épreuve des privations que pour vous enrichir magnifiquement et éternellement dans le ciel.

Bon gré mal gré, il faut que tout le monde souffre ici-bas : depuis le péché, c'est la loi de la pénitence, loi qui n'admet pas d'exception. Point de souffrance, point de pénitence, et par conséquent point de Paradis. Il faut donc que vous souffriez : pourquoi pas en étant pauvre ?

« Mais j'aimerais bien mieux une autre espèce de souffrances : la pauvreté est la plus amère de toutes. » — Peut-être ; mais là n'est pas la question. Puisque vous êtes pauvre , c'est une preuve manifeste que le bon DIEU veut vous conduire au ciel par le chemin de la pauvreté , et non par un autre. Dès lors, pourquoi vouloir en sortir ?

Vous croyez que cette voie est plus âpre qu'une autre ? Vous vous trompez grandement. Savez-vous quelle est la souffrance que chacun de nous estime la plus rude, la plus difficile à porter ? c'est celle-là même dont il souffre. Le pauvre croit que c'est la pauvreté ; le malade, que c'est la maladie ; le prisonnier, que c'est la prison ; le calomnié, que c'est la calomnie, et ainsi des autres.

Croyez-moi : portez et gardez votre croix, sans envier le sort de tel ou tel autre qui vous semble mieux partagé que vous. Si les riches n'ont pas votre croix, ils en ont d'autres, qui, pour être cachées par l'or et le luxe, n'en sont souvent que plus cruelles. Combien de riches n'ai-je point vu pleurer, et pleurer bien amèrement ! Une dame, veuve et mère de famille, me disait un jour en éclatant en sanglots : « Je suis la plus malheureuse femme du monde ! Il y a des moments où ma tête part, et où j'ai envie de me tuer. » Et

elle avait plus de quatre cent mille livres de rente !

Les rois sont très-heureux, dit-on : ils ne manquent de rien ; ils nagent dans le luxe. L'un d'eux disait naguère à son premier ministre qui, dégoûté et n'en pouvant plus, lui offrait sa démission : « Mon ami, vous n'êtes aux galères qu'à temps ; moi, j'y suis à perpétuité. » Voilà ce parfait bonheur des riches et des grands.

Pauvres, n'envions pas le riche. Cela ne sert qu'à rendre notre peine plus amère, en nous aigrissant le cœur.

Ceux qui se laissent aller à cette faiblesse manquent tout ensemble et de raison et de foi. En voici une belle preuve ; c'est un pauvre lui-même, et un pauvre très-pauvre, aussi pauvre que possible, qui va vous la donner :

Un jour le vénérable Jean Tauler, célèbre prédicateur de l'Ordre de Saint-Dominique, descendait les degrés de la cathédrale de Cologne, où il prêchait le carême. « Mon Père, lui dit un mendiant accroupi près de la porte, faites-moi la charité. » Tauler se retournant aperçut l'infortuné ; il était hideux à voir : un cancer lui avait rongé une partie du visage ; il n'avait qu'une jambe et qu'un bras ; et quelques haillons couvraient peine les débris de son misérable corps.

Le bon Religieux ne put, malgré toute sa charité, retenir un premier mouvement de répulsion. Craignant que le pauvre ne s'en fût aperçu et n'en eût été humilié, il s'arrêta, s'approcha de lui, et lui mettant dans la main une petite aumône, il lui dit d'un ton affectueux : « Bonjour, mon ami. — Merci, mon Père, répondit le mendiant, d'une voix paisible ; j'ai déjà ce que vous me souhaitez. » Pensant que le pauvre homme n'avait pas bien entendu, Tauler répéta, d'une voix plus distincte : « Mon ami, je vous souhaite le bonjour. — J'entends bien, mon Père ; et, je vous le répète, j'ai ce que vous me souhaitez. » Tout étonné, et presque impatienté, l'illustre prédicateur insiste : « Que dites-vous ? Est-ce que vous ne me comprenez point ? Je vous souhaite le bonjour. — Mon Père, reprit le pauvre d'une voix grave et douce, vous avez la charité de me souhaiter le bonjour ; je ne puis vous répondre autre chose que ce que je vous ai dit : DIEU m'a donné ce que vous me souhaitez ; tous mes jours sont bons ; et celui-ci, comme les autres, est pour moi le bonjour. Grâce à DIEU, je n'ai jamais eu de mauvais jours dans ma vie. »

Ce langage, ce ton de voix frappèrent singulièrement le bon Religieux. Ils'assit sur la marche, à côté

du mendiant, « Ce que vous me dites-là, mon enfant, lui répliqua-t-il, est bien étrange. Comment ! dans l'état où je vous vois, vous n'avez point de mauvais jours ! — Non, mon Père. Dès mon enfance, j'ai appris d'un bon prêtre que DIEU n'afflige que ceux qu'il aime, et qu'il n'envoie les maux que pour mieux purifier et éprouver ses serviteurs. J'ai appris que DIEU est mon Père céleste, qu'il est infiniment bon, infiniment puissant, infiniment sage ; qu'il m'aime d'un amour éternel et incompréhensible, et que, si je l'aime à mon tour, tout ce qui m'arrive ne peut tourner qu'à mon bien. Je vis donc dans la paix la plus profonde, sans m'occuper d'un lendemain qui n'est pas à moi ; je me suis habitué à tout regarder comme venant de mon DIEU, et à tout recevoir de sa main paternelle, le mal comme le bien. Quand je souffre de mes infirmités, je le bénis, et je pense à la croix de mon Sauveur ; quand je ne souffre pas, je le bénis de la paix qu'il me donne. Quand j'ai de quoi manger, je mange en bénissant DIEU ; quand je n'ai rien, je jeûne en expiation de mes péchés, et aussi pour tous ceux qui ne jeûnent pas. Je tâche de prier de mon mieux, et de ne pas perdre de vue la présence de DIEU. Je pense souvent au ciel, quelquefois à l'enfer ; et mon cœur se fond de bonheur en pensant que la vie

est courte et que bientôt je serai éternellement heureux dans le Paradis. »

Le P^r Tauler avait écouté ces paroles avec une religieuse admiration. De grosses larmes coulaient sur ses joues. « O mon ami ! priez DIEU pour moi. Je vous remercie ; vous m'avez fait du bien. » Et, l'embrassant cordialement, il rentra dans l'église, pour méditer à loisir la grande leçon de sainteté qu'il venait d'entendre.

Et vous aussi, chers pauvres, méditez devant le bon DIEU le secret du bonheur que vous découvrez l'un de vos frères. Ne vous plaignez plus ; ne murmurez jamais ; profitez de tout pour mériter une belle place dans le Paradis.

XY.

D'un moyen très-simple de ne pas trop s'attrister des privations et de la pauvreté.

Il consiste à ne point regarder au-dessus de soi, mais au-dessous ; à bénir DIEU de ce que l'on a, sans penser à ce que l'on pourrait avoir, à ce que peut-être on devrait avoir.

C'est l'opposé de ce qu'il faut faire au point de vue spirituel. En effet, en ce qui touche la piété, la charité, la perfection, il faut toujours regarder au-

dessus de soi, jamais au-dessous. Si vous vous comparez à ceux qui en font moins, vous courez grand risque de vous complaire en vous-même, et de trouver que vous en faites bien assez, pour ne pas dire trop. Vous êtes tenté de répéter la soi-disant prière du pharisien dans le temple : « Seigneur, je vous remercie de ce que je suis meilleur que les autres, meilleur que tous ces gens-là. J'en fais bien plus qu'eux ; je communie plus souvent ; je fais plus de charité, etc. ». Il faut au contraire se comparer aux bons serviteurs de DIEU, dont la seule vue nous fait rougir de nos lâchetés, et nous excite à marcher plus énergiquement dans les voies de l'Évangile.

Quant aux biens de ce monde, c'est précisément, je le répète, la règle opposée qu'il faut suivre. Si vous regardez ceux qui sont mieux partagés que vous, quelle que soit votre position, facilement vous vous trouverez à plaindre, et vous laisserez entrer dans votre cœur de mauvais sentiments de jalousie, de tristesse et d'aigreur.

Un fort riche propriétaire, très-bien placé dans le monde, qui avait au moins quarante mille livres de rente, s'était laissé tellement envahir par le regret de n'être pas aussi riche que deux ou trois proches parents, qu'il faillit en perdre la tête. Il répétait sans cesse : « Peut-on vivre honorable-

ment avec quarante mille livres de rente? » Ce pauvre riche ne jouissait de rien ; il se croyait vraiment pauvre.

Les Saints et les vrais chrétiens ont l'âme autrement trempée : plus fidèles, ils sont plus raisonnables. Ils bénissent le bon DIEU de ce qu'il daigne leur donner ; que ce soit peu, que ce soit beaucoup, ils sont toujours contents.

Saint François d'Assise marchait un jour, accompagné d'un des douze Bienheureux qui furent comme les prémices de l'Ordre si admirable des Frères-Mineurs. Selon son habitude, il allait pieds-nus, mendiant son pain, n'ayant pour toute richesse que le trésor du Paradis, JÉSUS-CHRIST, qu'il portait en son cœur, avec le Père et l'Esprit-Saint. Saint-François et le Frère Masséo priaient en marchant, et ne cessaient de parler à DIEU que pour parler de DIEU.

Fatigués, ils s'arrêtèrent au milieu des Apenins, au bord d'un petit ruisseau bien pur, sur un angle de rocher. Frère Masséo ouvrit la pauvre besace, qui contenait les charités dont ils vivaient : il ne restait plus que quelques vieilles croûtes de pain très-sec. Il les mit piteusement entre saint François et lui, sur la pierre.

Après avoir dit les grâces, avec une ferveur angélique, le bon Saint se mit à pleurer. Et comme

son compagnon lui demandait la cause de ces larmes : « Je ne puis m'empêcher de m'attendrir, dit-il, et de bénir mon DIEU pour sa largesse envers un pauvre pécheur comme moi. Je ne mérite pas le beau repas que sa bonté nous a préparé. » Un peu étonné, le Frère Masséo regardait les croûtes, et pensait en lui-même : « Un beau repas ? Frère François n'est pas difficile ! » Le Saint, répondant à sa pensée, lui dit alors : « O mon Frère Masséo, regarde et dis-moi s'il ne faut pas bénir Notre-Seigneur ! Regarde cette eau limpide qu'il a créée : c'est pour nous qu'elle coule. Regarde ce beau ciel : c'est pour toi, c'est pour moi que DIEU l'a fait. Regarde ces beaux arbres, ces fleurs, ces petits oiseaux : tout cela est à notre Père, et tout cela est pour nous. Ce pain qu'il nous donne, ne suffit-il pas pour soutenir notre vie ? Ne sommes-nous pas mieux traités par sa bonté, que tant d'autres qui n'ont pas ce que nous avons ? Réjouissons-nous donc, et bénissons sa Providence, sans rien regretter des biens de ce monde. »

Combien de pauvres gens se trouveraient immédiatement remontés et réconfortés, si, dans leurs privations, ils avaient soin d'entretenir ces pensées dans leur cœur ! Il y en a bien peu qui, s'ils regardaient au-dessous d'eux, ne trouveraient pas de quoi bénir la bonne Providence. Il y a tant de mi-

sères ici-bas, qu'il est difficile de ne pas trouver aisément plus pauvre que soi.

Je vous recommande surtout la règle dont nous parlons, ô vous qui, sans être à proprement parler dans la pauvreté, vous trouvez cependant dans la gêne et au milieu de privations relatives ! C'est alors qu'il est bon de ne pas jeter sur un passé confortable des regards au moins inutiles. Vous avez le strict nécessaire de la vie : tant d'autres ne l'ont pas, ne l'ont jamais eu, ne l'auront jamais ! Vous avez un appartement, une chambre propre, bien que modeste : tant d'autres ont couché dehors cette nuit, ou du moins n'ont eu pour asile que de misérables réduits où ils gelaient et ne pouvaient prendre de repos ! Votre repas est plus que simple : oui ; mais enfin, vous avez de quoi manger, et ni vous, ni vos enfants, vous ne souffrez de la faim ; tandis qu'aujourd'hui même, combien de centaines, de milliers d'infortunés vont se coucher sans avoir rien pris, rien, pas une bouchée de pain !

Ne vous plaignez donc pas, malgré la réalité de vos très-pénibles privations. Pensez aux pauvres plus pauvres que vous. A quoi bon faire autrement ? A quoi bon regretter ce qu'on n'a plus, ce qu'on ne peut plus avoir ? N'est-ce pas se désoler en pure perte ? N'est-ce pas aggraver le mal et perdre du même coup le mérite de la résignation ?

Oui, regardez toujours au dessous de vous; et, avec les espérances, les forces, la paix que donne la foi aux véritables enfants de DIEU, vous trouverez encore moyen de sourire au milieu de vos larmes et de bénir votre Père céleste, qui ne vous abandonnera jamais.

XVI.

Que Notre-Seigneur s'est fait pauvre, pour consoler les pauvres.

La principale consolation du malade et de l'infirme, c'est l'amour de JÉSUS-CHRIST souffrant et crucifié : la principale, pour ne pas dire l'unique consolation du pauvre, c'est ce même amour, c'est JÉSUS, contemplé dans la complète pauvreté de sa crèche, de son enfance, de toute sa vie et de sa mort.

Quelque pauvre que vous soyez, pouvez-vous l'être plus que votre DIEU, dans l'étable de Bethléem? Il est transi de froid, privé d'asile, couché sur une paille grossière qui ne lui appartient même pas, relégué dans une méchante étable? Pouvez-vous l'être plus que Celui qui disait : *« Les renards ont une tanière, et les oiseaux du ciel ont un nid; mais le Fils de l'homme n'a point*

« *se reposer sa tête ?* » Pouvez-vous l'être autant que JÉSUS, que votre Seigneur JÉSUS, dépouillé même de ses vêtements et expirant nu sur une croix ?

JÉSUS pauvre est de droit le grand Consolateur de tous les pauvres. Du haut du ciel, du fond du Tabernacle où son amour le retient captif, le doux JÉSUS appelle à lui les pauvres. « Venez à moi, leur dit-il avec une tendresse toute spéciale ; venez à moi, vous tous, mes chers pauvres, mes bien-aimés ! Et moi, je vous consolerais. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; apprenez de moi à porter la croix de la pauvreté ; et vous trouverez en moi le repos de vos âmes. Prenez courageusement sur vous ce joug pesant, que moi, votre DIEU, j'ai voulu porter le premier, non-seulement pour vous sauver, mais en outre pour vous consoler ; mon amour vous fera trouver ce joug suave, et le fardeau que nous porterons ensemble vous deviendra léger ! »

Sans JÉSUS-CHRIST, la pauvreté est intolérable, et l'on conçoit parfaitement, tout en le blâmant, qu'un malheureux, privé de tout, sans pain, sans ami, sans asile, perde la tête et cherche dans le suicide ce qu'il croit être la fin de ses maux.

J'ai connu jadis, à Paris, une pauvre femme, veuve d'un petit employé, qui, s'étant trouvée ré-

duite à la misère, essaya à trois reprises de se donner la mort. C'était une femme honnête selon le monde, mais sans aucune religion. Son raisonnement était très-simple, et, à son faux point de vue, il était juste. « La vie, disait-elle, m'est un fardeau trop lourd. J'aime mieux mourir que de subir chaque jour tant de privations, tant d'humiliations. »

Revenue à la foi, elle ne savait comment remercier DIEU de l'avoir tirée de l'abîme éternel où elle se jetait comme une folle. « Deux fois, me disait-elle, deux fois on m'a repêchée, déjà privée de connaissance. Une autre fois, une voisine est entrée par hasard chez moi, pendant que j'étais en train de m'asphyxier; elle n'a eu que le temps de casser le carreau, d'un coup de poing. Où serais-je, mon DIEU, si votre miséricorde ne m'eût sauvée malgré moi. Maintenant, ajoutait la pauvre vieille, je n'ai plus envie de me tuer : je souffre bien, il est vrai; et l'avenir n'est pas plus gai que le présent; mais j'ai le bon DIEU avec moi, et quand j'ai trop de peine, je vais à l'église, je lis quelque bon livre, et je pense que ma peine ne durera pas toujours. » Dans les dernières années de sa vie, cette bonne dame était devenue fort pieuse; elle communiait deux ou trois fois par semaine. « Les jours où je commu-

nie, me disait-elle, j'oublie ma pauvreté, et je retrouve un peu de joie. »

C'est toujours la foi qui manque : on a bien la foi ; mais on n'a pas la foi vive, la foi pratique. Si on l'avait, cette foi bienfaisante, les épines de la pauvreté se changeraient presque en roses, et, à l'exemple des saints pauvres, on bénirait le bon DIEU, au milieu des privations. On ferait comme le pauvre de Tauler ; on ferait comme Job. Et si l'on n'avait pas le courage d'en arriver là, du moins l'on se résignerait patiemment, comme le pauvre Lazare de l'Évangile.

Vous connaissez cette belle histoire ? Il était là, l'infortuné, gisant à la porte d'un riche pharisien, à qui rien ne manquait, qui était vêtu splendidement et qui, chaque jour, faisait bonne chère avec ses amis. Le pauvre Lazare mourait de faim ; il attendait vainement que le riche pharisien pensât à lui. Quelques miettes tombées de cette table somptueuse auraient suffi pour le satisfaire. Et personne ne les lui donnait. On ne les lui refusait pas : on oubliait de les lui donner. Et lui, couvert d'ulcères, accablé, offrait en silence ses angoisses au bon DIEU.

Il mourut enfin, et, nous déclare l'Évangile, il fut porté par les Anges dans le sein de DIEU.

« Comment ? Dans le sein de Dieu ? dira-t-on

peut-être. Qu'avait-il donc fait de si extraordinaire pour aller ainsi droit au ciel? » Il avait été pauvre et résigné : voilà tout.

Un jour, au ciel, vous bénirez cette pauvreté qui aujourd'hui vous fait tant souffrir. Oui, vous la bénirez; mais à la condition que vous l'aurez supportée avec foi, avec soumission, avec une humble douceur. Car être pauvre ne suffit pas pour aller au ciel; pas plus qu'il ne suffit d'être riche pour aller en enfer. S'il est dit du mauvais riche de l'Évangile, qu'« il mourut à son tour et fut enseveli dans l'enfer », cela ne veut pas dire que tous les riches sont réprouvés. Non, DIEU merci! ceux-là seuls sont rejetés de DIEU, qui usent mal de leurs richesses et qui oublient les pauvres. Le riche se sauve par la charité; le pauvre, par la résignation et la patience.

Donc, pour le pauvre, quel trésor que la résignation! Et avec quelle joie profonde il doit lire, à travers les larmes que lui arrache la misère, la grande parole du Fils de DIEU : « O pauvres! bienheureux êtes-vous! car le royaume de DIEU est à vous. » Pour vous sauver, pour faire admirablement pénitence, pour acquérir d'immenses mérites, vous n'avez qu'à faire de nécessité vertu; vous n'avez qu'à vous résigner doucement à votre sort. Le salut vous est bien plus facile

qu'aux riches : tandis que tout les détourne de JÉSUS-CHRIST en les poussant à l'orgueil et à la mollesse, tout vous porte à JÉSUS-CHRIST, tout vous porte au ciel, en vous maintenant dans l'humilité, dans la pénitence et dans la soumission au bon DIEU.

Combien de pauvres sont au ciel, qui seraient en enfer s'ils eussent été riches ! Et combien de riches sont en enfer, qui seraient au ciel s'ils eussent été pauvres !

XVII.

**Comme quoi les humiliations sont une source
de souffrances très-amères.**

L'humiliation : que d'amertumes renferme cette parole ! Elle est la souffrance intime de *l'amour-propre*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus vivace, de plus profond, dans notre nature corrompue. L'amour-propre est l'amour désordonné de soi-même, lequel commence par l'esprit, et prend alors le nom d'*orgueil*.

L'humiliation est le froissement douloureux de cet amour-propre de l'esprit ; elle frappe, elle blesse directement notre orgueil. Aussi constitue-t-elle l'une des souffrances les plus acérées qui puissent atteindre l'homme ici-bas.

« Mais alors l'humiliation est donc une bonne chose? » — L'humiliation est comme la maladie : en elle-même, elle est un mal, un désordre inconnu de l'homme dans l'état d'innocence; dans ses effets, elle peut devenir un bien et un très-grand bien. « Seigneur, disait un saint pénitent, il est bon pour moi d'avoir été humilié; c'est là que j'ai appris à connaître les voies de la justice. »

Oui, l'humiliation, quand elle est acceptée chrétiennement, devient une grande grâce; elle devient le remède le plus efficace du plus dangereux de tous nos vices, de l'orgueil. Quand nous l'acceptons ainsi, elle nous rend facilement humbles; et dès lors elle nous relève pour nous porter à DIEU.

« *Celui qui s'humilie sera exalté,* » dit l'Évangile. Et quel est celui qui s'humilie? C'est le chrétien courageux qui ne se révolte pas contre l'humiliation; c'est celui qui l'accepte comme JÉSUS-CHRIST a accepté toutes les humiliations, tous les anéantissemens de sa vie et de sa Passion.

Pour le vrai chrétien, l'humiliation est comme le fumier qui féconde la terre et lui fait porter de magnifiques moissons. Le chrétien humilié qui s'humilie véritablement s'enrichit du suc divin de l'humilité et devient merveilleusement fécond en vraie sainteté.

L'humiliation est encore semblable à un remède amer, répugnant, mais très-efficace : comme un bon médecin, Notre-Seigneur l'administre miséricordieusement à qui il lui plaît ; aux bien portants, c'est-à-dire aux humbles, pour les rendre plus humbles encore, pour les fortifier dans l'humilité ; aux malades, c'est-à-dire aux vaniteux, aux orgueilleux, aux présomptueux, aux hypocrites, pour les guérir pour ainsi dire malgré eux. Il en est, en effet, de l'humiliation comme de la pauvreté : pour faire pénitence quand nous sommes pauvres, il suffit de nous résigner et de dire : *Amen* à des privations forcées ; de même, quand nous sommes humiliés, il suffit, pour être humbles, de ne pas se révolter contre l'humiliation et de faire de nécessité vertu.

Ceux qui font cela, profitent du remède ; ceux qui se révoltent, n'en profitent pas et demeurent dans leur orgueil, qui leur fait sentir encore bien plus vivement l'amertume de l'humiliation. Ils ont ainsi double mal, tandis que, pour les autres, le mal se change en bien.

En ce monde, nous sommes sujets à des humiliations de nature très-différente. Ainsi, nous sommes parfois humiliés intérieurement et vis-à-vis de nous-mêmes ; d'autres fois extérieurement et devant une ou plusieurs personnes. Nous

pouvons être humiliés justement, l'ayant pleinement mérité; et nous pouvons l'être injustement, sans aucune faute de notre part. Nous pouvons l'être par des gens de bien, par nos parents, par nos Supérieurs légitimes; nous pouvons l'être, au contraire, par des misérables, par de vils personnages. Quelquefois l'humiliation n'est qu'un accident passager; d'autres fois elle dure et devient un état permanent.

De quelque façon que l'on soit humilié, la souffrance est cuisante. Mais une des humiliations les plus cruelles, parce qu'elle est doublée de toutes les privations du corps et du cœur, c'est certainement celle qui accompagne les pertes de fortune, les décadences et la misère honteuse. Oh, quelles angoisses dans cette mansarde où languit de faim et de froid une pauvre famille autrefois riche, ou du moins aisée! Une fois, à Paris, j'ai découvert une malheureuse dame, âgée de quarante ans à peine, qui avait été cacher sa honte et son désespoir, non dans une chambre, non dans une mansarde, mais dans une sorte de misérable grenier à bois, où elle grelottait de froid, vêtue d'une robe de toile au plus fort de l'hiver, et n'ayant auprès d'elle qu'un morceau de pain durci, et un peu d'eau! Quelques années auparavant elle habitait un bel appartement, où

son père donnait de brillantes soirées. Une spéculation avait tout perdu en un jour ; le malheureux père était mort de désespoir ; et sa fille, abandonnée des amis en même temps que de la fortune, avait été réduite aux extrémités que je viens de dire. Elle n'osait, pour ainsi dire, pas sortir de sa cachette, et mourait de faim plutôt que de demander l'aumône.

Dans la même rue, une autre famille déchue fut surprise un jour à l'heure de son repas. Autour d'une table, quatre personnes étaient assises : le père, la mère, une jeune fille et un jeune garçon. Au milieu de la table, une seule assiette, dans laquelle étaient rangées cinq ou six croûtes de pain sec ; et de l'eau dans une carafe, avec deux ou trois verres. C'était tout le dîner. Les infortunés furent désolés d'avoir été surpris.

Le père portait un habit noir, et, à première vue, il avait encore assez d'apparence. La pauvre mère n'avait qu'une robe, noire et rapée, rapiécée mille fois. Le fils, hâve et presque livide, était devenu poitrinaire ; à la suite de longues privations. Quant à la jeune personne, qui travaillait jour et nuit pour soutenir tant bien que mal la famille, elle était dans un tel état de maigreur qu'on l'eût prise pour une mourante. Quelques jours après elle devint folle ; et les médecins

constatèrent que ce dérangement du cerveau était le résultat évident des tortures morales et physiques que la misère honteuse avait fait subir à l'infortunée.

Quand on découvrit cette malheureuse famille qui, elle aussi, avait jadis connu l'aisance, il était trop tard. Désespéré de la folie de sa fille et perdant sans doute lui-même la tête, le père alla se jeter à l'eau. Le chagrin mina si bien la mère qu'elle aussi, succombant sous le fardeau, se mit à cracher le sang, et mourut phthisique. Resté seul au monde, le pauvre jeune homme essaya quelque temps de lutter contre l'adversité, au moyen du travail ; mais ses forces le trahirent, et il alla mourir à l'hôpital.

Un jour que j'avais été voir cette pauvre famille, je remarquai qu'elle possédait un chien. Et comme je leur faisais observer que cet animal devait leur coûter à nourrir : « Il est vrai, me répondit la pauvre mère ; mais c'est une affaire de reconnaissance : ce pauvre chien nous a empêchés de mourir de faim pendant toute une semaine. Nous n'avions rien du tout ; nous n'osions le dire à personne. Deux ou trois cuisinières de la maison avaient pris l'animal en affection ; et tantôt l'une, tantôt l'autre, nous apportaient pour lui quelques restes ; et, ajouta-t-elle en étouffant un sanglot,

nous partagions avec lui. Vous concevez, Monsieur, que nous n'avons pas le cœur de nous en défaire. »

Et ces faits navrants sont à l'ordre du jour, surtout dans nos grandes villes.

O mon DIEU ! que l'orgueil doit être un grand mal, pour qu'il appelle une si rude punition ! Et que votre miséricorde est grande, de changer en remède salutaire une pareille souffrance !

XVIII.

Ce qu'il faut faire quand on nous humilie.

Il y a deux écueils à éviter, deux illusions sous lesquelles se réfugie l'amour-propre froissé : c'est l'irritation et la platitude. L'une n'est pas plus chrétienne que l'autre.

Que l'humiliation soit juste ou injuste, qu'elle vienne de celui-ci ou de celui-là, elle a pour effet naturel d'irriter ou d'indigner ; le rouge monte au visage ; le sang bouillonne dans le cerveau ; la colère ébranle le cœur et le corps. Il faut contenir énergiquement ce premier soulèvement de l'orgueil, ou même de ce qu'il y a de légitime dans l'amour-propre ; car, en aucun cas, *« la colère de l'homme n'opère la justice de DIEU, »* dit l'Écriture.

L'autre excès, c'est une sorte de pamoison intérieure, une espèce d'abattement, de découragement qui, si on ne le combattait, amènerait bientôt un état d'abaissement moral, tout à fait dégradant, indigne non-seulement d'un chrétien, mais même d'un honnête homme.

Quand on nous humilie, ne soyons ni fiers ni lâches : soyons fermes et humbles. Là seulement est la vérité, la vraie règle chrétienne.

Un serviteur de DIEU doit vivre habituellement dans cette paix, forte et douce, qui est le produit de l'attention à la présence de DIEU, de la pureté de conscience et de la pensée de l'éternité. Il lui est facile, lorsque se présente une humiliation, de lui opposer, comme un bouclier, cette paix où son âme est établie.

Si l'on n'a pas eu d'avance cette fidélité, le choc est plus difficile à soutenir ; mais, avec la grâce du bon DIEU, on en vient encore à bout. Il faut alors s'efforcer de se taire : le silence a une puissance merveilleuse pour garder l'âme ; il lui permet de s'élever promptement et facilement à DIEU, de s'unir à Notre-Seigneur et de lui demander secours. « Seigneur ! venez à mon aide ! Gardez-moi de la colère ! Donnez-moi votre paix, votre douceur, votre patience. »

Dans ces moments-là, il faut également s'hu-

milier profondément devant DIEU. « Seigneur, je ne suis qu'un pécheur, et je mérite d'être humilié. Mon DIEU, qui permettez cela, je reconnais que je mérite de souffrir ainsi. Arrière l'orgueil, l'amour-propre ! JÉSUS, doux et humble de cœur, ayez pitié de moi ! »

Et puis, jetons un coup d'œil sur notre DIEU, anéanti, couvert d'opprobres durant sa Passion. Comme lui, avec lui, supportons tout en silence, et pardonnons, pour son amour, à ceux qui nous outragent. Dès que nous en avons le loisir, lorsque nous sommes seuls avec le bon DIEU, méditons de nouveau la Passion, ce grand calmant de toutes les douleurs humaines : transportons-nous en esprit au Prétoire, au Calvaire ; contemplons notre chef, celui dont nous sommes les membres vivants, celui que nous devons suivre et imiter ; on lui dit qu'il est un menteur, un imposteur, un fou, un blasphémateur ; on se moque de lui ; on lui impute des actes qu'il n'a point commis ; on lui prête des paroles qu'il n'a point dites ; on l'arrête comme un coupable, lui l'Innocence infinie ; on le traîne devant les juges ; on le frappe, on le soufflette ; on lui crache au visage ; on le condamne à mourir comme un infâme, entre deux voleurs... Et il n'ouvre pas la bouche ! Chargé volontairement de vos péchés, des miens, qui méritent

toute humiliation, il reconnaît avec amour, devant son Père céleste, que tous ces humiliants outrages lui sont dus, malgré son innocence divine. Dès lors, il ne se plaint point; il accepte tout, pour l'amour de nous. Il s'humilie jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, afin de nous obtenir la grâce de faire comme lui.

Dans nos humiliations, surtout si elles se prolongent et si elles sont grandes, allons à JÉSUS par la sainte communion. Unissons-nous plus souvent et plus intimement au divin Humilié, à l'Humble par excellence, et puisons en son Sacré-Cœur, cette paix surhumaine, cette humilité et cette douceur qui sont comme le rayonnement de sa Passion.

Il n'est pas difficile d'être humble quand on a JÉSUS-CHRIST dans le cœur. Avec lui, on supporte joyeusement les outrages et les mépris, les calomnies et les insultes, les injustices des hommes; en un mot, la douloureuse épreuve des humiliations.

XIX.

A ceux qui souffrent persécution pour le service de Dieu.

Il y a deux sortes de persécutions : les petites et les grandes ; les petites, qui sont fréquentes et qui

arrivent presque à tout le monde ; les grandes, où l'on court péril de la vie ou du moins de la liberté, et qui, grâce au ciel, ne sévissent que très-rarement.

La piété est ordinairement la cause des premières : enfant, jeune homme, on vit au milieu de camarades irréligieux ; ils commencent par se moquer, par taquiner ; ils donnent des sobriquets ridicules et injurieux. Si l'on résiste, ils en arrivent aux voies de fait, et parfois cela va très-loin.

J'ai connu un enfant qui, placé par son père dans un collège où il n'y avait de religion que sur le *prospectus*, fut ainsi persécuté avec des raffinements inimaginables pendant une année entière : ses camarades prétendaient l'empêcher de faire chaque soir sa prière avant de se coucher. Ils ne l'appelaient que *Tartuffe* ou *Judas* ; comme il n'avait que dix ans, la plupart de ses camarades étaient plus âgés et par conséquent plus forts que lui ; c'étaient des coups à tout propos. Le courageux enfant tenait bon. « Vous ne m'empêcherez pas, répétait-il, de faire mon devoir. » Ils le séquestrèrent comme un *paria* ; personne ne jouait plus avec lui ; quand il parlait, on ne lui répondait pas. La chose alla si loin, que l'Évêque vint à l'apprendre ; il voulut voir la pauvre petite victime il l'encouragea, et obtint des parents que ce co-

rageux petit chrétien fût mis dans une maison d'éducation moins indigne de lui.

J'en ai connu un autre qui eut à souffrir de la même manière dans un lycée ; il avait quinze ans. On le traquait sans relâche, uniquement parce qu'il allait à confesse et qu'il voulait garder sa modestie. Lui aussi fut séquestré durant deux ou trois mois. Lorsque les camarades apprirent que sa famille, instruite de tout, était décidée à le tirer de là, ils furent tellement honteux, qu'ils allèrent spontanément faire des excuses au jeune chrétien, le priant de rester et lui promettant de le respecter à l'avenir. Mais lui, courageux pour partir, comme il l'avait été pour rester, leur répondit : « Je vous pardonne ; mais, pour rien au monde, je ne demeurerai en votre infâme compagnie. » Aujourd'hui magistrat distingué, le petit persécuté d'autrefois est resté pieux comme un Ange.

Souvent ces persécutions à coups d'épingle se rencontrent dans le sein même de la famille. Qu'elles sont pénibles, alors ! On en est réduit à résister à ceux à qui l'on doit obéir ; à résister à des parents qui ne sont pas assez chrétiens pour comprendre la piété : pour eux, tout ce qui est ferveur n'est que de l'exaltation ; ils n'entendent pas que leur fils, que leur fille s'approche souvent des sacrements, ait de la dévotion, se livre à telle

ou telle bonne pratique. Ce que le confesseur conseille, ils le défendent ; ce que le confesseur défend, ils l'ordonnent. Que de pauvres jeunes âmes souffrent de cette persécution domestique !

Et dès lors, quelle voie doivent-elles suivre ? On ne saurait le leur dire que d'une manière générale ; car tout dépend alors des circonstances, et c'est au tact, c'est à la prudence à tenir le milieu entre la condescendance due à l'autorité paternelle et la fidélité à suivre la voix de sa conscience. Il ne faut jamais sacrifier sa conscience à personne , pas même à son père ou à sa mère ; mais, pour ne pas risquer de confondre les scrupules ou les illusions avec la vraie conscience, il faut suivre les avis d'un confesseur éclairé ou, à son défaut, de quelque personne solidement pieuse, connue pour être de bon conseil.

Une fois qu'on sait clairement ce qu'on *peut* et ce qu'on *doit* faire, il faut marcher résolument, sans rien craindre : alors la vraie prudence, c'est l'énergie, et la paix n'est que dans cette vigueur que donne la foi. Laissons dire et faisons ce que nous savons être la volonté de DIEU. Il faut obéir à DIEU plutôt qu'aux hommes.

La plupart des Saints ont été persécutés par leurs proches ; et leurs vocations ont été, à leur racine, arrosées de larmes aussi abondantes qu'amères.

Saint Thomas d'Aquin, âgé de dix-huit ans à peine, eut à subir non-seulement les mauvais traitements de tous les siens, mais même une espèce de prison. Sans aller jusqu'à cette extrémité, saint François de Sales eut à lutter longtemps contre le mécontentement et le désespoir de son père. Saint François d'Assise eut à supporter non-seulement les injures, mais les traitements les plus durs, également de la part de son père, qui le traitait de fou, pendant que son frère ne perdait pas une occasion de le ridiculiser et de l'humilier. Et saint Stanislas Kotska, qui fut obligé de se sauver et de traverser à pied presque toute l'Europe, pour arriver jusqu'à Rome, et entrer au noviciat de la Compagnie de Jésus ! Et tant d'autres, pour ne pas dire tous ! Imitons-les, non dans leurs œuvres merveilleuses et vraiment inimitables, mais dans leur esprit de foi, dans leur persévérance, dans leur fidélité courageuse, dans leur mépris du *qu'en dira-t-on*.

C'est quand on souffre ainsi persécution pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, qu'il faut redoubler de prières, se bien ancrer dans l'humilité, la paix et la douceur, et communier souvent. Quand on est fidèle à bien souffrir cette petite et très-sérieuse épreuve, on en tire un très-grand profit spirituel, sans compter la belle récompense promise à tous

ceux qui souffrent persécution pour la justice.

Hélas ! tous ne résistent pas jusqu'au bout. Un jeune homme, appartenant à une riche famille, terminait à Paris son éducation dans un excellent collège. Le premier de son cours pour les études, il était également le premier pour la vertu : ses camarades, non moins que ses maîtres, l'estimaient autant qu'ils l'aimaient. C'était un modèle de bonne et vraie piété ; il communiait trois ou quatre fois par semaine ; il était le boute-entrain de toutes les bonnes œuvres non moins que de toutes les récréations. Il avait depuis longtemps le projet arrêté de se consacrer à DIEU dans la sainte Compagnie de Jésus.

Son père était en Amérique. Il lui écrit, lui demandant de bénir son projet et sa vocation. Courrier par courrier, le père arrive ; il tombe à l'improviste au milieu du collège, où son fils, âgé de dix-huit ans et demi, terminait si brillamment ses études ; il le mande, l'emmène séance tenante avec lui, déclarant qu'il ne donnera jamais son consentement. Ce père n'était cependant pas irréligieux : loin de là ; et le collège où il avait lui-même placé son fils, n'étant pas dirigé par les Pères Jésuites, n'autorisait en rien cette étrange manière d'agir.

Alors commença une persécution savante, infer-

nale, contre le jeune homme. Son père le traînait de spectacle en spectacle, de bal en bal; il voulait à toutes forces le mondaniser. Il était fort riche : il exigea que son fils fût élégant, prît les allures des jeunes gens les plus lancés. Il alla jusqu'à lui faire faire des connaissances dangereuses, préférant lui voir perdre ses mœurs, plutôt que de le voir persévérer dans sa vocation. C'était un siège en règle.

Six mois après, la citadelle n'était cependant pas encore entamée. « Tu vois cette chambre, disait en effet à un ami intime le pauvre persécuté : elle est témoin de bien des larmes. Cette nuit, nous sommes revenus du bal masqué à quatre heures du matin; et jusqu'au jour, je n'ai fait que prier et pleurer ici, à deux genoux, devant ce crucifix ». Et à la place qu'il montrait, on voyait encore sur le parquet la trace de ses larmes. « Cette lutte incessante me tue, ajoutait-il. Je ne sais si je pourrai résister longtemps ».

En effet, le misérable père remporta la victoire. Une fois perdu, son fils alla si loin qu'il ne fut plus possible de le contenir. Il apporta dans le mal toute l'ardeur, toute la puissance qu'il avait eue jadis pour le bien. A l'âge de vingt-six ans, usé de débauches, il mourut sans sacrements, dans un morne désespoir, maudissant son père, et froissant

dans ses mains la lettre d'une malheureuse jeune femme qu'il avait perdue.

L'infortuné aurait dû se soustraire, à tout prix et dès l'origine, à l'indigne abus de pouvoir dont il a été la victime. Nulle créature n'a le droit de se mettre entre DIEU et nous; et ici, c'était le cas ou jamais de répéter bien haut l'oracle du Sauveur : *« Celui qui aime son père ou sa mère ou ses frères, ou ses sœurs, ou sa femme ou ses enfants, ou ses biens, ou sa vie plus que moi, celui-là n'est pas digne de moi. »*

XX.

Comment il faut porter la rude épreuve de la persécution proprement dite.

La persécution véritable, la grande persécution, c'est la tempête que soulèvent de temps à autre contre l'Église les fureurs de l'impiété ou de l'hérésie. Elle est toujours plus ou moins violente; elle sévit surtout contre les chrétiens marquants, et plus encore contre les prêtres et les Religieux. Quand elle ne peut pas emprisonner, elle traque, elle outrage, elle harcèle de mille manières.

Pour faire son œuvre, le Persécuteur, c'est-à-dire le démon, se sert des persécuteurs; le plus souvent

il se sert de ceux qui gouvernent, leur tournant la tête, leur faisant édicter de prétendues lois, et leur remplissant la bouche de belles paroles : *raison d'État, nécessités politiques, salut de la patrie, réforme des abus, répression du fanatisme et de la réaction*, et autres mensonges de ce genre. N'est-ce pas ce que nous entendons répéter chaque jour ?

Ne nous faisons pas illusion : la persécution est incessamment à nos portes. Depuis Luther et Calvin, depuis Voltaire et Robespierre, elle ne s'est pour ainsi dire point endormie. Elle gronde sourdement, comme un volcan, et de temps à autre elle éclate. Soyons toujours prêts ; car nul ne sait le jour ni l'heure.

D'abord, ne nous étonnons pas, si nous la voyons nous calomnier et chercher à nous mettre hors la loi. « *Ne vous étonnez point, nous dit JÉSUS-CHRIST, si le monde vous hait. Ne m'a-t-il point hait le premier ? Il vous hait, parce que vous êtes mes disciples. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître : il m'ont persécuté ; ils vous persécuteront, vous aussi. Mais, ne les craignez point ; ne craignez point ceux qui ne tuent que le corps, et qui après cela ne peuvent plus rien. Ne craignez pas, petit troupeau ; car il a plu à votre Père céleste de vous donner son royaume. Ayez confiance ; j'ai vaincu le monde.* »

Sur la terre, la persécution est le pain quotidien

de l'Église. En un sens, c'est bon signe d'être haï et persécuté par les méchants. Saint Jérôme écrivait jadis à saint Augustin : « Je vous ai toujours honoré et j'aime Notre-Seigneur qui habite en vous. Le monde entier célèbre votre courage : les catholiques vous admirent et vous révèrent comme le défenseur de la vraie foi, et, ce qui est plus glorieux encore, tous les hérétiques vous détestent. »

Si nous ressemblions aux méchants, ils ne s'acharneraient pas ainsi après nous. C'est JÉSUS-CHRIST, qui vit en nous et dont nous sommes les membres terrestres, que le démon et ses suppôts poursuivent en nous. N'est-il pas bien glorieux de souffrir ainsi pour la vérité et pour la justice ?

Ne perdons point cela de vue, lorsque la persécution nous couvre de ses vagues et de son écume, comme une mer furieuse. Tenons-nous plus fortement unis que jamais à JÉSUS-CHRIST, par une vie très-sainte, très-pure et par une prière très-fervente. « *Veillez et priez*, nous dit-il, *afin de ne point succomber dans l'épreuve.* » C'est parce qu'ils n'avaient pas suffisamment prié, qu'au moment de la Passion les Apôtres ont abandonné leur Maître. Donc, lorsque la persécution menace, et plus encore lorsqu'elle sévit, prions plus que d'habitude, prions mieux que d'habitude, et approchons-

nous plus souvent et plus saintement des sacrements de l'Église, source de toute force.

Si les persécuteurs nous dépouillent de notre avoir, ne nous en désolons pas : ils ne peuvent nous ravir notre vrai trésor, qui est JÉSUS-CHRIST.

S'ils vont jusqu'à nous frapper, n'oublions pas que leurs prédécesseurs du jardin des Olives et du Prétoire en ont fait autant et plus à notre DIEU. Taisons-nous, et souffrons avec lui. Autant de coups, autant de rayons éternels de gloire.

S'ils nous jettent en prison, entrons-y, demeurons-y paisiblement avec le plus doux des compagnons, avec JÉSUS, jeté, lui aussi, dans les prisons du Temple, où, pendant toute la nuit qui précéda le Vendredi-Saint, il fut livré à la merci des soldats juifs, seul, abandonné des hommes. Il descend dans les prisons et dans les cachots avec ses fidèles serviteurs.

S'ils nous exilent, s'ils nous déportent, allons avec DIEU ! Pour un chrétien, la vraie patrie est partout ; car, comme le disait saint Augustin, « JÉSUS-CHRIST lui-même est la patrie et l'habitation de notre âme. »

Enfin, s'ils nous accusent de crimes imaginaires ; s'ils nous condamnent à mourir, parce que nous sommes à JÉSUS-CHRIST, parce que nous voulons rester fidèles à son Vicaire et à son Église, parce

que nous détestons leurs impiétés et leurs lois sacrilèges, ah ! ayons assez de foi pour rendre grâces à DIEU, qui nous juge dignes de souffrir et de mourir pour lui ! Souffrons et mourons avec notre Sauveur, comme lui, pour l'amour de lui. Tout cela ne dure qu'un temps, et la récompense est éternelle.

Aussi, l'un de nos récents martyrs du Ton-King, le jeune missionnaire Théophile Vénard, allait-il tout joyeux au lieu de son supplice ; et comme le bourreau lui offrait de lui trancher la tête d'un seul coup, le généreux martyr lui répondit avec ferveur : « Plus cela durera, mieux cela vaudra ! »

Voilà l'esprit qui doit nous animer. †

La foi transforme, en effet, le plus faible des hommes en un héros. C'est la foi, la foi vivante et ardente, qui fait les martyrs. Demandons-la humblement à JÉSUS-CHRIST, « *Auteur et Consommateur de notre foi* », comme nos saints martyrs la lui demandaient : il nous l'accordera.

C'est cette foi que professaient et confessaient d'avance tous ceux qui, depuis l'origine, ont vécu et sont morts pour le vrai DIEU. « *Par la foi, dit l'Apôtre saint Paul, ils ont vaincu les rois, ils ont brisé la gueule des lions, ils ont éteint les ardeurs du feu, ils ont émoussé le tranchant du glaive. Faibles, ils ont triomphé ; ils sont devenus des héros dans la lutte. Les uns ont vu leurs membres disloqués, ne vou-*

lant pas racheter leur vie en ce monde , afin de se rendre dignes d'une résurrection meilleure ; d'autres ont affronté les insultes et les coups , les chaînes et les prisons ; ils ont été lapidés , ils ont été sciés , ils ont été éprouvés par les supplices ; ils sont morts sous le glaive. Ils ont été obligés de fuir , dépouillés de tout , réduits à la misère , dans les angoisses , dans l'affliction la plus amère , eux , dont le monde n'était point digne ! Ils erraient dans les déserts , se cachaient dans les montagnes , dans les antres et les cavernes de la terre.

« *Et nous , continue saint Paul , nous qui avons devant les yeux une si grande , une si splendide nuée de martyrs , foulons aux pieds le péché qui nous environne , et courons par la patience au combat qui nous est offert.* » JÉSUS-CHRIST combattrait avec nous , comme il a combattu avec eux. Seulement , soyons-lui fidèles , fidèles à la vie et à la mort.

En tout ce qui touche la pureté de la foi , tenons-nous humblement unis au Pape , Docteur infailible de l'Église ; croyons ce qu'il enseigne ; rejetons ce qu'il condamne ; n'écoutons aucun de ceux qui voudraient faire bande à part , fût-il prêtre , fût-il même Évêque. C'est surtout dans les temps de trouble , d'ébranlement , de persécution qu'il faut demeurer uni au Vicaire de JÉSUS-CHRIST par une parfaite obéissance.

Demandons à DIEU et imitons le courage de ce généreux catholique qui écrivait naguère, au milieu des plus mauvais jours de la révolution de 1870 et à la face des blasphémateurs triomphants : « Je promets, je jure, je prends devant DIEU et devant les hommes l'engagement de reconnaître toujours l'autorité du Pape, de lui obéir toujours, de croire ce qu'il enseigne, de rejeter ce qu'il condamne, de me gouverner, dans la région de la croyance, de la doctrine et de la pensée, absolument selon ses enseignements infaillibles, lesquels ont été, sont et seront pour moi jusqu'à mon dernier soupir l'enseignement de DIEU même. »

Et puis, il faut demander chaque jour à JÉSUS et à MARIE le don de *force*. C'est un des dons les plus précieux du Saint-Esprit. Il est spécialement nécessaire en temps de persécution. C'est lui qui a soutenu les martyrs, au milieu de leurs terribles épreuves, dans leurs cachots, dans leurs tortures. C'est lui qui les a fait triompher de Satan et des bourreaux. Demandons-le instamment, pour nous et pour nos frères.

Enfin, ne perdons pas de vue les règles pratiques que nous donne à ce sujet Notre-Seigneur, en son Évangile : « *Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.* »

Prenez garde aux hommes ; car ils vous livreront dans leurs assemblées ; et dans leurs réunions ils vous chargeront de coups. Et vous serez traînés à cause de moi devant leurs gouverneurs et leurs tribunaux. Lorsqu'ils vous livreront ainsi, ne vous inquiétez pas d'avance de ce que vous pourrez leur répondre ; ce qu'il faudra dire vous sera donné au moment même ; car ce ne sera plus vous qui parlerez alors, mais l'Esprit de votre Père céleste qui parlera par vous. Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom ; et celui qui persévéra jusqu'à la fin, sera sauvé.

« Lorsqu'ils vous persécuteront dans un endroit, fuyez dans un autre. Ne les craignez pas. Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme : craignez bien plutôt Celui qui peut jeter en enfer et l'âme et le corps. Tous les cheveux de votre tête sont comptés, et pas un seul ne tombera sans la volonté de votre Père céleste.

« Donc, quiconque me rendra témoignage devant les hommes, je lui rendrai témoignage à mon tour devant mon Père qui est dans les cieux ; et au contraire, quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai moi aussi devant mon Père qui est dans les cieux.

« Celui qui n'accepte point sa croix et qui ne veut pas me suivre, celui-là n'est pas digne de moi. Celui qui cherche à conserver sa vie, la perdra ; et

celui qui perdra sa vie à cause de moi, la retrouvera. »

Telles sont les paroles du Maître. Gravons-les profondément et dans notre mémoire et dans notre cœur. Ce sont elles qui ont fait les martyrs.

Et JÉSUS-CHRIST ajoutait : *« Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux ! Oui, vous êtes bienheureux, lorsque les hommes vous maudissent et lorsqu'ils vous persécutent, et lorsqu'à cause de moi ils disent toute sorte de mal contre vous en mentant. Bienheureux vous qui pleurez maintenant, car un jour vous vous réjouirez ! Bienheureux serez-vous lorsque, à cause du Fils de l'homme, les hommes vous haïront, lorsqu'ils vous repousseront, et lorsqu'ils vous abreuveront d'outrages, rejetant votre nom comme maudit. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie : car une magnifique récompense vous est réservée dans le ciel ! »*

Souffrir et mourir pour JÉSUS-CHRIST, c'est la destinée la plus haute qui puisse échoir ici-bas à un chrétien. Si l'occasion se présente de cueillir cette palme, ne la laissons point échapper.

XXI.

**Aux prisonniers et à tous ceux qui endurent
les souffrances de la captivité.**

Qu'elle soit méritée ou non, la prison est une souffrance bien dure. Autant la liberté nous est chère, autant la captivité nous pèse. Ce qui aggrave extrêmement les souffrances de presque tous les prisonniers, c'est le traitement brutal auquel ils sont assujettis ; c'est ce qu'on pourrait appeler les circonstances aggravantes de la prison : le froid humide et pénétrant pendant l'hiver, l'air étouffant et infect pendant l'été, la malpropreté, la vermine, la nourriture non-seulement mauvaise, mais insuffisante, la privation des choses les plus nécessaires à la vie, l'isolement prolongé, ou bien au contraire le contact perpétuel de compagnons vicieux et ignobles, etc., etc. La queue d'une comète est bien plus vaste que la comète elle-même ; de même ces conséquences ordinaires de la prison constituent un état de souffrances mille fois plus pénibles que la captivité.

Ce qui est bien consolant au point de vue de la prison, c'est que la prison est salutaire à la plupart des prisonniers : elle les fait rentrer en eux-mêmes ;

elle les ramène forcément à la pensée de DIEU, qui seul alors leur ouvre ses bras et son cœur. De qui, en effet, un malheureux prisonnier reçoit-il des marques de compassion et d'affection, sihon de l'aumônier ? Or le prêtre, c'est JÉSUS-CHRIST qui, par le ministère d'un homme, arrive au prisonnier, pour le consoler et pour lui apprendre à sanctifier sa peine.

Quand un chrétien profite de cette retraite forcée, qu'on nomme la prison, pour revenir au bon DIEU et faire pénitence, la captivité devient pour lui une grâce de premier ordre. Combien n'ai-je pas connu jadis, à la prison militaire de Paris, de pauvres soldats que le régiment avait perdus ; l'ivrognerie et le libertinage les avait conduits jusqu'au crime et, en les condamnant, la justice militaire n'avait été que l'écho de la justice de DIEU. Mais, ce que n'est point la justice des hommes, la justice du bon DIEU est un trésor de paternelle miséricorde ; souvent, bien souvent il suffisait d'une parole, d'un petit livre, d'une simple marque d'affection, pour convertir ces pauvres âmes. J'en ai vu, qui, bien mauvais un mois auparavant, étaient devenus des chrétiens vraiment admirables. Ils se réjouissaient de pouvoir faire pénitence ; ils se réjouissaient de leurs privations.

« Tout cela, c'est bien peu de chose. en com

raison de mes péchés, disait l'un d'eux. Le bon DIEU en a souffert davantage pour moi ; et il n'était pas coupable, comme moi. »

« O mon père , me disait un autre , à qui j'avais donné un petit *Manuel* et qui le lisait sans cesse ; mon père, si j'avais su ce que je sais maintenant, et si j'avais fait toute ma vie ce que recommande ce petit livre-là, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait, et je ne serais pas là où je suis ! »

Un autre me disait, après une excellente communion : « C'est tout de même une fameuse grâce que le bon DIEU m'a faite, d'être mis en prison et d'avoir du temps pour penser un peu à mon âme ! Sans cette prison-là, j'étais perdu. A l'avenir, je ne ferai plus ce que j'ai fait. »

Une fois sortis , tous les prisonniers ne persévèrent pas, il est vrai ; mais outre que pour tous, ce point d'arrêt chrétien est d'une importance majeure, beaucoup persévèrent plus ou moins, et quelques-uns demeurent excellents. J'en ai connu un entre autres qu'une coupable désertion, avec circonstances aggravantes, avait fait condamner à deux années de prison. Il avait de la foi ; il avait été élevé chrétiennement : la solitude et le malheur le ramenèrent bientôt. Chaque semaine il s'approchait des sacrements ; sa prière était quasi continue ; il joignait des mortifications volon-

lares à la très-mortifiante pénitence de la captivité. Il ne lisait que de bons livres, et fit si bien qu'il ramena à DIEU trente ou quarante de ses compagnons de misère.

Dès qu'il eut fini son temps, il entra au novicat de la Trappe, où il fut un modèle de régularité et de ferveur. Sa santé ne lui ayant pas permis de demeurer à la Trappe, il entra dans l'Ordre moins austère des Frères de Saint-Jean de Dieu. Plein de joie, humble comme un petit enfant, obéissant, dévoué, il soigne depuis plusieurs années de pauvres incurables et des aliénés. « Je ne puis vous exprimer mon bonheur, écrivait-il tout récemment ; il me semble que je suis déjà au Paradis. »

Oui, la prison, la dure et sombre prison, a donné à bien des âmes la vraie liberté, et partant la vraie joie, le vrai bonheur. Un saint Religieux me racontait que, prêchant jadis une mission dans un bagne, un malheureux forçat, qui était venu le trouver au milieu de centaines d'autres, lui avait confié la paix surnaturelle dont il jouissait depuis plus de dix ans qu'il était là. « C'est la miséricorde de DIEU, disait-il, qui m'a conduit au bagne. Bien que je ne fusse pas coupable du crime pour lequel j'ai été condamné, j'avais cependant fait de grandes fautes dans ma vie ; et.

malgré moi, je doutais du pardon. Depuis que la souffrance et l'humiliation m'ont pour ainsi dire enveloppé, je me suis senti tout changé. Je goûte une paix profonde; je sens que DIEU est avec moi. « Le Père ajoutait qu'à son sens, cette âme était peut-être la plus admirable qu'il eût encore rencontrée.

Si donc, pauvre prisonnier, ce petit livre pénètre jusque dans votre cellule, écoutez-le; c'est un ami. Ne vous révoltez pas contre la peine qui vous frappe, justement ou injustement. Comme le bienheureux forçat, vous avez sans doute péché, et beaucoup péché dans votre vie? Eh bien, acceptez votre prison comme une très-juste pénitence. La brûlante prison du Purgatoire, et plus encore la prison éternelle de l'enfer est plus dure, croyez-moi, que toutes les prisons de la terre; or, le bon DIEU vous propose celle-ci, afin de vous faire éviter celle-là. Le marché est avantageux; acceptez-le de bon cœur.

Mais que Notre-Seigneur soit avec vous dans votre prison! Sans lui, elle serait insupportable. Transformez votre prison en une sorte de petit monastère (*monastère*, veut dire, en effet, solitude, séparation d'avec le monde) : vous êtes forcément seul et séparé du monde; faites de nécessité vertu. Changez votre triste cachot en une

paisible cellule où Notre-Seigneur entre avec vous et où vous puissiez jouir sans obstacle de sa douce et chère compagnie. Si votre cœur est pur, votre Sauveur y habite. Tâchez donc de l'avoir toujours très-pur, afin de ne pas être seul. « *Malheur à celui qui est seul !* » nous dit l'Écriture-Sainte.

Et vous savez ce qui apporte et ce qui conserve au cœur le trésor de la pureté : c'est le repentir sincère du péché ; c'est la confession, en apparence si dure, en réalité si bonne ; c'est une entière confiance à l'égard du ministre du bon DIEU qui vous est envoyé comme un Ange consolateur ; c'est la communion, la communion fréquente, qui relève le courage, apporte la vie de l'âme, nourrit la foi, dilate l'espérance et réjouit le cœur. C'est la garde de la chasteté ; c'est la lecture de l'Évangile, de la Vie des Saints, et en général de tous les bons livres. Je vous promets que, si vous faites cela, votre prison perdra presque toute son amertume, ou que du moins cette amertume sera toute détrempée de douceur et de paix. Essayez, et vous verrez.

XXII

souffrances du cœur, et en particulier des anxiétés et angoisses au sujet de ceux que nous aimons.

Le genre de souffrances est si douloureux qu'il est insupportable lorsqu'on l'éprouve, qu'il est impossible d'en souffrir plus réellement. On peut bien dire, en effet, que le cœur est encore plus sensible que le cerveau. Parmi nos organes, le cœur est le plus délicat, le plus sensible et le plus intime; dès qu'on le touche, on est mort : de même la souffrance du cœur; elle est la plus intime, la plus poignante de toutes.

Elle est aussi la plus noble; car elle repose entièrement sur le dévouement de l'amour. Et elle embrasse tous les amours : l'amour maternel, l'amour conjugal, l'amour filial, l'amour fraternel, l'amitié, et, dans un autre ordre d'idées, l'amour de la justice et l'amour de la patrie. Blessé dans l'un de ces saints et vénérables amours, le cœur souffre d'autant plus qu'il aime davantage. Les pauvres gens ne connaissent que trop ces tortures. Quelle est la mère dont le cœur n'a pas été sous le pressant deuil devant le lit d'un enfant gravement malade, à laquelle l'horrible mort semblait vouloir étendre

la main? Que de larmes versées, à genoux, devant le crucifix! Que de nuits passées sans sommeil!

Et, pendant la guerre, dans les jours mauvais où l'avenir semble moins sûr encore que le présent, que de déchirements dans le cœur d'une pauvre mère qui pense au sort possible, au sort probable de ses enfants! — « Où est mon fils? Qu'est-il devenu? Depuis quinze jours, depuis un mois, pas de nouvelles : peut-être est-il mort? ou blessé? ou malade? — Si je venais à manquer à ma fille, que deviendrait-elle? Qui prendrait soin et de sa santé délicate, et de son éducation, et de son bonheur? » L'imagination décuple ces inquiétudes, et les transforme en véritables angoisses.

Quand il s'agit du salut éternel, c'est bien plus encore. Une mère chrétienne voyant son fils, son cher enfant échapper au bon Dieu, abandonner les sacrements, ne plus faire ses pâques, se mal conduire, quelquefois même devenir frondeur et impie : quelle inexprimable douleur! J'oserais presque dire, quel désespoir! Oh, qu'il y a de *saintes Moniques* sur la terre! je veux dire, de saintes femmes, de vraies mères chrétiennes, qui pleurent nuit et jour des larmes de sang! Leurs Augustins, leurs pauvres et coupables enfants ne se doutent pas du supplice auquel ils les vouent : s'ils pouvaient soulever le coin de ce voile

énétrer les abîmes de douleurs qu'ils creusent
riant, ils auraient horreur d'eux-mêmes; rien
cela peut-être suffirait pour les ramener.

ces mères désolées, je rappellerai la parole
consola jadis à Carthage le cœur de sainte
nique: « Prenez confiance; il est impossible
le fils de tant de larmes périsse. » Comme la
e d'Augustin, qu'elles se sanctifient et qu'elles
vent leurs enfants prodigues, par une prière
essante, par une espérance que rien ne puisse
ourager; qu'elles fassent pour le salut de leurs
aumônes sur aumônes, pénitences sur péni-
ces, communions sur communions.

e connais une pieuse dame qui pendant plu-
rs années, communiait tous les vendredis, au
a de son fils aîné, et tous les samedis, au nom
son second fils; elle n'avait qu'eux, et tous
x, emportés par la fougue de la jeunesse,
ent rompu avec le bon DIEU. — J'en ai connu
autre qui faisait dire, chaque jour, à une cha-
e de la Sainte-Vierge, une messe d'expiation et
miséricorde pour son fils, également lancé
s le mal. « Ah, mon père, me disait-elle un
e les yeux pleins de larmes, mal d'enfant dure
ours. »

ue ces pauvres mères s'adressent chaque jour,
t fois le jour, à la Mère de douleurs; qu'elles

demandent au moins une bonne mort pour ces rebelles, pour ces insensés qui refusent si obstinément la grâce d'une bonne vie. Bien souvent elles obtiendront par surcroît la bonne vie, et alors quelle ample récompense de leurs larmes !

Après l'amour paternel et maternel, l'amour conjugal est le plus vif, le plus tendre de tous. Lui aussi cache souvent un glaive qui transperce le cœur. Qui dira la profonde souffrance d'un pauvre mari qui voit tous ses soins impuissants à empêcher sa jeune femme de devenir poitrinaire, par exemple, ou de s'éteindre de consommation ? Et, pour une épouse, qui dira les anxiétés, les poignantes douleurs de l'absence ? surtout dans telle ou telle circonstance grave, où l'homme à qui elle a donné son cœur, le cher compagnon sur le bras duquel elle s'est appuyée jusque-là, court de sérieux dangers ? en temps de guerre, par exemple, surtout avec l'horrible système de destruction qui s'est imposé aujourd'hui ? ou bien encore, pendant un lointain voyage, pendant une longue et périlleuse traversée ?

Et de quelle amertume ce même amour n'empoisonne-t-il pas la vie lorsqu'il est méconnu, trahi ! Ce n'est plus de la douleur, c'est du désespoir ; la vie est brisée ; le bonheur, perdu à tout jamais.

A CEUX QUI SOUFFRENT

n'en finirait pas si l'on voulait analyser les souffrances du cœur, si l'on voulait passer une à une les croix qui peuvent venir planter, comme des flèches aiguës, dans le cœur d'un fils, d'une fille, d'un frère ou d'une sœur, d'un ami. Et les deuils de l'Église, durant les mauvais jours ! Et les deuils de la patrie ! C'est un effacement qui atteint les profondeurs de l'âme, le cœur est brisé, broyé. On en meurt.

La sainte Catherine de Sienne déclarait sur son lit de mort, que ce n'était point la maladie, mais le deuil de son âme qui allait l'obliger à quitter ce monde : « Je ne vois, disait-elle, que des ténèbres et d'afflictions et d'angoisses : le Pape est persécuté ; la sainte Église Romaine est méprisée des princes et des grands ; les monastères sont violés ; les âmes de la prière oublient le Seigneur ; les vœux surabondent ; l'abomination de la désolation habite dans le lieu saint. Il est temps d'aller à Dieu ; je voudrais plus vivre au milieu de tant de scan-

»
comme dans toutes nos autres souffrances, le Seigneur JÉSUS-CHRIST est ici notre refuge, notre consolation. Entr'ouvrant sa poitrine sacrée, il nous montre son Cœur qui a tant aimé le monde, et l'amour a tant fait souffrir ! Qu'est-ce, en effet, si ce n'est JÉSUS-CHRIST, sinon l'Amour incarné, et tout

ensemble l'Amour méconnu et méprisé ? Son Cœur adorable a connu toutes les souffrances ; et le nôtre aura beau souffrir, ce qu'il endure ne sera jamais qu'une goutte d'eau, en comparaison des angoisses, des brisements qui ont rempli, comme d'un océan d'amertume, le Sacré-Cœur de Jésus crucifié !

Allons à lui par les deux voies qui nous mènent directement à son Cœur : par la méditation de sa Passion adorable ; et par la très-sainte communion, où son Cœur s'approche si près du nôtre. Jésus prend alors notre pauvre cœur brisé ; il le cache dans le sien ; il l'unit au sien, afin que la sainteté et la perfection de l'amour qui remplit son Sacré-Cœur passent dans le nôtre, en deviennent l'âme, la vie, la force, la lumière, le pacifique et inébranlable soutien. Alors, il nous donne de souffrir comme il a souffert, avec une patience profonde, avec une humilité suave et douce, avec une très-ferme espérance, avec la force même de DIEU.

En outre, rappelons-nous ce que nous disions plus haut : puisqu'il faut souffrir, profitons du moins de la souffrance ; si nous pleurons, prions en même temps, et ne laissons pas la nature dominer la grâce, le sentiment étouffer la raison : sans cela, nous perdrons le mérite de la croix, et nous souffririons dix fois davantage. Ici, comme toujours,

la grande affaire est de nous sanctifier par une résignation énergique, calme, persévérante, puisée dans l'amour de JÉSUS-CHRIST.

XXIII.

Comment supporter chrétiennement la perte de ceux qui nous sont chers.

Notre-Seigneur a voulu encore, pour notre consolation, expérimenter l'amertume de cette douleur du cœur humain. Lazare n'était que son ami; il allait le ressusciter; il le savait; et cependant il a voulu éprouver, pour les sanctifier, les douloureuses émotions que produit la perte d'une personne vivement aimée; il a voulu pleurer; « *et Jésus pleura* », dit expressément l'Évangile. Quand elles sont vivifiées par le divin amour, rien de plus sanctifiant que les larmes.

La mort de ceux qui nous sont intimement chers est, on peut bien le dire, la douleur des douleurs. « Vous voyez ce cercueil, me disait un jour un pauvre ouvrier qui suivait en sanglotant le convoi funèbre de son fils unique; c'est ma vie qui s'en va! »

« Je n'ai perdu qu'un enfant, me disait un autre mère, et ma petite fille n'avait que trois ans. Eh

bien, je le déclare : j'aimerais mieux endurer six fois les souffrances, bien horribles cependant, de l'agonie, que de recommencer cette torture-là. Quand on n'y a point passé, on ne saurait s'en faire une idée. »

Une pauvre paysanne avait une fille, douce et aimable enfant. Elle la perdit, âgée de onze ans, après une longue et douloureuse maladie. Vingt ans après, la malheureuse mère, toujours en grand deuil, pleurait encore. Dès qu'elle prononçait ou entendait prononcer le nom de sa fille, son pauvre visage pâle se contractait, ses lèvres tremblaient, et de grosses larmes jaillissaient de ses yeux.

Riches et pauvres sont, à cet égard, régis par la même loi. Une très-riche et très-grande dame perdit, à la suite d'un accident, un beau petit garçon d'environ neuf ans. Elle se raidit, il est vrai, contre l'horrible épreuve; mais son pauvre cœur broyé sembla n'en souffrir que plus profondément. Six ou sept ans après, au milieu même des brillantes réunions où l'appelait sa position, dans les salons, à table, en causant, des larmes silencieuses coulaient à chaque instant sur ses joues, d'autant plus douloureuses à voir qu'elle faisait l'impossible pour les refouler.

Une autre, perdant son fils de seize ans, en était

lameurée folle pendant plus d'un mois ; le père, plus énergique, fit de tels efforts pour paraître calme, qu'une attaque de paralysie lui tourna le visage. — Une autre mère encore, elle aussi riche et jusque-là heureuse, est, depuis dix ans qu'elle a perdu sa fille, dans une sorte d'égarement d'esprit que rien ne peut dominer ; elle ne voit personne ; elle ne parle presque pas. C'est pour ces douleurs-là qu'a été inventé, ce semble, le terme de « douleur folle. »

Oui, la perte d'un enfant est pour le cœur d'une mère une douleur sans nom, une douleur folle. Quoique plus selon les lois de la nature, la mort de nos parents est presque aussi douloureuse. Il en est de même, dans les ménages bien unis, de la mort d'un époux, d'une épouse. Là encore, quand l'un des deux part, il ne reste plus de bonheur pour l'autre. La veuve demeure sans appui ; le veuf, sans consolation. Pour l'un et pour l'autre, le foyer domestique semble éteint ; la maison, vide ; et la tendresse des enfants n'empêche aucunement la perpétuelle et navrante sensation du vide causé par la mort. « J'ai tout perdu, en perdant ma pauvre femme, me disait, il y a quelque temps, un de mes amis, excellent chrétien, veuf depuis trois ou quatre ans ; elle était la joie de mon intérieur. Je lui confiais toutes mes peines ; nous

vivions à deux ; et maintenant , je suis seul , absolument seul , toujours seul ! Quelles tristes soirées ! Je passe mon temps à prier et à pleurer. »

La mort brise la vie des survivants , en même temps que celle de ses victimes ; ou , pour mieux dire , du même coup elle atteint la vie des uns et le cœur des autres.

La Religion , avec ses infaillibles espérances , est seule capable de relever l'âme d'un coup si terrible. La foi est comme la racine de l'âme chrétienne : de sa douce main , l'espérance fait arriver jusqu'à cette racine l'eau rafraîchissante qui , peu à peu , s'insinue dans toute la plante , la ranime , la relève , et empêche ses fleurs de se flétrir ; la charité , l'amour de JÉSUS-CHRIST vient à son tour , semblable à un chaud rayon de soleil , et parachève l'œuvre de résurrection , commencée par l'espérance. Alors , le pauvre cœur retrouve la paix , le bonheur même ; non celui de la terre , mais celui du ciel : le bonheur de la terre est perdu pour toujours.

Une pieuse et excellente dame avait une fille qui , depuis l'âge de douze ans , avait été prise d'un mal étrange , devant lequel , comme il arrive si souvent , la médecine était demeurée impuissante. Cette jeune fille avait vingt et un ans ; depuis le commencement de son infirmité , elle n'avait poi

quitté le lit. Elle souffrait beaucoup, et ne se plaignait jamais ; douce, aimable, résignée, gracieuse à tout le monde, reconnaissante des moindres petits soins, elle était pour tous un sujet d'édification et d'admiration. Depuis de longues années, elle communiait, autant que possible, chaque semaine. Sa bonne mère l'aimait d'une tendresse facile à comprendre.

Le jour de sa mort, la bonté divine permit que je lui portasse la Sainte-Communion. Rien n'annonçait les approches de la mort. « Ma Sœur, dit la jeune infirme à la Religieuse qui la soignait, voulez-vous me donner à boire ? » La bonne Sœur lui ayant présenté la tasse, la jeune fille la lui rendit avec un sourire, en disant : « Que vous êtes bonne ! » Et, penchant la tête, elle rendit le dernier soupir.

La pauvre mère était là. Elle m'envoya prévenir ; j'accourus aussitôt, et priai avec elle auprès de l'ange qu'elle venait de perdre. « Vous devez être bien malheureuse, lui dis-je en me relevant. — Malheureuse ? répondit-elle doucement ; oh non ! je souffre bien ; mais je suis contente, parce que je sais que mon enfant est avec DIEU. »

Une parole semblable me fut dite par un pauvre père qui, lui aussi, venait de voir s'en aller son unique soutien de sa vieillesse, un beau et bon

jeune homme de vingt-deux ans. « Mon cœur est brisé, disait-il en étouffant ses sanglots; mais j'ai tout de même une grande joie au fond de l'âme : mon enfant est sauvé ! Vous savez ce qu'il était pour moi ; vous savez comme je l'aimais , comme il m'aimait : eh bien, si le bon DIEU me proposait de le rendre, je n'accepterais pas. Mon fils est sauvé, sauvé pour l'éternité ! Tout le reste n'est rien. » Et ce digne père ajoutait : « Dans ma douleur, j'ai du moins une bien grande consolation : c'est que je ne me rappelle pas avoir jamais donné à mon pauvre enfant un mauvais exemple. »

Allez, allez pleurer aux pieds de JÉSUS, vous tous qui avez perdu l'objet de votre tendresse ! Allez au Roi du ciel, dans le sein duquel vous retrouverez un jour ceux que vous avez tant aimés ici-bas. Ils ne sont pas morts, quoiqu'ils ne soient plus là : ils sont vivants, plus vivants que ceux qu'ils laissent après eux ; ils vivent de la vie éternelle, et cette vie, nul ne pourra désormais la leur ravir. C'est la vraie vie, dont celle de la terre n'est que le germe et la préparation.

Un jour, bientôt peut-être, votre tour viendra ; vous irez les rejoindre ; vous les retrouverez avec JÉSUS-CHRIST dans le sein de DIEU. Quel bonheur alors, et pour vous et pour eux ! Quels embrassements que ces embrassements de l'éternité ! Au ciel,

en effet, on se reconnaîtra. On s'y aimera de l'amour spécial qui, sur la terre, aura purement et selon DIEU, uni les cœurs : le fils y aimera son père, sa mère, d'un amour véritablement filial ; l'amour paternel, l'amour maternel, l'amour conjugal, l'amour fraternel, l'amitié même, loin de disparaître dans la vie éternelle, y seront divinement perfectionnés ; d'imparfaits qu'ils sont ici-bas, ils seront parfaits, déifiés, éternisés. Rien de ce qui vient de DIEU ne saurait périr. Que ce sera beau et que ce sera bon de s'aimer ainsi très-parfaitement, dans l'amour infini du bon DIEU !

Rappelez-vous donc ce que nous enseignent les infaillibles oracles de la Révélation. *« Quant à ceux qui s'endorment dans le Seigneur, dit saint Paul, ne vous attristez pas, comme les autres qui n'ont point d'espérance. Ne croyons-nous pas que JÉSUS est mort, et qu'il est ressuscité ? Ainsi DIEU fera entrer au ciel avec JÉSUS ceux qui sont morts en JÉSUS.... Et nous serons éternellement avec le Seigneur. Consolerez-vous donc les uns les autres par ces pensées. »*

Lorsque saint Jean, ravi en esprit, écrivit le livre divin de l'Apocalypse, un Ange lui ordonna de noter ces paroles : *« Bienheureux les morts, qui se sont endormis dans le Seigneur ! Désormais qu'ils se reposent de leurs travaux ; car leurs bonnes œuvres les suivent. »*

Enfin, le Fils éternel de DIEU a dit lui-même à la sœur éplorée de son cher Lazare : *« Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, vivra, même après sa mort. Quiconque vit en moi et croit en moi, ne mourra point pour l'éternité. Crois-tu cela? »* ajouta JÉSUS. Et la fidèle Marthe, se prosternant à ses pieds, lui répondit à travers ses larmes. *« Oui, Seigneur ; je crois que vous êtes le Christ, Fils du DIEU vivant, qui êtes venu en ce monde. »*

Et vous qui pleurez aussi devant un tombeau, croyez-vous comme Marthe ? Et si vous croyez, que faites-vous de votre foi ? Croire, c'est savoir. Puisque vous savez infailliblement que cet être si cher et si regretté n'a fait que passer de la pauvre petite vie de ce monde à l'éternelle vie que DIEU réserve à ses élus ; puisqu'aucune crainte fondée ne vient assombrir votre espérance, puisque vous le savez sauvé, pourquoi vous désespérer ? Pourquoi n'écouter que le cri de la nature ? Tout légitime qu'il est en lui-même, il *faut*, puisque vous êtes chrétien, que la voix toute-puissante de votre DIEU enveloppe pour ainsi dire et couvre ce cri déchirant.

C'est aux pieds de JÉSUS que vont pleurer Marthe et Marie : c'est aux pieds de JÉSUS que tous les affligés doivent aller verser leurs larmes. Et de même qu'en présence du feu le plomb devient

liquide et brillant; de même, en présence du divin Sauveur, votre douleur naturelle se transformera, se sanctifiera; d'amère, elle deviendra douce; de violente, elle deviendra tranquille et paisible; de révoltée peut-être, elle deviendra chrétienne, résignée, sainte, édifiante, méritoire.

C'est ainsi que le Saint-Sacrement est pour nous, en cette vallée de larmes, le vivant foyer des consolations divines. Dans nos deuils de famille ou d'amitié, allons à la communion, allons au pied des autels. C'est là, et non ailleurs, que nous retrouverons la sérénité et le calme.

JÉSUS-CHRIST, voilé dans l'Eucharistie, est sur la terre le Roi du ciel; c'est comme le centre du ciel qui s'abaisse jusqu'à nous, qui vient s'unir à nous et qui nous attire à lui. En lui, nous nous unissons dès ce monde aux bien-aimés qui ne sont plus avec nous, mais qui sont avec lui et en lui dans le ciel. Plus nous serons unis à JÉSUS-CHRIST, plus nous leur serons unis à eux-mêmes. JÉSUS eucharistique est comme un soleil qui rayonne la vie du côté du ciel et du côté de la terre : du côté du ciel, ses rayons sont les Anges et les Saints; du côté de la terre, ses rayons sont les fidèles. En lui, tous nous ne faisons qu'un, tous nous sommes unis, comme tous les rayons d'une circonférence sont unis dans le centre.

Je plains amèrement celui qui n'a pas cette consolation. Que lui reste-t-il, grand DIEU ? sinon un morne désespoir, où son cœur s'émousse, et où viennent s'engourdir toutes les puissances de son âme.

Plaignons aussi, mais sans chercher à la consoler, l'inconsolable douleur de ceux qui, ayant la foi, voient mourir sans sacrements, sans signe de repentir, un parent, un ami, un enfant peut-être qui vivait loin de DIEU. Oh ! ici, il n'y a plus de consolation.

Et cependant, il est bon d'espérer encore contre l'espérance ; il est bon de prier, de supplier, de gémir, de faire dire des messes, d'appliquer le mérite des aumônes : qui sait, en effet, ce qui peut se passer entre l'âme et DIEU, au moment suprême ?

XXIV.

Les ingratitudes et les déceptions.

Les hommes sont naturellement égoïstes : bien souvent, pour ne pas dire presque toujours, ils ne nous aiment et ne nous recherchent que pour eux-mêmes. Le vrai amour donne et se donne : l'égoïsme, qui usurpe volontiers les apparences et même le nom de l'amour, se recherche et prend.

On a beau ne pas oublier cette triste vérité, lorsque l'ingratitude se dresse devant nous, le cœur souffre cruellement. Il souffre d'autant plus qu'il aimait davantage et qu'il pouvait dès lors s'attendre à plus de retour.

L'ingratitude désole et indigne tout à la fois : elle désole le cœur qui aime ; elle indigne la conscience qui se révolte. Une pauvre mère, veuve depuis peu de temps, restait avec un fils unique, à qui elle avait prodigué depuis l'enfance tous les dévouements, toutes les tendresses de son âme. Agé de dix-sept ou dix-huit ans, ce jeune homme était son unique trésor, son seul bonheur. Il était chrétien, intelligent ; il avait de bonnes mœurs ; son éducation avait été soignée : tout semblait promettre un bon avenir, lorsque des parents jaloux et intrigants s'emparèrent peu à peu de son esprit. Il devait un jour être fort riche, et l'on espérait sans doute quelque chose de ce côté. On parvint à le monter contre son excellente mère ; on exploita en lui une tendance à l'amour de l'argent et à l'esprit d'indépendance ; on lui glissait dans l'esprit des demi-soupçons, des craintes touchant la gestion de sa fortune ; si bien que le malheureux enfant en vint, au bout de trois ou quatre mois, à tenir à sa mère les propos les plus blessants. « Il y a des lois, lui

écrivait-il; j'ai consulté un avocat; je connais mes droits, etc. » Il alla même jusqu'à parler d'huis-sier et de procès. Et il n'avait pas encore terminé ses études!

La pauvre dame était dans un véritable désespoir. « Je pleure jour et nuit, me disait-elle. Ils m'arrachent le cœur de mon enfant! Lui, que je croyais si bon, si dévoué, le voici qui me menace d'un procès! Mon fils me soupçonne de le voler, moi qui n'ai que lui seul au monde et qui ne vis que pour lui! »

Heureusement cette dame était une chrétienne fervente; elle connaissait par une longue expérience ce qu'est Notre-Seigneur à ceux qui souffrent. Son nouveau malheur ne fit que redoubler sa ferveur. Chaque matin, à la campagne où elle habitait, elle faisait à pied près d'une lieue, par tous les temps, pour avoir le bonheur d'assister à la messe et d'y communier. Comme une abeille chargée de son précieux butin, elle rentrait alors chez elle, ayant fait sa provision de forces pour la journée. « Sans la communion, disait-elle, je crois que je mourrais de chagrin. »

Sans aller jusqu'à ces excès, combien d'enfants deviennent, en grandissant, secs et ingrats envers leurs parents! Dans les rangs du peuple, n'en voit-on pas trop souvent qui traitent sans le

moindre égard leur vieux père, leur pauvre vieille mère, leur faisant sentir à chaque instant qu'ils sont de trop dans la maison ! S'ils ne vont point jusqu'à frapper le corps, ils frappent journellement le cœur.

Quelles larmes amères n'ai-je pas vu verser à une malheureuse dame dont les trois fils, arrivés à la virilité, ne payaient que d'une profonde indifférence, pour ne pas dire plus, un dévouement de vingt-cinq ou trente ans ! Toute bonne et respectable qu'elle était, ils affectaient pour elle à tout propos un dédain plus pénible que des injures ; ils ne tenaient aucun compte de ses plus légitimes désirs, de ses ordres même. Souvent ils lui manquaient grossièrement à table, devant les domestiques. Elle n'avait plus un moment de joie ; et quand il lui échappait quelques larmes, ces ingrats levaient les épaules et parlaient de sa « bigoterie. » « Était-ce là, mon DIEU, ce que j'étais en droit d'attendre de mes enfants, après les avoir tant aimés ! s'écriait-elle un jour, en se cachant le visage dans les mains. Que je souffre ! que je suis donc malheureuse ! »

L'ingratitude est à l'ordre du jour, du moment qu'au point de vue de la fortune ou du pouvoir, l'on est en décadence. Je ne parle pas seulement des hauts personnages qui, en dignité hier, au-

jourd'hui ne sont plus rien : pour ceux-là, l'ingratitude est le pain quotidien sur lequel ils doivent compter ; c'est l'ordinaire ; c'est, pour ainsi dire, la loi. Je parle de ceux qui ne peuvent plus rendre de services, de ceux que l'on ne peut plus aimer que pour eux-mêmes, sans retour d'intérêt personnel. Ils n'ont hélas ! que trop d'occasions de goûter l'amertume de ces deux mots : *ingratitude*, *déceptions*. Hier encore, tout leur souriait, tout le monde les aimait, les choyait : aujourd'hui, plus rien ; plus rien que des déboires, que de cruelles surprises. « Quand on est riche, me disait tout dernièrement une de ces tristes victimes de la fortune, quand on est riche, on a des amis partout ; dès qu'on est dans la gêne, les amis disparaissent comme par enchantement. Des gens qui dînaient chez moi il y a trois ans, détournent aujourd'hui la tête pour ne pas être obligés de me saluer. Je n'en ai trouvé qu'un que l'adversité n'a point changé. C'est bien dur ! »

Et que de déceptions encore, dans le mariage ! Avant, tout est bleu de ciel : après, tout est sombre, et ce ne sont plus guère que des orages. La rose du bonheur se flétrit à vue d'œil ; chaque jour, c'est une feuille qui tombe, et après un an ou deux, il ne reste plus que des épines.

« Je n'ai eu que trois ou quatre jours de bon-

heur, disait à son père une de ces pauvres victimes de l'illusion. J'ai découvert bien vite que je m'étais attelée au char du malheur. Mon mari, dur et roide, n'a jamais su ce que c'était qu'une complaisance. Sous prétexte d'exercer son autorité, il tyrannise ; sous prétexte de devoirs, il est assommant. Je suis la plus malheureuse femme du monde. Si je n'avais de la religion, je ne sais ce que je ferais. Il y a des moments où ma tête part, et où j'ai envie de me jeter par la fenêtre. »

De son côté, le mari se plaint amèrement.

« Dans le mariage, répète-t-il à qui veut l'entendre, je cherchais le bonheur ; je n'ai trouvé que des déceptions. Ma femme est une folle ; elle n'a pas le sens commun. Si je n'étais chrétien, je crois que j'aurais déjà fait un mauvais coup. »

J'ai connu moi-même une pauvre jeune personne, vraiment charmante, aimée de tout le monde, dont la vie a été brisée à moins de vingt-deux ans par l'homme sans cœur et sans honneur à qui elle avait confié sa destinée. Bien peu de temps après son mariage, elle s'aperçut qu'elle s'était donnée à un misérable. Il la chassa de chez lui avec son petit enfant, la traitant comme on ne traite pas une servante ; et lorsque la pauvre jeune femme fut obligée, pour sauvegarder l'avenir de son enfant, de plaider en séparation, le

malheureux s'enfuit, emportant toute sa fortune et laissant sa femme et son enfant presque dans la misère. A la fleur de l'âge, le cœur brisé, sans espérance comme sans illusion, la pauvre enfant ne se console qu'à genoux.

Le Cœur adorable du Sauveur a été abreuvé, lui aussi, de ce fiel et de ce vinaigre. Au jardin de l'Agonie, il a été écrasé sous le poids de l'ingratitude universelle : non-seulement il eut à supporter l'abandon de tous ses disciples, de tous ses Apôtres, de ceux qui devaient l'aimer le plus tendrement ; non-seulement il s'est vu trahi et livré par un homme qu'il avait admis dans sa divine intimité ; mais, en outre, il nous voyait tous avec nos péchés, nos ingrattitudes ; il voyait chacun de nous l'oubliant, l'abandonnant pour des bagatelles, lui préférant le premier plaisir venu, le moindre petit tintérêt, rougissant de lui, ne payant son amour que d'une désolante indifférence, rendant inutiles les épouvantables douleurs de son sacrifice !

Ah ! devant JÉSUS-CHRIST agonisant, qui osera désormais se révolter contre l'ingratitude des hommes ! Quel est le pauvre cœur qui, après avoir dit et répété : « Mon Dieu, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi ! » n'ajoutera aussitôt, avec JÉSUS : « Cependant que votre volonté s'accomplisse et non la mienne ? »

Là encore, la souffrance est comme le gland jeté en terre, et qui contient le germe d'un grand chêne. La souffrance du cœur détache profondément des créatures, et jette l'âme tout entière dans les bras de DIEU. Elle désillusionne; bon gré mal gré, elle fait voir la vie sous son vrai jour; elle donne une expérience précoce, très-utile quoique très-pénible. En un mot, elle rend le chrétien plus chrétien, et le met à même de pratiquer de très-excellentes vertus.

Le danger de cette épreuve consisterait à s'aigrir, à se laisser aller à des regrets inutiles, à des pensées de rancune et de haine contre ceux qui nous font souffrir. Pardonnons-leur, et au lieu de nous plaindre, plaignons-les. Après tout, ne vaut-il pas encore mieux être volé que voleur?

Puisque DIEU le veut ainsi, buvons jusqu'à la lie le calice des amères déceptions; la Providence les permet pour nous faire faire pénitence, et pour éprouver notre fidélité.

XXV.

Comment il faut se comporter dans les peines d'esprit et d'imagination.

L'esprit est susceptible de souffrir, tout aussi bien que le cœur et le corps; et, pour être du do-

maine purement intellectuel, les peines d'esprit n'en sont pas moins très-pénibles. Il est vrai, l'imagination les augmente souvent, mais elle ne fait que les augmenter, elles sont aussi réelles que l'esprit qui les endure.

Elles comprennent toutes les angoisses du doute. Quoi de plus douloureux, par exemple, que l'état d'un père de famille, d'un négociant qui, engagé dans des affaires difficiles, cherche vainement quelque issue honorable pour faire face à ses obligations, faire honneur à sa signature, sauvegarder l'avenir de sa famille? Ou bien encore, quelle affreuse anxiété que celle d'un chef quelconque qui se sent responsable des intérêts, de l'honneur, peut-être même de la vie de ceux auxquels il est préposé! que celle d'un médecin qui ne sait que faire pour sauver un malade et qui voit échouer tous les remèdes! que celle d'un père, d'une mère qui voient la position de leurs enfants et la leur même, menacées par une révolution, ou par quelque autre désastre public!

Ce sont là des souffrances si réelles, qu'on les a vues plus d'une fois dégénérer en folie, et finir de la manière la plus tragique. Le cœur y a souvent sa large part; mais ce n'est que par répercussion : ces peines résident dans l'esprit; elles sont vraiment des peines d'esprit.

Mais de toutes ces angoisses, la plus pénétrante peut-être est le doute religieux. Il atteint l'âme jusque dans son fond le plus intime. La foi est, en effet, la base de toute notre vie chrétienne. Suivant que la foi est vraie ou qu'elle ne l'est pas, la vie entière change de direction : si la foi est vraie, s'il faut croire en DIEU, en JÉSUS-CHRIST et en l'Église, *il faut* penser, agir, etc., d'une manière non-seulement différente, mais diamétralement opposée aux pensées des autres hommes, à leur manière de faire et d'agir. Si la foi est vraie, il faut faire pénitence sur la terre, il n'y faut chercher qu'un bonheur très-relatif, il faut tout sacrifier à JÉSUS-CHRIST, à l'Évangile, à l'obéissance catholique; il faut combattre et mortifier la nature. Si, au contraire, elle ne l'est pas, il faut, pour être raisonnable, ne se préoccuper que du temps présent, chercher uniquement notre intérêt, contenter nos sens, nos passions. C'est le blanc et le noir; c'est l'opposé.

Un pauvre homme qui doute est dans l'incertitude sur la direction fondamentale qu'il doit imprimer à sa vie, à toute sa vie. Peut-on imaginer un supplice pareil? Il faut marcher, et l'on ne sait de quel côté avancer.

Si jamais cette peine du doute venait vous assaillir, ne vous troublez pas : ce n'est qu'une ruse

de guerre, connue et dépistée depuis longtemps. Le vieux Serpent nous attaque par tous les côtés : quelquefois c'est par le cœur ; d'autres fois c'est par les sens ; d'autres fois (et c'est là votre cas) il vise droit à la tête.

Si donc vous venez jamais à être tenté contre la foi, rappelez-vous qu'en pareille matière c'est tout ou rien. Ou il y a un DIEU Créateur du monde, et JÉSUS-CHRIST est DIEU fait homme, et l'Église est l'Envoyée de JÉSUS-CHRIST, chargée par lui de nous enseigner infailliblement et de nous sauver : ou bien, nous ne sommes plus certains de rien, entendez-bien ceci : de rien. Nous ne sommes plus certains que deux et deux font quatre ; que nous existons, que nous avons le droit de raisonner, d'affirmer quoi que ce soit. En d'autres termes, nous sommes fous, bons à mettre à Charenton : un homme qui sérieusement penserait et dirait qu'il ne sait pas s'il existe, si deux et deux font quatre, etc., n'est-il pas tout simplement un fou ?

C'est, en effet, la raison, c'est la logique et le bon sens qui nous *obligent* à reconnaître qu'il y a un DIEU, Créateur et Seigneur du monde ; que JÉSUS-CHRIST est DIEU fait homme, et que le Pape, Chef de l'Église, est son Vicaire, son représentant ici-bas. Ce n'est pas la foi qui nous amène là, c'est le raisonnement, c'est la logique,

l'inflexible logique. Ou il faut renoncer à la raison à la logique et au bon sens, c'est-à-dire se déclarer fou; ou bien il faut rester à genoux aux pieds du Chef de l'Église, et croire de tout cœur toutes les vérités qu'il nous enseigne au nom de JÉSUS-CHRIST, au nom de DIEU. Fou, ou catholique : il n'y a point de milieu. Ceux qui s'arrêtent en chemin, abdiquent la logique, et par conséquent la raison.

C'est la bonne Providence qui nous a placés dans cette alternative inévitable : ou croire humblement et aveuglément *tout* ce que l'Église infailible enseigne au monde au nom de JÉSUS-CHRIST, de la part de DIEU ; ou bien, refuser de croire, et dès lors être forcés par l'inexorable puissance de la logique à descendre de négation en négation jusqu'à ces théories ridicules qu'on appelle le panthéisme, le matérialisme, et enfin cette absurdité finale du doute absolu, dont nous parlions tout à l'heure.

La foi se trouve ainsi protégée, sauvegardée par toute la puissance de la logique et du bon sens. Je le répète : *il faut* choisir : ou croire, ou tomber dans l'absurde, dans l'impossible. Quand vous avez envie de douter, rappelez-vous cela.

Rappelez-vous aussi que la foi est fille de la lumière et de la pureté; tandis que le doute ne

provient *jamais* que de sources plus ou moins honteuses. Il naît de l'ignorance : on doute parce qu'on ne connaît pas suffisamment l'enseignement de l'Église et les preuves lumineuses de la foi. Il naît de l'orgueil : on ne veut pas soumettre son esprit à l'autorité de l'Église, tout infailible, toute divine qu'elle est ; on lui préfère ses propres idées, ou pour mieux dire ses préjugés. Il naît de la légèreté qui ne raisonne pas : combien de pauvres cervelles doutent sans savoir pourquoi ! Il naît des passions : tant que le cœur était pur, on croyait sans aucune difficulté ; maintenant qu'il commence à se corrompre, maintenant qu'on voudrait faire le mal et le faire sans remords, on a recours au doute ; et sans trop s'en rendre compte, on ne doute que parcequ'on est corrompu.

Donc, doutes de l'ignorance, doutes de l'orgueil, doutes des passions honteuses.

Il y a encore les doutes de la bourse : on doute de la foi, parcequ'elle nous dit qu'il ne faut pas voler, et que lorsqu'on a volé, il faut restituer. Or, on a volé, on veut continuer de voler, et l'on ne veut pas rendre. Ce doute est très-tenace. Il a sa racine dans le fond même de la caisse.

Enfin, il y a le doute de l'égoïsme, de la mollesse, de la lâcheté : on ne veut pas se gêner ; or,

pour servir JÉSUS-CHRIST, il faut se renoncer sans relâche, prier, se confesser, fréquenter l'église et les sacrements, être doux, charitable, dévoué, patient, etc. Voilà pourquoi on doute.

Quelquefois on est soi-même la cause directe des doutes dont on se plaint : on lit sans scrupule de mauvais journaux, des livres protestants ou impies; on lit de mauvais romans, ou, ce qui revient au même, des livres où l'incrédulité dénature les actes et les doctrines de l'Eglise; on suit des cours publics, professés par de soi-disants savants, ennemis de la foi; on se lie avec des libres-penseurs; et autres imprudences de ce genre. Et l'on s'étonne d'avoir des doutes! Mieux vaudrait s'étonner de se trouver mouillé, quand on s'est exposé à une pluie battante.

Il en est du doute comme de tout autre mal : il faut en éviter les occasions. Si l'on veut conserver une foi pure et forte, il faut la sauvegarder par une sérieuse vigilance, et de plus la nourrir, la fortifier par une vie toute chrétienne. Comme toutes les autres grâces, la foi ne peut subsister longtemps sans la prière, sans la sainte communion, sans les bonnes lectures, sans la fréquentation de l'église et du prêtre.

En pratique, si vous avez quelques doutes sérieux, allez tout simplement trouver chez lui

quelque bon prêtre, que vous sachiez être à la fois charitable et instruit; exposez-lui vos difficultés; allez-y bien franchement, bien sincèrement; et vous verrez que ces brouillards se dissiperont comme d'eux-mêmes.

Et puis, ne croyez pas trop aisément que vous doutez tout de bon : dix-neuf fois sur vingt, nos doutes ne sont que de vagues incertitudes, causées par l'imagination et par une connaissance imparfaite de la doctrine catholique. Ce n'est pas là douter : le doute proprement dit est un jugement réfléchi de l'intelligence, qui, après avoir sérieusement pesé le pour et le contre, décide qu'il y a autant de raisons pour que contre.

En général, dans les peines d'esprit ou d'imagination, attachez-vous le plus énergiquement possible à vous maintenir dans la paix, au moyen de la prière et de la pureté de conscience. Le trouble n'est point favorable à la lumière ni aux bonnes décisions. Ouvrez-vous, s'il se peut, à un ami sûr; prenez conseil; et DIEU aidant, vous serez de ceux que Notre-Seigneur a bénis en disant : *« Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de DIEU ! »*

Que si, malgré tout, nous ne réussissons pas à enlever la cause matérielle de nos inquiétudes, touchant les intérêts de famille ou de position

ou de conduite dont nous avons parlé plus haut, rappelons-nous qu'en définitive nous ne sommes pas en ce monde pour réussir en quoi que ce soit; le bon DIEU ne nous demande que notre bonne volonté : il la voit, il la bénit et il la récompensera éternellement. La paix qu'il nous promet et qu'il nous donne, ce n'est point la paix que donne le monde; ce n'est pas la paix de la réussite ni du bien-être : c'est la paix de la conscience, la paix de la foi, de l'espérance et de l'amour de JÉSUS-CHRIST. « *Cherchez avant tout, nous dit l'Évangile, le royaume de DIEU et sa justice* », c'est-à-dire ce qui y mène; « *et le reste vous sera donné par surcroît* » ; le reste, c'est-à-dire les prospérités, les bonheurs de la terre vous seront donnés dans la mesure où la très-sage, très-juste, très-paternelle et très-impénétrable Providence de DIEU jugera à propos de vous les départir.

XXVI.

D'une dernière espèce de souffrances, à savoir des scrupules et peines de conscience.

La conscience étant la règle pratique de notre âme, en ce qui touche le bien et le mal, il est très-

pénible de ne pas y voir bien clair de ce côté-là. Plus on désire bien faire, et plus il est douloureux de ne pas savoir nettement où est le bien et où est le mal, ce qui est permis et ce qui est défendu. Cette incertitude, toujours plus ou moins agitée, s'appelle le scrupule. Les scrupuleux sont presque toujours de très-bonnes âmes, qui détestent sincèrement le mal, et qui ont toujours peur de le commettre; elles voient du mal là où il n'y en a pas, et leur conscience inquiète est toujours en lutte contre leur bons sens.

Lorsqu'il est porté à un certain degré, le scrupule ressemble fort à une petite folie. Comme la folie, il porte ordinairement sur un seul point. Ainsi, j'ai connu un bon et excellent jeune homme, très-intelligent, très-instruit, qui avait pour spécialité la manie de toujours répéter, et répéter encore sa pénitence sacramentelle. Une fois, je priais à côté de lui dans une chapelle; il était là, la tête dans ses mains, tendu comme un câble, répétant tant qu'il pouvait les Actes de foi, d'espérance et de charité, qu'on lui avait sans doute donnés à dire. Quand il avait fini, il recommençait de plus belle, accentuant de plus en plus, et il dit au moins six ou sept fois de suite : — « Acte de foi!... Acte de foi!!.... Acte de foi!!!... » Il était devenu maigre comme un clou. Presque toujours les scrupuleux

ont maigres; ils sont minés, rongés par le dedans.

J'en ai vu un autre, un bon Religieux, qui vint un soir, dans une petite chapelle très-peu éclairée, où j'adorais le Saint-Sacrement, après avoir confessé; il entra sans me voir, et se mit à réciter, lui aussi, sa pénitence; elle consistait, paraît-il, en trois *Ave, Maria*. Ce pauvre Frère suait sang et eau pour arriver à bon port au bout de ses trois *Ave, Maria*. Il aspirait chaque voyelle, et répétant les mots, les membres de phrase, les phrases, du fond de son cœur et de toute la force de ses poumons. « *Ha-ve, Ma-ri-ha, ... ha-ve, ve, ... ha-ve, Ma-ri-ha, gra-gra-ti-ha*, etc. Il ne pouvait pas en sortir. Le « *benedicta tu* » n'était pas encore arrivé, que je fus pris d'un fou rire et obligé de me lever.

Pendant que j'étais au Séminaire de Saint-Sulpice, un jeune sous-diacre, ordonné le matin même et dès lors obligé à réciter chaque jour le bréviaire, en vint trouver son directeur. « Mon père, lui dit-il, je suis troublé; je viens de réciter *Vêpres et Complies* avec un confrère; mais j'ai eu beaucoup de distractions, et je crois qu'il faut que je recommence. » Le directeur, qui savait à qui il avait affaire, voulut guérir du premier coup les scrupules de son pauvre pénitent. Il le regarda donc fixement, et lui dit : « Eh bien, mon ami,

reco
« Mo
pas l
Sane
bon
sort
che
pau
tête
Vé
me
de
L
v
v

recommencez. » L'autre sort, et bientôt il revient. « Mon père, j'ai encore des inquiétudes. Je n'ai pas bien dit mes *Vêpres*. Si je recommençais? — Sans doute, mon ami, répond tranquillement le bon vieux directeur; recommencez. » Seconde sortie; second retour. « Qu'est-ce encore, mon cher? » demande le directeur en apercevant son pauvre scrupuleux, tout rouge, l'œil brillant, la tête en feu. — Hé, mon père, ce sont encore mes *Vêpres*! Je crains toujours de ne pas satisfaire à mon devoir. Et cependant, je ne peux plus les dire de nouveau : voici l'heure de réciter *Matines* et *Laudes*. Comment faire? Je n'en peux plus. — Eh, mon pauvre enfant, lui dit alors le bon prêtre, ne voyez-vous donc pas que toutes vos craintes n'ont pas le sens commun? Allez en simplicité; récitez votre Office tout bonnement, avec le cœur bien plus qu'avec la tête, en toute confiance; car c'est au bon DIEU que vous avez affaire. Pardonnez-moi la leçon un peu dure que je vous ai donnée aujourd'hui. Ne l'oubliez jamais; et jamais, sous aucun prétexte, ne recommencez votre Office. Ayez de la bonne volonté; et Notre-Seigneur suppléera à tout le reste. » Cette manie de recommencer sans cesse les prières vocales, surtout celles d'obligation, est un des écueils où tombent le plus facilement les scrupuleux.

Une autre infirmité qui leur est encore plus familière, ce sont des inquiétudes sans cesse renaissantes, touchant leurs confessions. Ils veulent, à tout propos, revenir sur le passé; ils grattent, ils regrattent, jusqu'au sang; et plus ils grattent, plus ils s'embrouillent; moins ils sont tranquilles. Ils sont comme le ver à soie, qui, à force de dévider son fil et de se retourner sur lui-même, finit par devenir prisonnier dans son propre ouvrage.

Leur idée fixe est de faire et de refaire des confessions générales; quand précédemment ils n'ont rien oublié, ils se rabattent sur la contrition. « Je n'avais pas une contrition suffisante; je ne me repentais pas bien de tous mes péchés. Peut-être que cela ne valait rien. » Une petite circonstance significative de je ne sais quel vieux péché, commis avant la première communion, quand on était à peine capable de faire une grosse faute, suffit pour mettre à l'envers ces pauvres têtes, pour troubler leur piété, très-sincère cependant et très-bonne, pour leur enlever toute joie dans le service de DIEU, pour les jeter dans des troubles sans fin.

On me parlait d'une pauvre dame qui, sous cette influence désolante, a eu le courage, ou, si on aime mieux, la faiblesse de retourner cinq fois se confesser, le même jour. Pauvre pénitente!

Pauvre
est u
corps
gout
leurs
leur
jeun
men
pule
par
nion
core
jour
par
prol
me
son
par
S
voi
fai
po
su
qu
tr
co
bi

Pauvre confesseur ! Poussé à ce degré, le scrupule est un véritable danger, et pour l'âme et pour le corps. Quantité d'excellentes âmes ont été dégoutées par là du service de Notre-Seigneur et de leurs pratiques de piété. La sainte communion leur dévient en particulier un supplice. Je sais un jeune homme plein de cœur, de foi et de dévouement, qui pour n'avoir point su dominer un scrupule, bien évidemment absurde cependant, a fini par abandonner la sainte pratique de la communion fréquente ; il s'imaginait, et il s' imagine encore, paraît-il, faire une série de sacrilèges les jours où il communie, à cause de prétendues parcelles de la sainte Eucharistie qui peut-être, probablement, certainement, évidemment, demeureraient soi-disant attachées à ses lèvres, ou à son palais, ou à ses dents. Il en était arrivé à voir partout des parcelles.

Sous le spécieux prétexte de suivre en tout la voix de sa conscience, un autre jeune homme, qui faisait ses études à Paris, en était arrivé à ne plus pouvoir travailler tranquillement dix minutes de suite. Il prenait pour des inspirations de la grâce qu'il *fallait* suivre, toutes les imaginations qui lui traversaient l'esprit ; il brouillait tout, prenait, comme on dit, « des vessies pour des lanternes, » si bien qu'un beau jour, ennuyé, fatigué de cet état.

possible, il abandonna tout ; et lui qui, depuis sa jeunesse, avait été fidèle comme un ange, demeura plusieurs mois de suite, tout-à-fait loin de DIEU. Quand cette fièvre fut calmée, honteux de lui-même, maudissant les scrupules qui lui avaient fait un pareil tour, il reprit ses bonnes habitudes. Ici, je l'espère, pour toujours.

Quelquefois le scrupule mène encore plus loin. Je connus à Rome un artiste, plein de talent, d'une excellente vie, qui, depuis quatorze ans, avait complètement abandonné la prière et les sacrements, uniquement à cause de ces malheureux scrupules. Comme je l'exhortais à rentrer dans la voie du devoir : « Oh cela, jamais ! » me répondit-il avec un accent qui exprimait une sorte de douleur ; j'ai été trop malheureux ; et quoique je sois très-bien que c'était ma faute et non celle de la religion, je n'ai pas le courage de m'exposer de nouveau à ces angoisses. » Et, en effet, il est resté dans son déplorable état.

Le scrupule est une sorte de panique. Il est très-difficile de raisonner un scrupuleux : il comprend, admet les vérités que vous lui dites ; et puis, quand vous avez fini, il se retrouve pratiquement au même point, comme si vous n'aviez rien dit. Aussi l'expérience montre-t-elle que, pour les pauvres scrupuleux, il n'y a qu'une seule voie de

gué
aveu
sans
celui
bon
m'in
bon
cela
béir ;
qui a
rira t
de la
Pre
unive
ne me
je ne
n'aur
diffic
Votre
guide
vous
pas s
vous
pas de
La
dans

guérison et de salut, une seule : l'obéissance aveugle à son confesseur. Mais je dis « aveugle, » sans aucun retour, sans autre raisonnement que celui-ci : « Mon père m'a défendu, au nom du bon DIEU, de faire ceci, de penser à cela, de m'inquiéter de telle ou telle chose ; au nom du bon DIEU, il m'a commandé de faire ceci ou cela : je n'ai qu'une seule chose à faire, c'est d'obéir ; le reste ne me regarde plus. » Un scrupuleux qui agit ainsi, guérira, guérira certainement, guérira tôt ou tard. L'obéissance est toujours mère de la victoire.

Prenez garde surtout à cette illusion, presque universelle, chez les scrupuleux : « Mon confesseur ne me connaît pas bien. Il me croit meilleur que je ne suis. Si j'étais sûr qu'il me connût à fond, je n'aurais pas de peine à lui obéir. » Mettez cette difficulté-là dans le même sac que les autres. Votre confesseur vous connaît assez pour vous guider ; il vous connaît mieux que vous. S'il ne vous connaissait pas suffisamment, il ne prendrait pas sur lui de vous donner les directions qu'il vous donne. Obéissez donc en paix ; vous n'avez pas devant DIEU d'autre responsabilité.

La paix est dans l'obéissance, comme le noyau dans la coquille.

XXVII.

De la souffrance suprême qui est la mort.

La mort est la souffrance suprême, parce qu'elle est la suprême expiation du péché. « *Tu mourras de mort et tu retourneras dans la poussière,* » a-t-il été dit au premier pécheur.

En effet, dans le dessein primitif, l'homme ne devait point mourir : après avoir vécu sur la terre dans l'innocence, après s'être sanctifié par la pratique assidue de la foi, de l'espérance, de l'amour de DIEU, de la charité fraternelle, de la prière, de l'humilité, l'homme devait passer triomphant de la terre au ciel, probablement comme cela eut lieu au jour de l'Ascension pour Notre-Seigneur ressuscité. Parce qu'il était le fils adoptif du DIEU vivant, l'homme ne devait pas mourir.

La mort et l'agonie qui la précède sont donc un châtiment : il faut en faire une expiation, une pénitence méritoire et un moyen de salut. C'est la foi vive, c'est l'amour de JÉSUS-CHRIST qui changeront ainsi pour nous le mal en bien. Ici, comme pour toutes nos autres souffrances, il est d'une immense importance de faire de nécessité vertu.

Quand nous sommes en santé, il faut penser souvent à la mort, afin d'offrir librement au bon DIEU le sacrifice de notre vie et de rendre ainsi méritoires ces derniers combats où l'âme, opprimée par la maladie, affolée par la douleur, ne sait, pour ainsi dire, plus ce qu'elle fait et, le plus souvent, n'est pas maîtresse d'elle-même. Plusieurs personnes qui ont été, comme on dit, à deux doigts de la mort, ont raconté depuis que, dans ces moments-là, leur imagination s'était portée follement sur un objet ou sur un autre, mais que la sanctification de cet instant suprême avait été presque nulle. Une dame entre autres, qui était tombée dans l'eau et qu'on retira presque sans connaissance, me parlait du profit qu'elle avait tiré de cette expérience : « Au fond de l'eau, disait-elle, pendant que je perdais peu à peu connaissance, je ne pensais pas à autre chose qu'à ceci : « Je vais mourir noyée; quelle étrange « mort ! Comme c'est désagréable d'étouffer ainsi « graduellement dans l'eau. » Et puis, mes pensées se confondirent, et je ne me rappelle plus rien. » Et cependant cette dame était fort pieuse. « J'ai profité de la leçon, ajoutait-elle, et depuis ce temps je me prépare chaque soir à la mort, afin de ne pas être prise à l'improviste. »

Préparons-nous donc à saintement mourir.

de plus grand, rien de plus solennel : de la mort dépend toute l'éternité ; et comme on ne vit qu'une fois, on ne meurt non plus qu'une fois ; il n'y a qu'une éternité : heureuse , si l'on est mort en état de grâce ; malheureuse et réprouvée, si l'on n'est point mort chrétiennement. Tout dépend donc de la mort. Avec quel soin ne devons-nous pas nous y préparer !

Or, c'est la vie qui prépare la mort ; c'est la bonne vie qui fait la bonne mort ; et s'il y a quelques exceptions à cette grande règle, ce sont quelques espèces de miracles de miséricorde, sur lesquels il serait insensé de compter. Les gens qui se convertissent véritablement et du fond du cœur, au dernier moment, sont plus rares qu'on ne le pense : la peur, en effet, n'est pas le moins du monde du repentir ; et les derniers sacrements, lorsqu'on les reçoit à moitié mort, sont bien loin d'atteindre toujours leur effet. En parlant de la pénitence du bon larron, saint Augustin disait des gens-là : « Il y en a eu un, afin que vous ne perdiez pas tout espoir ; mais il n'y en a eu qu'un, afin que vous ne tombiez point dans la présomption. »

Vivons donc chrétiennement ; évitons par-dessus tout le péché mortel : le péché mortel, c'est le mal en germe ; comme l'état de grâce est, en

germe, le Paradis. Dans l'éternité, le péché s'appelle l'enfer, et la grâce s'appelle la gloire du ciel.

Afin de nous garder dans la grâce, prions assidûment; et ne laissons jamais passer un temps considérable sans nous confesser et sans communier. Recommandons chaque jour notre mort à la Sainte-Vierge, et quand nous récitons l'*Ave Maria*, pensons sérieusement aux paroles qui le terminent : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Dès que nous nous sentirons sérieusement malade, ou bien dès qu'on aura eu la charité de nous faire comprendre la gravité de notre état, appelons immédiatement le prêtre; ne retardons pas d'un seul instant. En pareil cas, le prêtre est plus important que le médecin. « C'est vous, monsieur le curé, qui êtes mon véritable médecin ! disait un digne père de famille, en revenant d'une attaque d'apoplexie; vous êtes mon premier médecin, et ce sont vos soins que je réclame avant tous les autres. »

Le prêtre est l'ange gardien du mourant. L'ange rebelle, ennemi des âmes, fait ce qu'il peut pour écarter ce bon ange de la couche du mourant. C'est lui qui suggère aux parents, aux amis, aux serviteurs, ces absurdes pensées qui ont

perdu tant de milliers d'âmes et qui sont de plus en plus à l'ordre du jour, au milieu des populations indifférentes : « N'envoyons pas encore chercher le prêtre. Cela effraierait notre pauvre malade. Cela serait capable de le faire mourir. Le médecin a bien recommandé d'éviter les émotions. Quand il n'y aura plus aucun espoir ; quand la connaissance commencera à s'en aller, il sera encore temps. » Et ces choses-là se pensent, se disent tout haut, même dans des familles chrétiennes !

L'expérience est cependant là qui montre que, quarante-neuf fois sur cinquante, la présence du prêtre, c'est la présence du bon DIEU auprès des pauvres mourants. Il est bien rare qu'ils ne l'accueillent point avec reconnaissance, avec joie, avec bonheur. Un jour, après un terrible accident de chemin de fer, où plusieurs voyageurs avaient été broyés et brûlés, on vint prévenir un des prêtres qui prodiguaient leurs soins aux victimes, qu'un jeune élève de l'École polytechnique avait été porté dans une maison voisine. Il y courut. On refusa grossièrement de le laisser entrer. Il insista. On refusa encore. « Il souffre bien assez comme ça ! dit la *pieuse* maîtresse du logis. Pourquoi le troubler encore, le fatiguer ? » Par bonheur, le prêtre avait été jadis professeur à l'École polytechnique. A ce titre, il obtint de cette sotte femme

qu'elle dît au moins au jeune mourant qu'il était là. L'ayant suivie, il entra, et aussitôt, avant même qu'on l'eût annoncé, il vit avec attendrissement le pauvre jeune homme lui tendre les bras et exprimer par signes (car il ne pouvait plus parler) combien il était heureux de voir un prêtre. Il se confessa par signes, reçut les dernières consolations de la foi, et une demi-heure après il expira doucement, le crucifix sur les lèvres.

Il en est ainsi de presque tous les mourants. Avoir peur du prêtre pour eux, c'est une erreur, une folie; et repousser le prêtre qui vient à eux, c'est un attentat sacrilège, c'est un crime sans nom, comme sans remède.

Il ne faut pas davantage avoir peur de l'Extrême-Onction. Si elle est le sacrement des mourants, elle n'est pas le sacrement des morts; loin de faire mourir, elle fait vivre : quelquefois, lorsque cela est utile au bien spirituel, elle rend la santé au corps; toujours elle apporte à l'âme les dernières grâces qui l'aident, si l'on doit mourir, à passer saintement de cette vie mortelle à l'immortelle vie. Dans les pays de foi, on reçoit, on demande l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique aussitôt qu'on se voit atteint d'une maladie dangereuse; et cette fidélité est très-souvent récompensée par de grandes bénédictions.

avance, sanctifions notre agonie et notre dernier soupir, en les unissant avec une pleine liberté à l'agonie et au dernier soupir de notre divin Sauveur. Lui, qui était la béatitude infinie et la toute-puissance, il a voulu souffrir en son humanité et la mort, afin que nous puissions nous appuyer sur lui en ce moment suprême, si décisif pour notre salut. Quel est le chrétien qui n'accepte point généreusement les angoisses de l'agonie, en pensant à son Dieu agonisant dans la solitude de Gethsémani d'abord, puis durant les heures du Calvaire? Quel est le chrétien qui n'accepterait point l'humiliation et les déchirements de la mort, en pensant au Fils de Dieu souffrant dans les indicibles tortures de la croix? Et ainsi, Jésus est jusqu'à la fin, jusqu'au seuil de l'éternité, le Consolateur de ses fidèles, leur très-aimé Sauveur, leur force, leur espérance, leur vie.

Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir! Il murmurait au milieu de son agonie, le sourire sur ses lèvres, le célèbre P. Suarez, de la Compagnie de Jésus. J'eus le bonheur d'entendre presque la même parole de la bouche d'une sainte Reine de la Visitation, cinq ou six heures avant son dernier soupir. Après une longue et terrible maladie qui avait achevé de purifier

son
mo
ton
dit
par
C'es
ses
mo
van
de
ple
C'es
plu
mo
mo
s'éc
ain
ava
mo
P

son âme, elle se trouvait, aux approches de la mort, dans un calme, dans une sérénité qui l'étonnaient elle-même. « Je ne sais ce que c'est, me dit-elle avec candeur ; je ne souffre plus de nulle part ; il y a longtemps que je n'ai été aussi bien. C'est donc comme cela qu'on meurt ? » Et joignant ses mains amaigries : « Oh ! que c'est bon de mourir ! » ajouta-t-elle doucement ; et apercevant une de ses sœurs qui priait en pleurant près de son lit : « Ma sœur, lui dit-elle, il ne faut pas pleurer comme cela ; je suis heureuse de mourir. C'est aujourd'hui mon grand jour. Et vous non plus, ma chère sœur, n'ayez jamais peur de mourir ; n'oubliez pas cela : c'est trop bon de mourir ! » La dernière parole bien articulée qui s'échappa de cette bouche innocente résuma pour ainsi dire toute sa vie ; un quart d'heure environ avant d'expirer, elle dit d'une voix claire : « JÉSUS, mon amour ! » •

Puissions-nous ainsi mourir !

XXVIII.

Pourquoi tant de manières de souffrir.

Quand on connaît un peu le mystère de la souffrance, on comprend aisément pourquoi ne

A CEUX QUI SOUFFRENT

ons à souffrir ici-bas de tant de manières. Pourquoi souffrons-nous ? Parce que nous sommes pécheurs. Or, nous sommes pécheurs tout entiers, corps et âme : tout en nous participe plus ou moins au péché ; notre esprit, notre imagination, notre cœur, notre volonté, nos sens, notre chair, ses organes, tout cela est plus ou moins infecté de venin subtil du péché. Et comme la souffrance est la punition en même temps que l'expiation du péché, il est nécessaire qu'elle puisse atteindre tout, pénétrer partout. Sans cela, la très-sainte justice de DIEU ne pourrait être satisfaite, et l'œuvre de notre purification et sanctification ne pourrait se terminer sur la terre.

Voilà donc pourquoi nous souffrons ici-bas ; voilà pourquoi nous devons pouvoir souffrir de tant de manières et dans toutes les puissances de notre âme et de notre corps. C'est justice et miséricorde, tout à la fois.

On pourrait comparer la souffrance et le péché au rayon de lumière et au prisme sur lequel il tombe : en le frappant, le rayon se divise en plusieurs nuances : c'est toujours le même et le même rayon ; mais il apparaît au-dessous du prisme, nuancé de bleu, de vert, de jaune, d'orange, de rouge, de violet et d'indigo. Le rayon, issu du soleil de la sainteté divine, c'est la

souffrance, pénitence générale du péché ; prisme, c'est le pécheur ; et chacune des nuances du rayon de justice qui transperce et pénètre le pécheur, ce sont les différentes nuances de souffrance : c'est la souffrance qui châtie et épure chacune de ses facultés, et correspond aux différentes nuances du péché, à l'orgueil, par exemple, à l'indifférence, à l'égoïsme, à la cupidité, à la mollesse, à la paresse, à la luxure, à la gourmandise.

Voilà pourquoi il y a des souffrances de toutes les couleurs ; absolument comme dans le code pénal, il y a des châtimens pour tous les crimes et tous les délits ; comme, dans les pharmacies, il y a des remèdes très-divers, destinés à guérir toutes les maladies.

Si on les supporte bien, chacune de ces souffrances spéciales se transforme en une source spéciale de béatitude éternelle ; chacune en particulier devient une grâce très-excellente, et comme une belle fleur qui ornera notre couronne dans le Paradis. Le ciel est embaumé du parfum de ces fleurs multiples, de la récompense magnifique de ces souffrances des élus sur la terre.

Souffrons donc courageusement ; souffrons joyeusement, en pensant à l'éternité.

A CEUX QUI SOUFFRENT

XXIX.

ment la prière console ceux qui souffrent.

, c'est penser au bon DIEU, pour l'adorer, e remercier, pour lui demander pardon r implorer son secours; c'est s'unir inté- nement à JÉSUS-CHRIST. Or, Notre-Seigneur comme nous l'avons vu, le suprême Conso- de l'homme en ce monde, il en résulte prière est le moyen le plus direct, en même que le plus facile, d'entrer en rapport avec solateur; en d'autres termes, le moyen le direct, le plus simple pour être consolé. et *consolation* : ces deux mots sont pour lire synonymes.

qui fait que très-souvent, quand on souffre, rouve pas dans la prière le trésor de conso- qu'elle renferme, c'est que l'on s'acharne à der une seule chose, à savoir d'être délivré roix. La prière devient alors comme le cri oïsme; elle est tout entière imprégnée de r de soi-même; et encore cet amour est-il, la plupart du temps, absolument e. On part de ce principe : « Je souffre; et veux pas souffrir. Donc, Seigneur, si vous

m'aim
vous é
délivre
pelle c
Que
vitable
juste c
avons
ne nou
soit en
en nou
ternite
la voie
rions
consé
DIEU,
ce qu
à den
« M
par la
livre
diat
à ton
Nous
nous
moi.

m'aimez, si vous êtes bon, si vous êtes juste, si vous êtes puissant, si vous vous occupez de moi, délivrez-moi immédiatement, etc. » Et l'on appelle cela une prière !

Que notre souffrance soit une conséquence inévitable du péché en général, qu'elle soit un très-juste châtiment des fautes sans nombre que nous avons commises personnellement ; cette pensée ne nous viendra même pas. Que notre croix nous soit envoyée de DIEU pour nous obliger à rentrer en nous-mêmes, à faire pénitence, à penser à l'éternité, à nous replacer, un peu malgré nous, dans la voie des pratiques chrétiennes que nous n'aurions jamais dû quitter ; que cette croix soit par conséquent un grand et très-grand bienfait de DIEU, et un remède de miséricorde : n'importe ! ce que nous voulons, ce que nous nous obstinons à demander, c'est d'en être déchargés au plus tôt.

« Mais, mon enfant, nous dit Notre-Seigneur par la voix d'un prêtre, par le moyen d'un bon livre, si j'écoutais ta prière, tu retournerais immédiatement à ton ancien genre de vie, à tes vanités, à ton indifférence, à tes coupables habitudes. » Nous restons sourds ; et, pour toute réponse, nous répétons notre unique demande : « Délivrez-moi. »

« Mais c'est précisément pour te délivrer du

A CEUX QUI SOUFFRENT

l, du vrai mal, que je te sou mets à cette
reuve. Tu aimerais donc mieux ton corps que
l'âme? le petit mal qui passe, que le grand mal
demeure éternellement? » Toujours le même
rain : « Délivrez-moi ».

« Mais, mon enfant, cette souffrance, c'est ton
radis; c'est une source abondante de mérites
ur le ciel. Qu'as-tu fait jusqu'ici? N'est-il pas
ps de penser efficacement à ton éternité? »
ujours et toujours nous demeurons stupide-
nt courbés vers la terre; nous ne voulons faire
ention qu'au moment présent; et nous ne sa-
s plus prier que pour demander ce que la
té même et la miséricorde de Notre-Seigneur
vent ne nous point accorder.

'étais un jour dans un hôpital d'Incurables. De
en lit, j'arrivai auprès d'une vieille 'personne
,l'après avoir mené, paraît-il, une vie plus que
ère, avait été réduite, par la paralysie d'abord,
s par la cécité, à entrer aux Incurables. A
tes les paroles d'encouragement que je lui
essais, elle répondait invariablement, d'un
pleurard et niais : « Je voudrais voir! Je vou-
is y voir clair! » Impossible de la faire sortir
là. Aussi cette malheureuse n'avait-elle aucune
solation dans sa cruelle infirmité. — C'est
me cela que font beaucoup de gens qui souf-

frent : ils prient ridiculement ; ils oublient qu'ils sont chrétiens, que JÉSUS-CHRIST a été crucifié, et qu'il y a une vie éternelle à mériter, un enfer éternel et un terrible Purgatoire à éviter.

La prière est une source intarissable de paix, de force, de bonheur, lorsqu'on prie comme on doit prier, lorsqu'on adore avec amour, avec ferveur et en s'abandonnant à la Providence du bon DIEU. La vraie prière console toujours ; elle apporte à l'âme une augmentation de lumières divines qui font comprendre les avantages de la croix et le bonheur d'expié ici-bas ses fautes. Elle unit intimement à JÉSUS-CHRIST, qui est le principe de la joie infinie.

Priez ainsi, et vous verrez. Avec la prière, votre foi grandira ; et, avec votre foi, se fortifiera votre patience ; et si vous demandez au bon DIEU du soulagement dans vos épreuves, vous le ferez avec cette entière conformité à la volonté divine dont Notre-Seigneur a voulu nous donner à tous l'exemple au jardin des Oliviers. *« S'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Cependant, non point ma volonté, mais la vôtre, ô mon DIEU ! »* Que de souffrances ont été sanctifiées, divinisées par cette ineffable prière !

Dans les souffrances aiguës, ne cherchez pas à réciter beaucoup de prières vocales. Contentez-vous de la prière intérieure.

A CEUX QUI SOUFFRENT

de tenir votre pauvre cœur bien uni au Sacré-
de JÉSUS, et de souffrir ainsi le plus patiem-
t, le plus saintement possible avec votre Sau-
JÉSUS n'a presque rien dit durant les longues
es de sa Passion. Répétez souvent de courtes
eations : « Mon DIEU, je vous offre mes souf-
es. — JÉSUS, je vous aime. — JÉSUS, ayez
de moi. Sainte-Vierge, bénissez-moi. » Ou,
simplement, les saints noms de JÉSUS et
E.

Un jour, j'eus le bonheur d'approcher du lit
d'un saint prêtre, qui, jeune encore,
souffrait d'une affreuse maladie de la moëlle
épinière. Au dire des médecins, ses souffrances
devaient être très-vives et continuelles. Pour lui,
rien n'était, et ne détachait point sa pensée de
son divin Maître. Plusieurs fois par minute, on
l'entendait seulement dire, ou plutôt murmurer
d'un accent plein d'amour et de douleur :
« JÉSUS !... JÉSUS ! » Oh ! la belle prière ! Ainsi invo-
quer le nom sacré de JÉSUS est un acte excellent
d'espérance, de charité, de contrition.

Un jour, Sainte-Vierge souffrant un jour beaucoup de la tête
et n'ayant pas la force de réciter son rosaire. Étendue
sur son lit, elle se contentait de cette privation en disant à chaque grain :
« Je vous salue, MARIE, » sans avoir la force d'a-

jou
Sain
et l
et t
agre
dina
C
le b
avec
dolo
fran
pro
priè
cons

P
le P
pos
sent
Or,
le s
div

jouter autre chose. Quand elle eut fini, la bonne Sainte-Vierge daigna lui apparaître toute radieuse, et lui dit : « Ma fille, l'amour a suppléé à tout; et tes simples petites salutations m'ont été aussi agréables que si tu eusses récité, comme à l'ordinaire, ton rosaire tout entier. »

C'est, en effet, au cœur, et non aux lèvres, que le bon DIEU regarde. Prions avec une foi vive, et avec une humble confiance; élevons notre âme endolorie vers ce beau ciel, que lui prépare la souffrance; et Notre-Seigneur, qui est fidèle en ses promesses, nous fera toujours trouver dans la prière force, lumière, secours et par conséquent consolation.

XXX.

Pourquoi il en est de même de la confession.

Parce que les cœurs purs possèdent DIEU, et que le bon DIEU est un tel trésor que, lorsqu'on le possède, les peines de la vie, quelles qu'elles puissent être, perdent en grande partie leur amertume. Or, la confession, qui est un second baptême, est le sacrement légué aux hommes par la miséricorde divine pour reconquérir la pureté du cœur.

Quelque grandes, quelque abominables qu'aient

tre ces fautes dont vos souffrances sont le juste
 iment, la sainte confession a la puissance de
 effacer; comme l'océan a la puissance de re-
 ir, d'absorber dans son sein, pour les en-
 tir à jamais, les eaux de tous les fleuves de
 erre. La confession est l'océan sans rivages,
 fond, de la miséricorde du bon DIEU, lequel
 donne tout, pardonne toujours au repentir.
 c'est grand ! et que c'est digne de DIEU.
 u même coup, la confession frappe le péché
 doucit l'amertume de la souffrance, fruit du
 é. En guérissant la conscience, elle lui rend la
 ; et quoique cette paix soit crucifiée, néan-
 ns c'est la paix, c'est ce que le monde ne peut
 t donner. Un pécheur confessé et absous,
 t un esclave affranchi, délivré de ses chaînes :
 le joie dans la liberté reconquise ! C'est un
 t ressuscité : quelle jouissance intime, plus
 ne qu'humaine, dans cette vie que l'âme goûte
 ès l'avoir perdue depuis si longtemps ! La con-
 on, c'est le pardon de JÉSUS-CHRIST, et, avec le
 on, c'est le ciel ouvert, c'est l'espérance,
 t l'avant-goût du bonheur qui ne finira jamais.
 h ! le misérable état que celui d'un pauvre
 me qui souffre et qui n'a pas la consolation de
 ver DIEU en son cœur ! Il y a vraiment quel-
 chose de surnaturel dans l'étrange obstination.

avec laquelle des malheureux, des pauvres, des malades, des infirmes, des prisonniers, des affligés, écrasés sous le poids de la douleur, refusent le bien-fait de la confession. Je le sais, au milieu même des souffrances, l'orgueil est là, comme un démon intime, comme un rebelle qui ne veut point courber la tête et dire : « J'ai péché » ; mais je ne saurais comprendre comment ce cri de l'amour-propre ne va pas se perdre dans le vide de l'âme coupable, vide affreux que JÉSUS-CHRIST seul peut combler.

Que les heureux du siècle oublient le bon DIEU et leur conscience, au milieu de l'enivrement du plaisir et de la richesse : cela se comprend ; mais quant aux malheureux, on ne conçoit pas comment ils peuvent se passer de DIEU. Il me semble que tous les pauvres, tous ceux qui souffrent, devraient, sans exception, entourer, du soir au matin, les confessionnaux de nos églises, regarder les prêtres comme leurs sauveurs, comme leur refuge, et courir après eux avec dix fois plus d'ardeur que les prêtres les plus zélés n'en mettent à courir après les pécheurs. Hélas ! pourquoi faut-il que le contraire ait lieu ? C'est une des astuces les plus détestables du démon, qui enlève aux malheureux et le bonheur du temps et celui de l'éternité.

A CEUX QUI SOUFFRENT

« de plus doux que la paix ? Allez donc la chercher là où elle est, ô vous qui ployez sous le poids de tant de chagrins ! Allez purifier votre âme afin que votre DIEU y puisse rentrer. Les tourments de cette paix de la conscience sont si prodigieux ! « De ma vie, je n'ai été aussi heureux, me dit-il, qu'un jour en sanglotant un pauvre pécheur venait de recevoir l'absolution. Le remords ne le poursuivait. Enfin, me voici débarrassé ! »

« Oh ! cette bonne confession ! s'écriait un autre, étudiant plein d'esprit et de cœur ; oh ! bonne confession ! Que deviendrais-je sans elle ? »

« Vous aussi, qui que vous soyez, allez, allez déposer vos peines dans le sang rédempteur de JÉSUS-CHRIST, qui lave les âmes dans le sacrement de Pénitence ! Allez-y sans crainte ; allez-y sans peur. Purifié, vous vous trouverez tout autre ; vous puiserez dans les joies pures de la conscience une force surnaturelle que vous ne soupçonnez même pas.

« Quand on est pur, on sait souffrir : or, savoir souffrir, c'est la science même de la vie.

XXXI.

Pourquoi il est si utile de communier souvent quand on souffre.

Plus on travaille, et plus on a besoin de prendre des forces; or, pour prendre des forces, il faut manger. En bon français, « Je vais prendre des forces », cela veut dire : « Je vais manger ».

Les lois de la vie du corps sont le symbole des lois de la vie de l'âme : pour l'âme, respirer, c'est prier; se laver, c'est se confesser; se nourrir, c'est communier. C'est précisément parce que la communion est la nourriture de l'âme, le Pain céleste du chrétien, que Notre Seigneur l'a instituée sous forme de nourriture : bien qu'en réalité, dans la sainte Communion, nous recevions JÉSUS-CHRIST lui-même, éternellement vivant, tel qu'il règne aux cieux, cependant nous le recevons sous la forme d'une nourriture, sous l'apparence du pain. Ce n'est point du pain : c'est JÉSUS-CHRIST; mais c'est JÉSUS-CHRIST, Pain de vie, aliment surnaturel des enfants de DIEU ici-bas.

Dans l'Évangile, il a pris lui-même ce nom, en annonçant à ses disciples le mystère de l'Eucharistie qu'il devait instituer plus tard, le Jeu

A CEUX QUI SOUFFRENT

, au Cénacle. « *Je suis le Pain vivant descendu du ciel,* » a-t-il dit : « *Je suis le Pain de vie ; le Pain que je donnerai pour la vie du monde, ma chair. Oui, ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui !* » L'Eucharistie est donc le vivant du chrétien, le Pain qui nourrit les âmes et les garde pour la vie éternelle.

Comme qu'est la nourriture au corps, la communion est à l'âme; et une âme qui ne communie pas, comme un corps qui ne mangerait pas. Si nous ne communions pas, nous ne pouvons pas vivre. Sans la communion, nous ne pouvons pas nous développer, nous ne pouvons pas nous élever; en peu de jours, nous serons sûrs de mourir.

Quel est le chrétien sans la communion : quand il ne communie pas, quand il ne communie pas, il perd peu à peu ses forces spirituelles; sa vie s'affaiblit et s'engourdit; il ne pense plus aux choses du ciel; il perd le goût de la prière; il n'aime plus Notre-Seigneur; ses mœurs se corrompent bien vite, et il finit par tomber dans le péché mortel, dans l'habitude du péché mortel. En d'autres termes, son âme décline et meurt.

S'il en est ainsi pour tous, que sera-ce pour les pauvres malades, pour les affligés, pour ceux que visite le malheur? Ceux-là ont besoin d'un double degré de force, ayant à porter non-seulement le fardeau commun de la vie, mais de plus la croix, et souvent une croix bien pesante.

Dans notre vie, il y a des moments où il nous faut avoir une vertu presque héroïque pour accomplir la volonté de DIEU et pour ne point succomber sous les douloureux fardeaux qu'elle nous impose. Il y a certains brisements de cœur, certains déchirements, certaines privations extrêmes, certaines douleurs physiques que l'homme ne peut porter, s'il n'est assisté d'une grâce très-puissante : or, cette grâce a ordinairement besoin, non pour être donnée, mais pour être reçue, d'une préparation chrétienne très-solide, laquelle venant à manquer, la grâce divine perd nécessairement son efficacité et nous laisse aux abois, sous les étreintes d'une épreuve au-dessus de nos forces. Nous succombons alors, mais par notre faute ; si nous avions été ce que nous aurions dû être, nous aurions résisté, nous aurions vaincu.

Cette fidélité antérieure qui prépare l'âme aux grands combats, savez-vous quel en est le secret? C'est la fréquentation *habituelle*, sérieuse, fervente, de la sainte communion. Je ne saurais trop

insister sur cette vérité, que l'Église, les Papes, les Saints proclament, sur tous les tons, et que le jansénisme a si fort obscurcie dans notre France.

Oui, c'est la communion, la communion fréquente, qui fait les vrais chrétiens. Elle développe et fortifie le tempérament spirituel, bien plus encore que l'habitude d'une bonne nourriture ne fortifie le tempérament et la santé du corps. Croyez-vous que nos martyrs auraient supporté, comme ils l'ont fait, leurs effroyables supplices, si jusque-là ils avaient vécu, comme vivent tant de chrétiens indifférents, comme vous vivez peut-être? s'ils n'avaient été de longue date appliqués à la prière, à la mortification, à l'adoration et à la réception fréquente, très-fréquente, du divin sacrement de l'Eucharistie? Ce serait une grande illusion que de le croire : ils ont été héroïques dans les grandes épreuves, parce que, dans les petites, ils avaient été courageux. Ils sont demeurés fermes, inébranlables en JÉSUS-CHRIST, au jour de la grande lutte, parce que, dans le cours de leur vie, c'est-à-dire dans leurs luttes quotidiennes, ils étaient demeurés très-fidèles à ce même JÉSUS, et avaient pratiqué consciencieusement cette règle de son Évangile : *« Demeurez en moi, et moi en vous. »*

La grande patience est renfermée, aussi bien que la petite, dans la pratique fervente et fré-

quente de la communion. La communion est comme une belle bourse qui contient à la fois de grosses pièces d'or de cent francs, pour les grosses dépenses, et quantité de petites pièces d'argent de toute valeur, pour les dépenses de détail. On est bien riche quand on la possède, bien pauvre quand on ne l'a pas. Et cette belle bourse, l'Église la donne gratuitement à tous ceux de ses enfants qui la lui demandent. Ou pour mieux dire, non, elle ne nous la donne pas gratuitement ; car, en échange elle nous demande quelque chose de très-précieux, à savoir, notre bonne volonté, notre ferme et très-ferme propos d'être de plus en plus fidèles au bon DIEU. C'est cette fidélité qui fait l'efficacité de la sainte communion et qui nous en fait tirer de grands fruits de patience, c'est-à-dire d'humilité et de douceur dans la souffrance.

Malades, infirmes, communiez donc souvent ! Jésus, dans son sacrement, est le meilleur des médecins et le plus doux des remèdes. *« Je ne suis pas venu pour les bien portants, disait-il jadis, mais pour ceux qui sont malades. »* Il vient à vous, il vient chez vous, comme autrefois il s'approchait des malades, des paralytiques, des aveugles, des lépreux ; une vertu sort toujours de lui, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile ; et cette vertu, qu'est-ce, sinon la paix et la grâce qu'il vous apporte, afin

A CEUX QUI SOUFFRENT

vous puissiez souffrir très-saintement pour
pour de lui? Les consolations que la communion
e aux pauvres infirmes sont quelquefois si
des, qu'elles leur font oublier momentanée-
leurs douleurs. « Les jours où je communie,
isait naguère une pauvre créature bien cruel-
nt éprouvée, il me semble que je ne souffre
» Si l'on continue à souffrir, du moins se
on armé de pied en cap contre le décourage-
et l'impatience.

les pauvres! N'ont-ils pas, dans l'Eucharistie,
sor des trésors et la richesse des Anges? Com-
un pauvre, qui a de la foi, ne se met-il pas
at de communier au moins tous les diman-
et fêtes? Comme la maladie, la pauvreté est
par elle-même une excellente préparation à
mmunion : Jésus aime tant les pauvres! Son
é-Cœur est si plein de compassion, de ten-
e pour tous ceux qui pleurent!

que le pauvre ne dise pas : « Mais je suis
rant; je sais à peine lire; le travail absorbe
mes moments. Et puis, je suis si mal vêtu! Je
pas me présenter ainsi à la Sainte-Table. »
cela serait très-vrai, si Notre-Seigneur était
ne les rois de la terre; mais heureusement il
les choses tout autrement qu'eux : à ses yeux,
orant, c'est celui qui ne le connaît pas; l'in-

digne, c'est celui qui ne l'aime pas ; le méprisable, le déguenillé, c'est celui dont l'âme est souillée, celui qui se présente devant lui sans être revêtu de la robe nuptiale de la grâce. En outre, il est presque toujours très-facile de communier de bonne heure ou bien dans quelque petite chapelle peu fréquentée, où personne ne fait attention à nous et où le vêtement, quel qu'il soit, passe inaperçu. Ne vous privez donc pas de l'ineffable secours de la communion pour des raisons de ce genre. Si le dedans est en bon état, ne vous préoccupez pas trop du dehors. Soyez propre : cela suffit.

Que dirai-je à tous ces pauvres cœurs désolés, qui semblent avoir tout perdu devant une tombe à peine fermée ? Qu'ils aillent, eux aussi, à la source de toute consolation, de toute paix, de toute force. Qu'ils communient sans crainte : leurs larmes les recommandent suffisamment à la bonté de DIEU. JÉSUS ne pouvait voir pleurer personne sans être attendri : il voit pleurer la pauvre veuve de Naïm, qui suivait le cercueil de son fils unique ; et il lui dit aussitôt : « Ne pleurez point. » Il voit sangloter à ses pieds les deux sœurs de Lazare, il voit les larmes de leurs parents et de leurs amis ; et il ne peut retenir une parole de consolation et d'espérance : « Votre frère ressuscitera » Du fond de son Tabernacle, il vous dit

A CEUX QUI SOUFFRENT

même : « Ne pleurez point ainsi ; venez à moi, regardez le ciel ! Ce bien-aimé dont la perte désole, il est avec moi. Je vous appellerai à tout tour. En attendant, vivez en moi, nourrissez-vous de ma Chair et de mon Sang, et venez reposer en moi l'espérance de la vie éternelle. »

Quand nous avons perdu quelque personne chère, communions pour elle non pas une fois, mais plusieurs fois, mais souvent, le plus souvent possible. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi venait apprendre la mort de son jeune frère ; pour la consoler, Notre-Seigneur daigna lui-même lui apprendre que le moyen le plus efficace de soulager un mort, puis de délivrer cette âme si tendrement aimée, c'était d'offrir pour elle plusieurs communions consécutives. Et, comme la servante de Dieu lui demandait combien de communions elle devait faire à cette intention, Notre-Seigneur lui donna de communier *cent treize* fois ; après quoi l'âme de son frère entrerait dans le repos éternel. Elle entreprit avec ferveur cette chère douce besogne ; et, en effet, le jour même où elle l'achevait, son frère lui apparut, tout radieux, tout resplendissant, la remerciant de sa charité et lui disant que, grâce à elle, il était allé au séjour des élus.

Cette pauvre mère avait perdu un fils de dix-

sept ans, tendrement chéri. Quoique résignée au fond, elle s'était laissée tellement accabler par la douleur, qu'elle avait abandonné par découragement presque toutes ses habitudes de piété; il y avait trois mois que son fils était mort, et elle n'avait pas communiqué une seule fois. Elle se contentait de pleurer, de pleurer jour et nuit, et d'aller tous les jours au cimetière. Une nuit, le bon DIEU permit que son fils lui fût montré en songe : elle le vit tout triste, et son corps, ses vêtements, ses cheveux semblaient tout mouillés, comme s'il sortait de l'eau. « Est-ce toi, mon enfant? s'écrie la pauvre femme, en lui tendant les bras. D'où viens-tu? Pourquoi es-tu ainsi tout trempé? » Et le jeune homme, après l'avoir remerciée de sa tendresse, lui dit : « Ce sont vos larmes, ma mère, qui me couvrent ainsi; mais elles coulent inutilement sur moi, parce que vous ne prenez pas soin de les féconder. Elles ne me soulageront, elles ne me délivreront que lorsque vous les sanctifierez par la prière, par la ferveur et par la fréquentation des sacrements de l'Église. »

La pauvre mère profita de la leçon, et puisa pour son enfant et pour elle-même les trésors du salut renfermés dans la divine Eucharistie. Dans ces douloureuses circonstances, la communion a, en effet, le double avantage d'apporter la paix

A CEUX QUI SOUFFRENT

seulement à l'affligé qui communie, mais
si au pauvre défunt pour qui l'on communie.
sans nos peines, allons donc à JÉSUS, allons au
Saint-Sacrement, sans nous lasser jamais.

XXXII.

**Combien sont creuses et vaines les consolations
du monde.**

La souffrance est une pierre de touche qui fait
cerner l'or véritable de ces métaux brillants
sans valeur qu'on appelle du clinquant : le
clinquant, c'est le monde ; l'or, c'est la Religion,
et l'Église.

Nous venons de voir la toute-puissance de la
Religion pour consoler toutes les souffrances. Le
monde aussi prétend consoler ; écoutons et ju-
rons.

Me voici gravement malade ; je souffre cruel-
lement ; les pauvres médecins ont essayé vaine-
ment de trois, de quatre, de cinq remèdes. « Du
courage ! me dit le monde ; cela passera. » Du
courage ? C'est facile à dire ; mais où le puiser,
courage ? Je suis abattu ; je n'en peux plus.

« Cela passera. » Oui, et moi je passerai au-
paravant... Et puis, si cela ne passe pas ? Qui

vous a dit que cela passera ? Ce sont là des niaiseries, des vérités de M. de la Palisse. .

« Pauvre ami, consolez-vous ; j'ai eu cette même maladie. » Et vous appelez cela une consolation ? En quoi cela adoucit-il ma souffrance ?

« Faites-donc venir un autre médecin ; il vous guérira peut-être. » Les médecins ? Pauvres gens ! ils font ce qu'ils peuvent ; mais ils ne peuvent pas grand'chose. Pierre ne guérit pas plus que Jacques ; Jacques, pas plus que Jean. On peut leur appliquer ce que François I^{er} disait de l'esprit volage des femmes : « Bien fol est qui s'y fie ! » Si c'est de la médecine que doit me venir ma consolation, j'ai le temps d'attendre.

« Allons, voyons ! il faut être un homme ! » Eh oui ; mais en attendant je suis un homme qui souffre horriblement, et qui vous demande ce que vous ne me donnez pas, pour la raison très-simple que le monde ne peut le donner : la résignation, l'espérance, la paix, la patience.

J'étais un jour, à Rome, auprès d'un excellent Prélat, cloué sur son lit par une très-dangereuse et très-douloureuse maladie. Entre un de nos amis communs, aumônier militaire, et un peu trop habitué à manier les soldats. « Eh bien, mon cher Seigneur, dit-il au pauvre malade qui n'en pouvait plus, comment cela va-t-il aujourd'hui ? Cela »

A CEUX QUI SOUFFRENT

«...x, n'est-ce pas? Cela ne sera rien ; ça passera. »
malade, qui était assez original et assez vif, le
rde d'un air moitié piteux, moitié colère : « Et
n'avez pas d'autre consolation à m'apporter?
lit-il. Ce sont des consolations de caporal!
z-vous promener. Vous me faites mal. Je vous
as de n'avoir à donner aux gens que des pa-
de portière. » Nous partîmes d'un éclat
re, en entendant cette boutade; et le pauvre
nt ne put s'empêcher de rire lui-même.
en cependant n'est plus vrai : le monde n'a à
er aux affligés que des consolations de por-
. Il le sent si bien, que souvent il se dispense
e d'essayer. Quand on vous a dit d'un ton de
onstance et en vous serrant la main : « Pauvre
» on vous laisse seul avec votre peine.
n jour, j'entendais un vieil incrédule consoler
pauvre homme qui venait de perdre sa mère.
z-vous ce qu'il trouvait de mieux dans son
r de libre-penseur? « Que veux-tu ! mon cher,
disait-il avec un ou deux soupirs, que veux-
. Il faut bien mourir tôt ou tard... C'est la
e la nature. » Et, après un moment de silence :
uvre femme ! pauvre femme ! Elle qui se por-
si bien, il y a huit jours ! » — Comme c'était
olant !
evant le corps d'un jeune officier qui venait

d'expirer entouré de sa famille, un ami, également officier, était encore moins sentimental : « Allons, Madame, allons ! disait-il à la pauvre veuve, qui pleurait et priait ; ça va vous faire du mal de vous laisser aller comme ça. Pauvre diable ! c'était tout de même un bel homme. »

Voilà tout ce qu'ils trouvent pour nous consoler dans nos souffrances. Je ne veux pas dire que l'affection, l'amitié purement humaines ne consolent un peu notre cœur au milieu des peines de la vie ; mais j'affirme que lorsqu'il n'y a que cela, il n'y a vraiment pas grande chose. Le monde peut être charmant aussi longtemps qu'il ne s'agit que de danser, rire et chanter ; mais dès qu'on pénètre un peu dans le vif des réalités de la vie, tout son mirage s'évanouit comme une bulle de savon. Si l'on n'a que lui, on n'a plus rien ; on se trouve seul or, nous l'avons déjà rappelé, il est dit par DIEU même dans la Sainte-Écriture : « *Væ soli ! Malheur à celui qui est seul !* » Le mondain est seul dès qu'il est sur la croix : le chrétien n'est jamais seul ; JÉSUS-CHRIST est avec lui ; JÉSUS-CHRIST est en lui ; et ce Consolateur céleste, éternel, adoré, personne au monde ne peut le lui ravir.

Ce qui est vrai des souffrances du corps, des infirmités, des peines du cœur, est encore plus frappant peut-être lorsqu'il s'agit de la pauvreté

monde, qui est essentiellement égoïste et frivole, détourne tant qu'il peut du pauvre; et, quand ne peut l'éviter, il s'en débarrasse au plus vite, non pas en lui faisant *la charité*, mais en lui jetant un peu d'argent. La charité est une chose divine, née du cœur de JÉSUS-CHRIST, étrangère au monde. Celui-ci ne connaît que la fade philanthropie, et il croit qu'un bureau de bienfaisance, plus ou moins bien administré, suffit pour consoler les malheureux. Il ne sait pas que, dans la pauvreté, le cœur souffre bien plus encore que le corps, et que, s'il est indispensable de donner à l'indigent du pain, du bois et des vêtements, ce n'est là que la moindre partie de l'assistance fraternelle qu'il attend de nous. Pour le consoler, pour relever son courage, il lui faut de l'affection, du dévouement, j'oserais presque dire du respect. Le cœur seul sait parler au cœur; l'âme seule sait parler à l'âme. Voilà pourquoi la Religion seule console et relève le pauvre.

Vis-à-vis de JÉSUS-CHRIST, le monde est, vis-à-vis de toutes les souffrances, ce qu'est une source desséchée, vis-à-vis du voyageur que dévore la soif. Refraser aux affligés les consolations du monde, c'est vouloir étancher la soif avec du sable.

je
rie
de
me
che
qu
de
tris
bie
me
no
ro
ils
l'in
qua
con
dép
me
D
Les
che

XXXIII.

De la folie de ceux qui souffrent et qui ne veulent point de Dieu ni de l'Église.

Sans DIEU, sans JÉSUS-CHRIST, que reste-t-il, je le demande, aux pauvres gens qu'atteint sérieusement la souffrance ? Il me semble qu'ils n'ont devant eux que cinq voies ouvertes, toutes également déraisonnables et coupables : ou bien, ils chercheront à s'étourdir et à se faire je ne sais quelle vie factice, toute d'imagination, en dehors de la réalité ; ou bien, ils s'abandonneront à une tristesse découragée, flasque, dégradante ; ou bien, ils se raidiront orgueilleusement et froidement dans cette apparente indifférence, qu'on nomme le stoïcisme ; ou bien encore, ils se laisseront aller à la rage et au désespoir ; ou bien enfin, ils commettront le crime irrémissible, l'horrible, l'infâme suicide. Quand on n'est pas chrétien, et quand on souffre tout de bon, on se trouve placé comme dans un carrefour qui a ces cinq issues déplorables, conduisant plus ou moins directement en enfer.

La plus commune peut-être, c'est la première. Les esprits légers y entrent tête baissée. Ils cherchent à « se distraire, » comme on dit. Il y

qui cherchent la distraction jusque dans les
s les plus ignobles : la boisson, par exemple. ,
connu à Paris un jeune négociant dont la con-
e avait été exemplaire jusqu'à l'âge de vingt-
ans. Un mariage mal assorti, une faillite dé-
ceuse le détraquèrent si bien, qu'il voulut s'é-
dir à tout prix ; et il se mit à boire. Lui qui,
d'années auparavant, était si laborieux, si
gé, si modeste, on le voyait battre les murs,
s un état complet d'ivresse ; il blasphémait et
ait plus guère sur les lèvres que des propos
rriers. Il avait souffert, et n'avait point appelé
religion à son secours.

n des plus célèbres poètes de notre siècle eut
malheur de rencontrer, à ses débuts dans le
de, de mauvais amis, qui l'initièrent aux lec-
s et aux idées les plus impies. N'ayant d'autre
uction religieuse que quelques bribes de caté-
ne, pâles souvenirs de sa première commu-
, il perdit peu à peu la foi ; et lorsqu'il se vit
DIEU, sans espérance, il tomba dans de telles
frances d'esprit, qu'il chercha, lui aussi, à les
er. Un de ses amis me racontait qu'il le trouvait
ent dans un tel état, qu'il semblait comme
ti, comme stupide. Il mourut sans se recon-
re, et a laissé, dans des vers célèbres, l'expres-
des angoisses qui l'avaient perdu.

D'autres fois, quand cela est possible, c'est simplement dans les frivolités, dans les bavardages et dans les mauvais plaisirs que l'on tâche d'enterrer ses chagrins, quand on a le malheur d'être riche et de n'être pas à JÉSUS-CHRIST. On dore sa croix ; on la couvre de fleurs ; mais au fond, c'est toujours la croix, dure et écrasante. On souffre et on rit : c'est une folie qui accumule d'ordinaire péché sur péché et qui perd les âmes.

La seconde issue ouverte devant l'homme qui souffre et qui n'est point chrétien, c'est l'affaissement. Les caractères doux et faibles tombent aisément dans cet écueil. Succombant sous un poids qu'ils sont seuls à porter, ils se laissent choir, ils se découragent et restent là, mornes, sans énergie, semblables au bœuf qu'on vient d'assommer.

Cet état moral est dégradant ; car, avant tout, l'homme est une volonté vivante. On me parlait naguère d'un jeune homme, honnête et aimable selon le monde, mais sans aucune religion, qui s'était cru au comble du bonheur, parce qu'il venait de réaliser le rêve de toute sa vie : un mariage d'amour. Un an après, presque jour pour jour, sa jeune femme mourut dans ses bras. « Il y a de cela vingt ans, ajoutait-on ; et le pauvre homme est aussi désespéré, aussi écrasé que le premier jour. Il ne fait plus rien, ne s'occupe plus de rien :

la douleur l'a comme abruti. Il est sombre, taciturne, misanthrope. » Si l'infortuné eût été chrétien, combien sa vie eût changé de face ! Certes, sa douleur, si légitime en elle-même, eût toujours été immense, inconsolable même en un sens ; mais elle eût été tempérée d'abord, puis sanctifiée par la foi et la prière ; elle n'eût pas ainsi annulé toutes ses facultés ; et surtout elle eût été féconde en mérites pour l'éternité. A quoi lui sert cette longue agonie ? Il a souffert, il souffre dix fois plus ; et tout cela, pour rien. Quel malheur ! Quelle folie !

D'autres, d'un caractère énergique, mais orgueilleux, se drapent dans une apparente insensibilité, et ont l'air de braver la souffrance. On pourrait appeler cela la patience de l'orgueil.

Un célèbre conventionnel, franc-maçon et voltairien, était sur son lit de mort. Sa femme et sa fille, toutes deux pieuses comme des anges, étaient auprès de lui, l'assistant, l'entourant de leurs soins et faisant d'inutiles efforts pour le ramener à Dieu en ce moment suprême. « Vous puiseriez tant de force dans la Religion ! lui disaient-elles en pleurant. — Laissez-moi, leur répondit froidement le moribond. Il y a deux religions qui donnent des forces quand on souffre : la religion du Christ, et c'est la vôtre ; la religion de l'orgueil, c'est la mienne. » Et il mourut.

Oui, ce stoïcisme, cette force affectée, c'est la religion de l'orgueil, c'est-à-dire la religion de Satan. Elle perd les âmes, bien autrement encore que l'étourderie et la faiblesse. Elle donne, il est vrai, un certain courage d'apparat, plus factice que réel; mais, sous cette soi-disant insensibilité, bien des mauvaises passions trouvent un abri d'autant plus solide qu'il est plus dur. C'est là encore une grande folie; c'est un mensonge, car pourquoi dire qu'on ne souffre pas, quand on souffre? Pourquoi nier la souffrance? La nier, est-ce la détruire? est-ce même en adoucir l'amertume? Y ajouter l'orgueil, c'est la rendre très-coupable; et voilà tout.

Un ouvrier de Paris, qui, avec l'air de la capitale, avait respiré cette insolence qui brave tout, qui se moque de tout, eut un beau jour la jambe cassée, et dut subir l'amputation de la cuisse. Par forfanterie, plutôt que par courage, il refusa le chloroforme que le chirurgien lui conseillait; et pendant l'opération, qui fut longue et compliquée, il affecta de fumer. Lorsque l'aide-chirurgien mit de côté le membre amputé, l'orgueilleux patient regarda froidement cette jambe coupée, et dit avec un grossier juron : « Garçon, enlevez le bœuf; » faisant allusion aux commandes des restaurants. — Tu as bien dû souffrir pendant cette horrible

opération ? lui demanda sa pauvre mère, qui était venue le voir quelques heures après. — Mais, pas du tout, répondit-il rudement. Est-ce qu'un Parisien souffre ? »

Ce courage-là, c'est tout simplement de la brutalité. Le genre de force qu'il apporte vient d'en bas ; c'est de la force animale. Plaignons les pauvres gens qui n'ont pas autre chose.

En dehors de la foi, la souffrance prend un quatrième caractère : c'est celui de la rage et du désespoir. J'assistais une fois une pauvre petite fille de dix ans, qui se mourait d'une pleurésie. Sa mère, qui avait le malheur de n'être pas chrétienne, se voyant impuissante à lutter contre le mal qui lui ravissait son enfant, se prit à crier, à hurler de désespoir ; elle courait par toute la maison, comme une folle, frappant les murs, les portes à coups de poing, s'arrachant les cheveux à deux mains, et finissant enfin par se rouler à terre. C'était épouvantable à voir. « DIEU est méchant, s'écriait-elle. Pourquoi me prend-il mon enfant ? Mon enfant est à moi, et non pas à lui. » Et comme son fils voulait l'empêcher doucement de blasphémer ainsi, elle lui mordit la main.

Tout en sentant aussi vivement, les chrétiens ne permettent point à la folle passion de venir empoisonner leur douleur.

Toujours mortel pour l'âme, ce poison est souvent mortel pour le corps. Il tue ; il pousse au suicide.

Le suicide est le soi-disant remède radical que le démon présente à ceux qui, ne comprenant pas le mystère de la souffrance, veulent à tout prix s'en délivrer. « Finis-en avec la vie », leur souffle-t-il à l'oreille.

Pourquoi le perfide n'ajoute-t-il pas : « Et tu verras ce qui t'arrivera ensuite » ? Ah ! c'est qu'il le sait ; il ne le sait que trop.

Il est facile, en effet, d'en finir avec la vie ; c'est l'affaire de quelques instants ; oui, mais avec l'éternité ? L'homme qui se tue, pour ne plus souffrir, n'est pas seulement un criminel, qui viole la loi divine, qui dispose d'un bien qui n'est point à lui, mais à Dieu seul ; c'est, de plus, un affreux sot, un triple fou, qui, pour éviter une souffrance essentiellement passagère, toujours adoucie par mille tempéraments, facilement remédiable, se précipite, tête baissée, dans les horribles et éternelles souffrances de l'enfer. Que diriez-vous, je vous prie, à un homme qui, ennuyé d'être mouillé par la pluie, s'apprêterait philosophiquement à chercher un abri au fond de la rivière ? C'est le fait du suicide ; et à son tour le crime insensé du suicide est le résultat du manque de foi, d'espérance et d'amour de Dieu.

La seule chose qui l'excuse en certains cas, c'est la folie proprement dite, parce qu'un fou cesse d'être responsable de ses actes. Mais, hors ce cas, le suicide, fils du désespoir, mène droit en enfer.

Bien qu'il faille, pour le commettre, une certaine énergie sauvage, il n'est au fond qu'une insigne lâcheté. Pourquoi voulez-vous vous pendre? vous asphyxier? vous empoisonner? vous brûler la cervelle? sinon parce que vous voulez fuir le combat de la vie que DIEU vous présente; en d'autres termes, parce que vous n'êtes qu'un lâche, et que vous n'avez pas plus de cœur que de foi.

Et cependant, voilà où l'on en arrive quand on n'est point chrétien.

Ne vous mettez pas dans la triste nécessité de choisir l'une des cinq issues que nous venons de voir. Le chrétien en a une autre, bien plus belle, bien plus sûre, bien plus douce; elle est toute resplendissante de la lumière des cieux; elle est embaumée des parfums du divin amour.

Il ne tient qu'à vous de la prendre : JÉSUS-CHRIST et l'Église la tiennent ouverte devant vous comme devant moi, comme devant tous. Entrez-y sans crainte; c'est la seule voie de la sagesse et du bon sens, du moment que l'on est visité par la France. C'est le port dans la tempête : quicon-

que refuse d'y entrer, est sûr de périr plus ou moins misérablement.

XXXIV.

Comment la souffrance est une grande et salutaire visite du bon DIEU.

Nous avons déjà touché ce point à diverses reprises ; mais il est si important de s'habituer à voir la miséricorde, la tendresse du bon DIEU dans les souffrances qu'il nous envoie, qu'il faut insister ici plus directement sur ce sujet.

Vous avez sans doute entendu parler de la Bienheureuse Marguerite-Marie, Religieuse de la Visitation, à qui Notre-Seigneur daigna révéler, il y a environ deux siècles, les adorables mystères de son Sacré-Cœur ? Cette grande servante de DIEU avait une belle-sœur qu'elle aimait beaucoup, mais dont l'esprit mondain l'affligeait vivement. Elle priait sans cesse pour le salut de cette chère âme. Un jour que celle-ci était venue lui faire visite au parloir du monastère de Paray-le-Monial, la Bienheureuse la pressa de se convertir, et lui parla si bien que l'autre, tout émue, se mit à fondre en larmes et à promettre de servir désormais le bon DIEU en vraie chrétienne. « Mais, n'

chère sœur, ajouta la Bienheureuse Marguerite-Marie, peut-être le bon DIEU vous demandera-t-il bien des sacrifices? — Il n'importe, répliqua l'autre avec ferveur; je ferai tout ce qu'il faudra. Je veux sauver mon âme à tout prix! — *A tout prix?* Ma sœur, est-ce bien sérieux ce que vous dites là? — Oui, chère sœur, oui : à tout prix! — Eh bien donc, DIEU soit béni! s'écria la sainte Religieuse, avec un visage radieux et illuminé. Mais apprêtez-vous à souffrir, à beaucoup souffrir. DIEU ne vous sauvera qu'à ce prix. Plus que jamais je vais prier pour vous. »

De retour chez elle, la bonne dame commença à ressentir, dans le visage d'abord, puis dans la tête, puis dans tous les membres, des douleurs étranges; au bout de quelques jours, elles étaient devenues si violentes, que la pauvre créature demandait assistance à tous les Saints du Paradis, et faisait venir médecins sur médecins, dans l'espoir d'obtenir quelque soulagement. Ce fut en vain.

Son mari s'adressa à la Bienheureuse Sœur, qui lui répondit : « Tous les soins que vous prenez sont inutiles. Ce mal n'est pas de ceux que la médecine puisse atteindre. Il n'y a que deux remèdes à pratiquer : la patience et la résignation. »

Malgré cela, le mari et la femme continuèrent

leurs tentatives de guérison par les voies ordinaires. Pendant une année entière, la pauvre malade fut conduite de ville en ville, de médecin en médecin, jusqu'à ce que le découragement l'emportât : à Lyon, elle venait d'entendre une consultation de cinquante médecins, lesquels, à l'unanimité, déclarèrent leur impuissance devant une maladie qui échappait complètement à leur perspicacité.

De retour à Paray-le-Monial, le frère de Marguerite-Marie prit enfin au sérieux les recommandations de sa sainte sœur. De concert avec sa femme, il accepta la terrible épreuve, et la malade déclara avec beaucoup de ferveur qu'elle s'abandonnait désormais sans réserve à tout ce que DIEU ordonnerait d'elle. « Je souffrirai, s'il le faut, dit-elle, jusqu'à la fin de ma vie, en expiation de mes péchés et en union avec mon Sauveur crucifié. » Chose admirable ! le mal cessa aussitôt.

Le mari, stupéfait et ravi de joie, courut au couvent de sa sœur. « Ne vous l'avais-je pas annoncé ? lui dit tranquillement celle-ci. Votre femme a reçu de DIEU ce qu'elle lui avait demandé : d'être sauvée *à tout prix*. Maintenant l'œuvre est accomplie ; mais demeurez tous deux entre les mains du Seigneur. » Le lendemain

la malade, subitement et surnaturellement délivrée de ses douleurs, mourut en quelques heures, dans de grands transports de foi et de reconnaissance.

Donc la souffrance est une visite de DIEU ; visite pénible et amère à la nature, mais grandement salutaire quant à la sanctification. Voyez cette pauvre dame : cette année si douloureuse n'était-elle point en réalité pour elle une miséricordieuse visite de DIEU ? Si, au lieu de souffrir, elle eût continué de se bien porter, elle eût continué sans aucun doute sa vie dissipée et frivole ; elle se fût trouvée tout à coup sur le seuil de l'éternité, les mains vides, sans aucune préparation. Ce qui lui serait arrivé de moins fâcheux eût été de languir un temps indéfini dans les brûlantes et épouvantables expiations du Purgatoire. La miséricorde divine est venue ; à la prière de la Bienheureuse servante du Sacré-Cœur, la croix, la croix bienfaisante et salutaire lui a été accordée. Bon gré mal gré, la pauvre créature a été détachée de toutes ses vanités ; et bien que d'abord elle n'ait pas porté sa souffrance avec la perfection des Saints, néanmoins elle en a profité pour faire pénitence et pour rentrer en elle-même ; c'est là que l'attendait la grâce de DIEU ; et l'acte admirable d'abandon qui a couronné sa

longue épreuve, a parachevé l'œuvre de sa purification et de son salut.

Et cependant, comme on a peur de cette visite ! Dès que le Crucifié se présente, portant et offrant sa croix, tous lui ferment la porte avec terreur, comme à la peste ou au choléra. C'est la pauvre nature qui s'épouvante ; et c'est tout simple : comme nous l'avons dit, elle n'était point faite pour souffrir. Cependant, il faut que la foi retienne, arrête ce premier mouvement : il est irréfléchi ; il n'est pas chrétien ; il est contraire aux desseins miséricordieux de JÉSUS-CHRIST et à notre vrai bien.

Oui, il faut faire bon accueil au divin Visiteur ; il faut accepter à genoux, avec une foi profonde, avec douceur, humilité et reconnaissance le rude présent que sa main nous offre. Si nous n'en voulons pas, JÉSUS quittera notre maison inhospitalière, et il ira porter à d'autres, plus généreux, plus dignes de lui, et aussi plus sages et mieux avisés, cette croix qui renferme le salut. Que de gens le repoussent ! « Ma fille, dit-il un jour à la Bienheureuse Marguerite-Marie, donne-moi asile dans ton cœur. Accueille-moi avec ma croix. On m'accueillerait volontiers si je voulais entrer sans ma croix ; mais je ne me sépare point d'elle. Consens-tu à m'aimer et à souffrir pour moi ? »

Répondons-lui ce que lui répondit la Bienheureuse : « Mon bien-aimé Seigneur, je suis toute à vous. Je m'offre à vous pour souffrir tout le temps de ma vie tout ce que m'enverra votre amour : pourvu que je vous aime dans le temps et dans l'éternité, je suis contente. »

C'est ainsi que les vrais chrétiens comprennent et accueillent la souffrance ; et c'est pour cela que, loin de la repousser, ils la désirent. Ce n'est pas qu'elle leur soit agréable : non certes ; pour eux comme pour les autres, la souffrance est la souffrance, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus amer, de plus douloureux. Mais ils ont une foi vivante, efficace ; mais ils savent de quelle main leur vient la croix ; mais ils jettent toutes leurs espérances dans la vie éternelle, qui approche à grands pas et qui seule mérite le nom de vie : ils savent vivre, dès ce monde, de la vraie vie. Ils savent, mieux que les autres, ce qui est vraiment bon, ce qui est vraiment mauvais ; et, à ce qui est mauvais, ils ont le bon goût de préférer ce qui est bon ; à ce qui peut les perdre, ils préfèrent ce qui doit les sauver.

Saint Jérôme Émilien avait coutume d'appeler ses infirmités et ses autres souffrances « les miséricordes du Seigneur ; » et c'est en ce sens qu'il aimait à répéter le psaume qui commence par ces

paroles : « *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.* »

« Oui, disait-il, mes souffrances sont des témoignages irrécusables de l'amour de mon DIEU. Il ne m'éprouve que pour me purifier ; il ne me châtie que parce qu'il m'aime. On ne fait point passer au creuset le plomb ou les autres métaux grossiers dont on ne se soucie point, mais bien l'argent et l'or, pour les dégager de tout alliage et en faire des vases précieux. DIEU fait ainsi passer ses élus par le creuset de la souffrance, afin de les épurer, et d'en faire des Saints dans son beau Paradis. Je chanterai donc éternellement les miséricordes du Seigneur ; éternellement je le bénirai d'avoir daigné me faire souffrir sur la terre ! »

Rappelons-nous ces beaux sentiments, lorsque nous serons tentés de nous plaindre ; et habituons-nous à ne pas tant regarder la croix en elle-même, qu'en Celui qui nous l'impose ; notre adorable Maître ne nous l'envoie point par colère, mais uniquement par miséricorde et bonté.

XXXV.

Qu'il vaut mieux souffrir que jouir en ce monde.

Il faut souffrir : c'est la loi de justice et d'expiation. La question n'est pas de savoir s'il vaut mieux

souffrir que de ne pas souffrir, pas plus que de savoir si nous sommes ou si nous ne sommes pas pécheurs : la question est uniquement de savoir s'il vaut mieux souffrir en ce monde et jouir pendant toute l'éternité ; ou bien, jouir en ce monde et souffrir pendant toute l'éternité. « Mon ami, » répond le Seigneur au mauvais riche, qui, du fond de l'enfer, demandait à Lazare du rafraîchissement, « durant ta vie tu as joui de tous les biens, tandis que le pauvre Lazare n'a eu que des maux en partage ; maintenant il est dans la béatitude, et toi dans la douleur. »

Ainsi posée selon la vérité, cette question, si grave, se résout d'elle-même. Il est clair comme le jour qu'il vaut cent mille fois mieux souffrir pendant les quelques années passagères de cette vie, que de souffrir éternellement, que de brûler éternellement dans l'enfer, sous le poids de la réprobation et de la malédiction divine. En ce monde, souffrir pendant un an, c'est beaucoup ; souffrir pendant dix ans, c'est énorme ; souffrir pendant cinquante ans, ce serait intolérable, désespérant, au-dessus des forces humaines ; et cependant, qu'est-ce que cela, en comparaison de l'immuable, de l'infinie éternité ? Qu'est-ce qu'un an, en comparaison de mille ans ? Qu'est-ce que mille ans, qu'est-ce que mille siècles, et même

mille millions de siècles , à côté de l'éternité ? L'éternité, c'est la durée qui ne finit pas ; pesez bien cette parole , « qui ne finit pas ».

Souffrir éternellement ! Souffrir sans jamais cesser de souffrir ! Souffrir sans espoir, sans le moindre allègement possible !... Et quelle souffrance ! L'âme privée, éternellement privée de toute lumière ; l'imagination , de toute beauté ; le cœur, de tout amour ; la conscience, de toute joie, de toute paix ! Le corps, privé de toute jouissance ; l'homme tout entier, éternellement réprouvé de DIEU, chassé du ciel, privé du bonheur !

Et si encore la souffrance éternelle ne consistait que dans des privations ! Mais non ; il y a de plus la malédiction positive qui enveloppe le pécheur avec le péché ; il y a la souffrance du réprouvé, qui est plongé dans « les ténèbres extérieures », qui se sent perdu dans l'abîme sans fond du désespoir ; qui, en toutes ses puissances, spirituelles et corporelles, endure des supplices dont nous n'avons pas même idée, et principalement « ce feu inextinguible », dont parle l'Évangile, « cette géhenne de feu, où le remords ne meurt pas, et où la flamme dévore sans fin ». Brûler éternellement, brûler sans relâche : quelle horreur ! « *Qui d'entre vous*, disait le Prophète

pourra habiter dans ce feu dévorant, dans ces bra-siers éternels ? »

Pauvres malades, qui, depuis si longtemps, gémissiez sur votre lit de douleur ! pauvre infirme, aveugle, paralysé, que sont vos souffrances, en comparaison de celles de l'enfer ? Infortuné, qui mourez de faim et de froid, qu'est-ce que votre misère, en comparaison de cette misère éternelle ! Pauvre affligé, triste et innocente victime des calomnies, des méchancetés humaines, que sont vos larmes, je vous le demande, que sont vos peines, à côté des peines, des larmes du réprouvé ?

Hé bien ! vos souffrances de la terre vous font éviter, si vous les supportez avec foi et amour, la damnation avec ses douleurs sans nom comme sans fin. DIEU n'est-il pas bien bon de vous mettre à même de vous sauver à si bon compte ? Car enfin, il n'y a pas à dire ; DIEU lui-même l'a déclaré : *« Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous »*. Point de milieu : la pénitence en ce monde, ou l'enfer dans l'éternité.

« Mais, penserez-vous peut-être, j'espère bien n'aller qu'en Purgatoire ». — Qu'en Purgatoire ? Vous croyez donc que c'est peu de chose ? Sachez que le Purgatoire, c'est l'enfer, sauf l'éternel et le désespoir ; mais c'est le même feu. Ce

qui faisait dire à saint Augustin : « Le feu du Purgatoire est plus terrible *que tout ce que l'homme peut souffrir en cette vie* ». Et à saint Thomas d'Aquin : « Mieux vaudrait endurer tous les tourments des martyrs, que de souffrir les peines du Purgatoire. »

Que diriez-vous si quelqu'un voulait vous mettre la main dans le feu, *seulement* pour une heure ? « Grand DIEU ! vous écrieriez-vous, tout, plutôt que cela. » Hé bien, Notre-Seigneur, en vous envoyant cette souffrance, cette croix, vous présente précisément ce qui vous fera éviter le feu vengeur du Purgatoire, feu surnaturel, incompréhensible, auquel on ne peut pas plus comparer les misérables flammes sous lesquelles se manifeste le feu en ce monde, qu'on ne peut comparer aux splendeurs du soleil la misérable lumière d'une chandelle. Croyez-moi, acceptez le marché ; il est avantageux. Votre maladie, vos privations, votre douleur, c'est ici votre Purgatoire ; Purgatoire mille fois mitigé par la compassion du Cœur de Jésus, qui rafraîchit et tempère et console nos souffrances par quantité de moyens, tant naturels que surnaturels. Souffrir avec espérance et amour, n'est-ce pas, en effet, ne presque plus souffrir ?

Et puis, le bonheur éternel qui vous attend,

vous portez fidèlement la croix ! Cela ne vaut-il pas la peine de pleurer, de pâtir un peu sur la terre ? Ce bonheur est aussi incompréhensible que le malheur et la souffrance des damnés. Le Paradis est le pendant de l'enfer. Il est le royaume parfait de l'amour de DIEU, comme l'enfer est le règne parfait de la justice de DIEU. Ce bonheur du ciel, c'est le bonheur même de DIEU, communiqué aux élus : bonheur éternel, bonheur infini, bonheur pur et sans mélange, duquel saint Paul a dit, après le Prophète Isaïe : *« L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son esprit ne saurait comprendre ce que DIEU réserve à ceux qui l'aiment. »*

Et chaque petit acte de vertu chrétienne fait en état de grâce, chaque petit acte de patience, chaque pensée de résignation, d'amour, de pénitence, nous procure un surcroît de béatitude éternelle, nous assure un nouveau degré de gloire dans cet ineffable Paradis.

Oh oui, cela est bien certain : il vaut mieux souffrir que jouir en ce monde.

Gardons-nous d'envier le sort des mondains qui ne souffrent pas sur la terre : ils souffriront dans l'éternité. La justice et la bonté de DIEU sont aussi imprescriptibles l'une que l'autre : *il faut* que le pécheur soit puni ; *il faut* que le fidèle serviteur de DIEU soit récompensé ? Si le pécheur n'est pas puni

en ce monde, c'est qu'il le sera infailliblement dans l'autre ; si le juste n'est pas récompensé sur la terre, c'est qu'il le sera éternellement dans le ciel.

Répétons-le donc et remplissons-nous le cœur de cette bonne vérité : il vaut mieux souffrir que jouir en ce monde.

XXXVI.

Puisqu'il est si utile de souffrir, pourquoi demander à DIEU soulagement et délivrance ?

Parce que le soulagement et la délivrance d'un mal quelconque est un acte de bonté et de miséricorde, et que DIEU est infiniment bon, infiniment miséricordieux. Quand nous lui demandons d'adoucir nos peines, nous faisons donc un acte louable, tout à fait digne de lui.

D'abord, il n'est pas défendu de demander soulagement et délivrance. Nulle part, dans l'Évangile, on ne voit Notre-Seigneur blâmer les malheureux, les aveugles, les paralytiques, les infirmes, les malades, les affligés, qui accouraient à lui. Loin de là : il les accueillait avec une bonté que rien ne lassait, et il passait son temps à les consoler en les guérissant.

Non-seulement ce n'est pas défendu, mais c'e

même une bonne chose ; car nous voyons souvent ces guérisons et délivrances de maux temporels être présentées par le Sauveur comme des récompenses. « *Va en paix*, dit-il au paralytique guéri, à la pauvre femme hémorroïsse, et à plusieurs autres ; *va en paix, ta foi t'a sauvé.* » La demande d'une chose mauvaise en soi mériterait-elle une récompense ? Et n'est-il pas certain que toujours et partout une guérison miraculeuse est regardée comme une faveur divine, comme une grâce extraordinaire ?

Mais pourquoi est-ce un bien que d'être guéri ou du moins soulagé et consolé ? Eh, mon DIEU, parce que la souffrance, quelque utilisée qu'elle puisse être par la foi, n'en reste pas moins ce qu'elle est en elle-même, c'est-à-dire un mal. Nous l'avons vu précédemment : toute souffrance est un mal, un désordre, conséquence du mal et du désordre fondamental, qui est le péché. Dans son infinie miséricorde et en vue des mérites adorables de JÉSUS-CHRIST, le bon DIEU daigne nous délivrer du péché en nous le pardonnant : n'est-il pas tout simple que, par rapport aux conséquences du péché, par rapport aux souffrances, la même miséricorde s'allie à la même justice ? et que, tout en nous laissant la souffrance comme expiation et comme épreuve, le bon DIEU se plaise

à nous en adoucir l'amertume, et même quelquefois à nous en délivrer pour exciter notre foi et notre confiance?

Remarquez qu'en faisant ressortir l'utilité et le prix des souffrances, nous ne prétendons pas qu'elles soient bonnes en elles-mêmes : non, mille fois non; ce que nous disons, parce que c'est une vérité profondément sainte, c'est que la grâce de JÉSUS-CHRIST tire le bien du mal lui-même, et rend *surnaturellement* bon et avantageux ce qui *naturellement* est mauvais, affreux, repoussant.

Quoi de plus repoussant en soi et de plus désagréable, que ces maux de tout genre que nous avons passés en revue dans ce petit traité? Quoi de plus effroyable en soi que la mort? Oui; mais si, par la vivacité de notre foi, si par notre ferme patience, par l'humilité et la douceur, par l'amour de JÉSUS-CHRIST, par la fidélité à la prière et aux sacrements, nous transformons ces maux temporels en biens spirituels et en mérites éternels, ne sera-t-il pas vrai de dire que ces maux, tout réels qu'ils sont, deviennent des biens supérieurs, plus réels encore?

C'est comme certains fruits, très-amers lorsqu'ils sont crus : une fois cuits et confits dans le sucre, ils deviennent délicieux au goût. La poire de coing, lorsqu'elle est crue, est tellement âpre

qu'il est impossible de la manger : cuite et passée en sirop, elle devient une excellente confiture. La grâce de Notre-Seigneur est un sucre mystérieux qui métamorphose ainsi toutes les amertumes de la souffrance.

Donc, ces deux idées : « Il est très-avantageux de souffrir » et : « Il est très-permis de demander au bon DIEU soulagement et délivrance, » ne s'excluent pas le moins du monde. Elles concilient merveilleusement les droits de la justice de DIEU et ceux de la bonté, les droits de la nature et les droits supérieurs de la grâce.

Si nous étions parfaits, peut-être aurions-nous l'héroïsme de faire comme certains grands Saints, qui ne demandaient jamais aucun soulagement, encore moins aucune délivrance : à la lumière de la foi, ils voyaient clairement que le temps n'est rien, en comparaison de l'éternité ; que la sanctification est l'unique nécessaire ici-bas ; dès lors, pour eux, souffrir et mourir était un grand gain, et ils regardaient comme de vrais trésors, comme des faveurs signalées, tout ce qui était capable d'humilier, de réduire la nature rebelle : les maladies, les infirmités, les privations, les outrages, les calomnies, les persécutions, les supplices. Comme saint Paul, ils s'écriaient : « *Je surabonde de joie, au milieu de mes tribulations ;* » ou bien, comme la

Bienheureuse Marguerite-Marie, ils disaient à Notre-Seigneur, quand on les humiliait, ou quand ils souffraient davantage : « Mon Sauveur, je ne suis pas digne de ces grâces d'élite. Je vous remercie humblement de ce que vous m'aimez tant, que vous daignez, malgré mes péchés, me rendre quelque peu semblable à vous. »

Mais ces sentiments héroïques, tout vrais et logiques qu'ils sont, ne sont point à la portée du grand nombre. Pour nous, pauvres gens imparfaits, pauvres chrétiens de seconde et troisième qualité, tenons-nous modestement dans la voie commune. « Ne pouvant être de bons Anges, tâchons du moins d'être de bons hommes, » comme dit gaiement saint François de Sales : supportons le plus saintement possible toutes les épreuves de notre pauvre vie, et, tout en appréciant à leur très-grande et très-juste valeur les croix que le bon Dieu nous envoie, ne laissons point pour cela de le prier avec une filiale confiance de venir nous consoler un peu, et même, s'il le juge utile à sa gloire, de nous en délivrer tout à fait.

XXXVII.

**Que la souffrance la plus salutaire est celle-là même
que DIEU nous envoie.**

Lorsque l'ennemi de notre âme ne réussit pas à nous vaincre en face, il nous attaque de biais, au moyen des illusions. Si nous nous y laissons prendre, nous sommes vaincus.

Pour ceux qui souffrent, l'illusion la plus commune consiste à s'imaginer qu'ils souffriraient volontiers les croix qu'ils n'ont pas ; mais qu'il leur est impossible de porter patiemment la croix qu'ils ont.

On conçoit aisément combien dangereuse est cette erreur. C'est juste le contrepied de ce que le bon DIEU attend de nous. Il nous envoie telle ou telle maladie : c'est évidemment pour que nous nous sanctifions par cette maladie-là, et non par une autre. L'illusion en question repousse le dessein de DIEU, et court après une sanctification chimérique. C'est absolument l'histoire du chien de la fable, lâchant la proie pour l'ombre : le pauvre malade court après une ombre de sanctification, et pendant ce temps-là il perd l'occasion, réelle de se sanctifier.

Donc, si vous souffrez de la tête, ne dites pas : « Si j'avais mal à la jambe ou à l'estomac, passe encore : mais à la tête : c'est intolérable. »

Si vous êtes aveugle, ne dites point : « Encore, si j'étais sourd : mais aveugle ! C'est pis que tout. »

Si vous êtes paralysé, ou impotent, ou contrefait, ne dites pas : « Je consentirais à tout, pour n'avoir pas ce que j'ai. La patience n'est pas difficile aux autres. Ah ! s'ils avaient ce que j'ai. . . ! »

Quelle que soit votre croix, n'enviez jamais celle des autres. Telle qui semble faite d'un bois plus léger est taillée de telle sorte qu'elle fait trois fois plus de mal à celui qui la porte. Telle autre vous semble douce, parce que vous n'en apercevez que le côté poli et brillant ; si vous pouviez voir son côté âpre, déchirant, vous reculerez d'effroi.

Il y a des croix de bois, des croix de fer, des croix d'argent, des croix d'or ; il y en a de papier et de coton ; il y en a qui sont toutes fleuries et qui semblent n'être faites que de roses ; il en est de diamants et de pierres précieuses. Hélas ! toutes sont des croix ; et les moins douloureuses ne sont pas toujours celles qu'on pense. Sur sa croix de bois nu, le pauvre regarde avec envie la croix d'or du riche. « Oh, si je n'avais que celle-là à porter ! » se dit-il. Et il ne pense pas que l'or pèse plus que le bois, et que la croix d'or est écrasante.

Les grands du monde, cloués à leur croix princière, à leur croix de diamants ou de roses, se prennent bien souvent à déplorer leur sort, et à se dire : « Oh, si je n'étais rien ! » Ceux qui pleurent croient qu'il est moins dur d'avoir faim que de pleurer; et ceux qui ont faim sont tentés de regarder comme peu de chose la souffrance qui n'atteint que le cœur, ou l'esprit, ou la réputation. Et de là, mille vains regrets, mille vains désirs.

Illusions, illusions que tout cela ! Ruses de guerre du vieux Serpent, qui cherche à nous faire sortir du pays des réalités et par conséquent des mérites, pour nous engager dans le pays perdu des chimères. Demeurons dans le vrai : là seulement nous trouverons le bon DIEU, et, avec le bon DIEU, toutes les grâces spéciales ~~qu'il nous des-~~ tine pour nous aider à saintement souffrir.

En outre, n'oublions jamais que Notre-Seigneur s'y entend mieux que nous; s'il nous crucifie d'une façon et non d'une autre, n'ayons pas la prétention ridicule de lui faire la leçon et de nous croire modestement plus avisés que lui. Un saint homme me disait un jour, en me racontant un accident qui lui était arrivé contre toute attente et dont les conséquences lui avaient été extrêmement sensibles : « Voyez-vous, il n'y a que le Crucifié qui sache bien crucifier. Lorsque nous vou-

lons nous crucifier nous-mêmes, nous nous y prenons de manière à ce que la croix ne nous fasse point mal; et puis, lorsqu'elle nous blesse, nous avons toujours la satisfaction très-intime de faire notre volonté en faisant ainsi. Quant à JÉSUS-CHRIST, lorsqu'il nous crucifie, c'est pour tout de bon : la croix est de bon bois, bien dur; les clous sont pointus et piquent réellement; et nous restons étendus là, non parce que telle est notre volonté, mais parce que telle est la sienne. Le crucifiement de la volonté, voilà le crucifiement véritable. »

Et puis, il ne s'agit pas de choisir; il s'agit d'accepter. Au bon DIEU de choisir. N'ayez pas peur, chers crucifiés : il s'y entend; il sait ce qu'il nous faut, parce qu'il connaît le fond intime de nos misères, de nos maladies spirituelles.

Il applique la croix à l'endroit sensible, comme un habile chirurgien, qui, loin d'enfoncer le bistouri au hasard, va droit au mal, et perce l'ulcère caché; sans ce coup de bistouri, l'ulcère allait fuser intérieurement et nous tuer. Pour nous sauver, le bon DIEU a mille et une croix à sa disposition; il nous impose celle-là même que lui indique sa science souveraine, ou plutôt sa paternelle charité; et il l'accompagne *toujours*, entendez bien ceci, *toujours*, des grâces nécessaires

pour nous faire pleinement profiter du remède. La main qui blesse pour guérir, est aussi celle qui répand le baume sur la plaie.

Donc, soumission et amour ! Aimons *notre* croix, parce que c'est elle, et non celle du voisin, qui est chargée de nous élever de la terre jusqu'aux cieux.

XXXVIII.

Que toutes les consolations du bon DIEU nous sont données par les mains miséricordieuses de la Sainte-Vierge.

Toutes les consolations du bon DIEU se résument en la personne adorable et adorée de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, de qui elles émanent et se répandent sur la terre. JÉSUS-CHRIST, Roi du ciel, est comme un soleil radieux, dont les rayons inondent les âmes de paix, de joie, de force, d'amour, de bonheur.

Or, c'est par la Sainte-Vierge MARIE que DIEU le Père a donné JÉSUS-CHRIST au monde ; MARIE est la Mère du Consolateur universel. N'est-il pas tout simple qu'à son tour JÉSUS ait voulu que toutes les consolations qu'il départirait aux hommes leur arrivent par le canal de sa très-sainte Mère ? Son

Père céleste avait choisi la Vierge MARIE pour nous donner le Consolateur ; à son tour, celui-ci l'a choisie pour nous dispenser ses divines consolations. Tel est l'ordre institué par la Providence.

C'est ce que proclame l'Église, lorsqu'elle invoque journellement la Sainte-Vierge sous les noms bénis de « Mère de la grâce divine, Consolatrice des affligés, Salut des malades, Refuge des pécheurs, Secours des chrétiens. »

Ainsi, toute consolation, quelle qu'elle soit, procède de la bonté divine par JÉSUS-CHRIST, notre Sauveur ; et JÉSUS-CHRIST nous la fait parvenir par les mains de Celle qu'il a choisie pour Mère et qu'il nous a donnée aussi pour Mère.

Ce que la Sainte-Vierge fait au ciel et invisiblement pour chacun de nous, l'Église le fait en même temps sur la terre et d'une manière visible ; car elle aussi, l'Église, est notre Mère et notre Consolatrice. Cela ne fait pas que nous ayons deux Mères : non ; la Sainte-Vierge au ciel et l'Église sur la terre n'ont qu'une seule et même maternité ; comme, dans l'ordre naturel, notre Père céleste et notre père terrestre n'ont qu'une seule et même paternité.

Rien n'est consolant, dans les épreuves et les souffrances de la vie, comme l'amour de la Sainte

Vierge. C'est le même amour que l'amour de JÉSUS et que l'amour de DIEU ; mais, passant par le cœur immaculé et maternel de la bonne Vierge, ce saint amour prend quelque chose de plus tendre encore, le plus touchant, de plus consolateur. De même que, dans la famille, le cœur de la mère répand dans les rapports de chaque jour je ne sais quoi d'aimable et de confiant qui fait le charme de l'intérieur ; de même, l'amour de la Sainte-Vierge enveloppe, pour ainsi dire, le Cœur sacré de JÉSUS-CHRIST, en tempère les divines ardeurs, et empêche les faibles et les pécheurs d'être découragés par la sainteté infinie du Sauveur. L'amour consolateur de MARIE est ainsi l'amour même de JÉSUS-CHRIST, mais sous une forme plus adaptée à notre misère.

Tous les Saints ont beaucoup souffert, et tous ont tendrement aimé la Sainte-Vierge. Ils ont puisé dans l'amour de MARIE des forces, des joies merveilleuses.

Saint Bernard, l'un des plus grands Saints qu'ait produits l'Église, et tout à la fois l'un des plus grands génies qu'ait produits la France, avait une telle confiance en la Très-Sainte Vierge, qu'il s'adressait à elle sans cesse, dans toutes ses peines, dans toutes ses difficultés ; et DIEU sait si sa vie en a été remplie ! La Mère de DIEU le con-

solait, l'assistait avec une bonté si maternelle, qu'il « surabondait de joie au milieu de ses tribulations ». Dans les transports de sa reconnaissance, il composa cette prière devenue fameuse et que tous les chrétiens savent et répètent presque aussi familièrement que l'*Ave, Maria* :

« Souvenez-vous, ô très-miséricordieuse Vierge MARIE, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, qui ont imploré votre secours et demandé votre assistance, ait été abandonné. Pour moi, animé de cette confiance, je viens à vous ! ô Vierge des vierges, ma Mère ; j'accours à vous ! Gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne en votre présence. Daignez, ô Mère de DIEU, ne pas rejeter ma prière ; mais écoutez la favorablement, et exaucez-la. »

Cela ne veut pas dire que la Sainte-Vierge nous accorde toutes les grâces, toutes les consolations que nous lui demandons, et surtout telles que nous les lui demandons : dispensatrice des grâces de DIEU, elle fait comme DIEU ; elle nous aime mieux que nous ne savons le faire nous-mêmes, et nous accorde souvent l'opposé de ce que nous lui demandons, parce que c'est là ce qu'il nous faut. Mais, soyons-en bien assurés, toujours la Sainte-Vierge nous écoute, nous exauce, nous

obtient la grâce et les bénédictions de DIEU. Dans le ciel, nous verrons de quel amour maternel elle n'a cessé d'environner ses serviteurs, et de quels dangers elle les a tirés.

Recourons donc à la bonne Sainte-Vierge lorsque nous sommes affligés, lorsque la souffrance nous visite ; demandons-lui la patience avec plus d'ardeur que le soulagement ; la sainteté, avec plus d'ardeur que la santé ; le salut éternel, avec plus d'ardeur que la prospérité temporelle.

Si elle nous accorde les bonnes joies de ce monde, remercions-la ; si elle nous apporte la croix de son Fils, avec la grâce de la porter saintement, remercions-la davantage encore. Ne lui demandons jamais une grâce temporelle, si ce n'est à la condition d'en profiter pour devenir meilleurs.

Consolons-nous aussi dans nos peines aux pieds de notre Mère. Les enfants ne recourent-ils pas à leur mère, pour lui confier leurs petits chagrins, pour lui montrer leurs égratignures, les coups qu'ils ont reçus ? Faisons comme eux. « *Si vous ne devenez comme des petits enfants, nous dit le Seigneur, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* » Plus nous serons simples et confiants dans nos rapports avec la Sainte-Vierge, mieux cela vaudra. Prions-la de tout notre cœur ; aimons-

la tendrement : elle viendra à nous, douce et miséricordieuse, et nous consolera très-suavement pendant tout le cours de notre vie et au moment de notre mort.

Que son saint nom soit à jamais béni !

FIN.

TABLE.

I. Que ce n'est pas le bon Dieu qui a fait la souffrance....	3
II. En quel sens, cependant, la souffrance vient de Dieu...	5
III. Comme quoi le démon est l'auteur responsable de nos souffrances.....	9
IV. Que, dans le mystère de la souffrance, Dieu se sert du démon pour nous éprouver et nous sanctifier.....	14
V. Quel est le vrai Consolateur de toutes nos souffrances...	19
VI. Du beau livre où tous ceux qui souffrent devraient savoir lire	22
VII. Comment Jésus-Christ vient à nous et nous console par son Église.....	25
VIII. Des dévouements admirables que l'Église a suscités pour consoler ceux qui souffrent.....	29
IX. Comment la Religion nous aide à supporter les maladies et souffrances corporelles.....	35
X. Que Notre-Seigneur daigne parfois récompenser la foi de ses chers malades par des faveurs extraordinaires.....	40
XI. Comme quoi la foi vive va jusqu'à nous faire aimer les souffrances.....	45
XII. De la dure épreuve des infirmités.....	49
XIII. Comment on peut se sanctifier dans les mauvais traitements	54
XIV. De la pauvreté, et des privations douloureuses qu'elle entraîne	61
XV. D'un moyen très-simple de ne pas trop s'attrister des privations et de la pauvreté	67
XVI. Que Notre-Seigneur s'est fait pauvre pour consoler les pauvres	72
XVII. Comme quoi les humiliations sont une source de souffrances très-amères:.....	77
XVIII. Ce qu'il faut faire quand on nous humilie.....	83
IX. A ceux qui souffrent persécution pour le service de Dieu.	86

XX. Comment il faut supporter la rude épreuve de la persécution proprement dite.....	93
XXI. Aux prisonniers et à tous ceux qui endurent les souffrances de la captivité.....	102
XXII. Des souffrances du cœur, et en particulier des anxiétés et angoisses au sujet de ceux que nous aimons.....	108
XXIII. Comment supporter chrétiennement la perte de ceux qui nous sont chers.....	114
XXIV. Les ingratitude et les déceptions.....	123
XXV. Comment il faut se comporter dans les peines d'esprit et d'imagination.....	130
XXVI. D'une dernière espèce de souffrances, à savoir des scrupules et peines de conscience.....	138
XXVII. De la souffrance suprême qui est la mort.....	146
XXVIII. Pourquoi tant de manières de souffrir.....	153
XXIX. Comment la prière console ceux qui souffrent.....	156
XXX. Pourquoi il en est de même de la confession.....	161
XXXI. Pourquoi il est si utile de communier souvent quand on souffre.....	165
XXXII. Combien sont creuses et vaines les consolations du monde.....	174
XXXIII. De la folie de ceux qui souffrent et qui ne veulent point de Dieu ni de l'Église.....	179
XXXIV. Comment la souffrance est une grande et salutaire visite du bon Dieu.....	187
XXXV. Qu'il vaut mieux souffrir que jouir en ce monde.....	193
XXXVI. Puisqu'il est si utile de souffrir, pourquoi demander à Dieu soulagement et délivrance.....	199
XXXVII. Que la souffrance la plus salutaire est celle-là même que Dieu nous envoie.....	204
XXXVIII. Que toutes les consolations de Jésus nous sont données par les mains miséricordieuses de la Sainte-Vierge....	208